



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

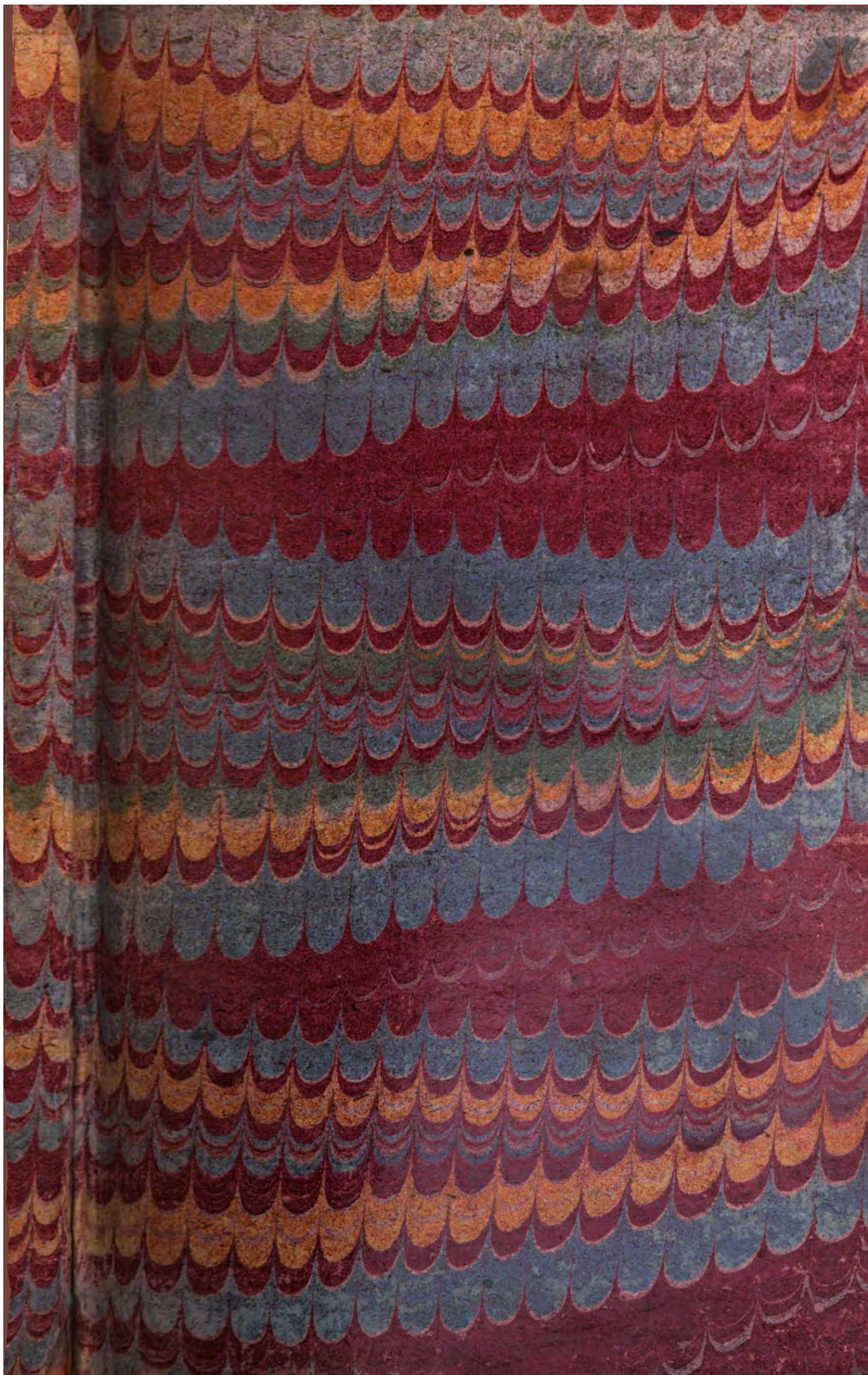


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNS 158 a. 3





A... VIII... b. R. R.

~~D... 4... b... D...~~

Œ U V R E S
D'ÉTIENNE FALCONET,
STATUAIRE.

TOME TROISIÈME.

THE PROSPECT

N O T E S
SUR TROIS LIVRES
DE PLINE L'ANCIEN,

OÙ IL TRAITE
DE LA PEINTURE ET DE LA SCULPTURE.

ON Y A JOINT
LA TRADUCTION DE CES MÊMES LIVRES,
*comme pièce justificative des Notes, pour ceux qui ne
lisent pas l'Auteur dans sa langue.*

Plusieurs de ces Notes sont fondées sur un manuscrit d'autant
plus rare, qu'il paroît ignoré des Savans, jusqu'à ce jour.

*At mihi major pars eorum simulare eam scientiam videtur, ad segre-
gandos se à cæteris magis, quam intelligere aliquid ibi subtilius: Et
hoc paucis docebo.*

Plin. lib. 34. c. 2.



A L A U S A N N E,
Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXXI.



P R É F A C E.

LE onzieme volume du Plin de Mr. Poinfinet ayant paru , j'ai cru devoir le consulter ; & avec lui j'ai continué mes corrections presque achevées à Pétersbourg , d'où je suis parti en Septembre 1778.

Que ma traduction soit en général , un corps sec , décharné , privé des graces du style , fort loin par conséquent du coloris & du pinceau de l'original , j'en conviens sans peine. Qu'elle soit absolument infidele , c'est un point duquel je ne saurois convenir ; excepté peut-être quelques endroits encore , dont je n'oserois trop répondre ; mais je ne crois pas que ce soit de ceux auxquels se rapportent mes observations.

Ce n'est point ici une de ces précautions adroites , employées dans la vue de se ménager une ressource , pour les endroits où l'on n'auroit pas rendu son Auteur avec la plus

parfaite exactitude, & toute la clarté possible. Les vrais savans, dont je respecte les lumieres, n'attendent pas de la part d'un Artiste, des connoissances qui leur sont réservées; pourvu qu'il ne se soit pas absolument trompé dans ce qui constitue l'objet de son travail, ils lui passeront volontiers de légers erreurs. L'édition que j'ai particulièrement suivie, est celle du Pere Hardouin, qu'on dit la plus correcte, quoique peut-être à des égards, défectueuse encore.

Ma traduction restera littérale en quelque sorte, parce que c'est ainsi qu'il me la faut, & qu'une paraphrase que je n'aurois sû, ni voulu faire, auroit tout dérangé: style, goût, maniere, tout cela conservera donc sa physionomie. L'art d'écrire aussi bien que Mr. Poinfinet, si je savois l'employer, ne conviendrait pas ici, où j'ai seulement besoin d'exactitude. Une piece justificative assez fidele pour autoriser mes notes, est donc bien suffisante, pourvu qu'elle soit

lisible, & puisse servir aux personnes qui ne lisent pas l'Auteur dans le latin : quelques-uns de ceux qui l'entendent, trouveront peut-être ma justification dans le texte même.

C'est de bonne foi que je loue ce qui me paroît bien dans le travail de Mr. Poinfinet; mais j'avoue que si à quelques égards, il peut m'instruire, à d'autres il m'encourage. Peut-être même, si l'à-propos se présente, me permettrai-je quelques mots d'observation : ne seroit-ce que pour me justifier, quand je ne me croirai pas dans l'erreur. Pourquoi pas aussi pour demander si un Artiste qui aime & cultive les lettres, ne pourroit pas espérer d'entendre quelques lignes d'un Ecrivain qui parle de son art (a)?

(a) Plutarque dit qu'il ne lut que fort âgé les livres latins, & il ajoute : *je n'ai pas tant appris, ni tant entendu les choses par les paroles, comme par quelque usage & connoissance que j'avoie des choses, je suis venu à entendre aucunement les paroles.* Vie de Démosth. traduction d'Amyot.

D'ailleurs, seroit-ce une erreur de croire que si l'Artiste seulement Artiste, ne peut entendre un Auteur Latin, le Littérateur seulement Littérateur, n'entendra pas entièrement non plus cet Auteur, quand il traitera de la Peinture & de la Sculpture?

Cet ouvrage, lorsqu'il parut, étoit si défectueux à tant d'égards, qu'il ne m'est pas permis de le laisser subsister dans son premier état: je me vois dans la nécessité de le montrer entièrement refait. J'étois tombé; je dois me relever, de mon mieux au moins. Ce n'est donc pas la démangeaison d'écrire & d'imprimer qui m'excite, mais l'obligation de faire ce que chacun se doit à soi-même; la réparation de ses fautes: si elles ont été publiques, il semble que cette réparation doit l'être aussi.

C'est ainsi que j'ai cru pouvoir hasarder de produire encore la traduction des Livres où Plinè a traité de la Peinture & de la Sculpture. Des citations isolées n'auroient

pas été suffisantes ; il falloit l'ensemble, On verra donc s'il est bien vrai que *Plin* a écrit de la *Peinture*, comme auroit pu faire un homme de l'Art, qui auroit eu son génie.

Quelques éloges qu'on puisse lui donner, & qu'il mérite à beaucoup d'égards, il n'y a personne qui ne sente que l'exécution de son ouvrage est au-dessus des forces d'un seul homme, en fit-il son unique occupation. Mais il s'en faut bien que cet *Ecrivain* laborieux (b) ait pu donner, à son *Encyclopédie*, tout le tems, tous les soins, & toute l'étude que demande une aussi vaste & aussi difficile entreprise. Il avoue au contraire, qu'il ne s'en est occupé que la nuit, de tems à autres, pour ainsi dire à ses heures perdues, & sans déranger ses affaires (c) ;

(b) *Erat acre ingenium, incredibile studium, summa vigilantia* (Plin. Jun. Ep. 5. l. 3.)

(c) *Subcisisque temporibus ista curamus, id est,*

on fait auffi qu'il faisoit fes extraits à table, dans le bain & dans fes voyages.

Mais n'eut-il fait que le livre qui nous reſte, ſon projet de conſtater l'état des ſciences, des arts, de toutes nos connoiſſances, & d'en rafſembler les notions abrégées dans un corps d'ouvrage (d), ſuppoſe, ſinon un ſavant univerſel, au moins une ame honnête & ſenſible. S'il a rapporté preſque indiftinctement toutes les erreurs populaires connues de ſon tems, c'eſt une preuve de ſa candeur & de ſa crédulité. S'il n'a pas prévu que dans le nombre de ces erreurs, il y en avoit dont les conféquences étoient

nocturnis, ne quis veſtrūm putet, his ceſſatum horis.
Præf. ad Veſpaſianum.

(d) L'Auteur des *Mém. général. de la maiſon de Médicis*, n'a pas exactement copié ces paroles, quand il a dit en parlant de Brunetto Latini: *Le projet vaſte & difficile de conſtater l'état des arts, & de toutes les connoiſſances poſſibles, & d'en rafſembler les notions abrégées dans un corps d'ouvrage, &c.* (pag. 23. liv. 2.)

fûneſtes au bon ordre & à l'honnêteté, on ne peut l'excuser qu'aux dépens de son jugement; sur-tout ayant eu la modestie de ne regarder lui-même sa compilation, que comme un livre *écrit pour le petit peuple, pour les gens de la campagne, pour la foule des ouvriers, en un mot pour les gens sans études* (e).

Il devoit donc en retrancher les Chapitres où la lubricité, l'avortement, l'empoisonnement sont enseignés sans détour: & ces trois *récipés* continuent de se vendre publiquement chez les Libraires de toutes les nations policées. On peut même les publier *par ordre du Roi, à l'usage du Dauphin* (f).

(e) *Humili vulgo scripta sunt, agricolarum, opificum turbæ, denique studiorum otiosis.* (Præf. ad Vespasianum.)

(f) Le Plinè du Pere Hardouin est comme on fait, *jussu regis christianissimi Ludovici Magni, in usum Serenissimi Delphini.* Le grand Dauphin heureusement n'en fit point usage, & Louis XIV. ne le lut pas.

Mais, quoique fort éloigné de prendre l'aveu de Pline à la lettre, & qu'au contraire on voie par fois, l'homme supérieur à son ouvrage, on trouve cependant que cet aveu est justifié en plusieurs endroits, dans les trois livres qui traitent de la Peinture & de la Sculpture. Si ces livres ont induit en erreur une infinité de personnes fort éclairées dans toute autre partie que celle des beaux arts; si en les lisant, elles ont cru que *Pline* étoit un *grand connoisseur*, ce n'est pas entièrement à lui qu'il faut s'en prendre; il n'y a pas toujours donné lieu, puisqu'assez souvent, il a eu l'attention d'avertir qu'il copioit les Ecrits des Artistes mêmes. Quand il a mal vu & mal raisonné, c'est qu'alors il ne les entendoit pas, qu'il ne consultoit personne, ou qu'il copioit des Ecrivains, qui eux-mêmes n'avoient pas consulté les Artistes. Il n'y a guere de Littérateurs à qui la même chose n'arrive en pareil cas, sur-tout lorsque, comme notre

Auteur, ils ne font qu'effleurer les sujets qu'ils ont entrepris de traiter. On a de l'esprit, du goût, du génie même, & l'on croit avoir des connoissances universelles & intimes de chaque science & de chaque art.

Pline ne s'est engagé à parler de la Peinture & de la Sculpture que par occasion. Il traitoit des terres, des métaux, & de leur propriétés; &, par d'assez longues digressions, il a parlé des beaux arts; le détail qu'il en fait, est en quelque sorte, un hors d'œuvre, dont son ouvrage pourroit se passer, sans qu'il parut y rien manquer, & qui ne s'y trouve qu'en vertu du *compelle intrare*. Il fait un reproche & rend un hommage à Démocrite qui peut-être ne méritoit pas le premier; mais l'un & l'autre pourroient bien être applicables à Pline. *Plut-à-Dieu*, dit-il, *que Démocrite eût été touché de cette baguette, puisqu'il a assuré qu'elle modère les trop grands parleurs. Il est certain que c'étoit d'ailleurs un homme intel-*

ligent, très-utile, & qui n'a erré que par un violent désir de secourir les mortels (g). Si l'ouvrage de Pline est le dépôt le plus précieux des connoissances de l'Antiquité (h), la partie qui traite des beaux arts est

(g) *Utinamque eo ramo contactus esset Democritus, quoniam ita loquacitates immodicas promisit inhiberi. Palamque est, virum alias sagacem & vitæ utilissimum, nimio juvandi mortales studio prolapsum.* (l. 28. c. 8.)

Voyez cependant, avec quelle amertume Aulu-Gelle accuse Pline de calomnier Démocrite, & de lui attribuer faussement une série de sottises & de traits de démence. *Ex quibus, dit-il, pauca hæc in-viti meminimus, quia pertæsum est. Desquelles, à travers l'ennui, j'ai retenu malgré moi les traits suivans, &c.* Sous le regne d'Adrien, on trouvoit déjà Pline reprehensible, ainsi que l'atteste le 12e. Chapitre du Livre 10. des *Nuits Attiques*. Le titre de ce chapitre est, *De portentis fabularum, quæ Plinius Secundus indignissime in Democritum philosophum confert.* Quelque liberté que je me sois permise dans mes notes, aucune de mes expressions n'a le sens de cet *indignissime*.

(h) L'Écrivain dont j'ai rapporté le plagiat, est plus exact dans celui-ci. *L'ouvrage du Préteur, dit-il, est le*

encore, avec toutes ses fautes, un monument recommandable, puisqu'on ne trouve point ailleurs la plûpart des choses qu'elle contient. Mais cette partie n'ayant pas encore été jusqu'ici fort exactement appréciée, on peut regarder l'attention que j'y apporte aujourd'hui, comme le premier examen qui en ait été fait, relativement à nos arts.

Il m'a paru que des notes étoient le moyen le plus simple & le plus commode pour cet examen (*i*). Mr. *Cochin* a fort bien réussi dans celles qu'il a faites sur un écrit de feu

dépôt le plus précieux des connoissances de l'Antiquité.
(pag. 24. liv. 2.) Ailleurs on pourra voir que je ne remarque pas ces minuties par petitesse.

(*i*) Quoique les miennes passent quelquefois de beaucoup la mesure ordinaire d'une note, & qu'on puisse même en prendre plusieurs pour de longs chapitres, je leur laisse cependant le nom que je leur donnai en les commençant. Le lecteur persuadé que le nom n'y fait rien, les prendra pour ce qu'il voudra; je souhaite qu'il ne les trouve pas absolument fausses.

Mr. l'Abbé *Laugier*, intitulé, *Maniere de bien juger des ouvrages de Peinture*. Ce petit livre écrit avec beaucoup d'esprit & d'agrément, prouve que la coutume de mettre à contribution des livres & des livrets pour en faire un, n'est pas encore passée. Il prouve aussi que la folle vanité qui croit le public meilleur connoisseur en Peinture que l'Artiste, ne l'est pas non plus. Enfin, il prouve que le nombre des écrivains connoisseurs est fort petit, & qu'il est peut-être difficile de l'augmenter. Il pourroit bien prouver encore par occasion, que même un voyage en Italie n'opere qu'autant qu'on y porte d'assez bons yeux, pour n'être pas obligé de tout voir par ceux des autres.

Les Notes de Mr. *Cochin* démontrent que l'Auteur du livre, avec l'amour de l'Art, des connoissances, un style séduisant, une préface polie, & dans le cours de l'ouvrage, plusieurs idées justes, dont quelques-unes ont leur source dans un esprit libre, telle

telle que celle-ci, par exemple: *il faut une force d'esprit dont on voit peu d'exemples, pour que le nom d'un Auteur, dont la célébrité peut faire illusion, n'influe en rien sur le jugement que l'on porte de son ouvrage.* (page 16.) Les Notes de Mr. *Cochin* prouvent, dis-je, qu'avec tout cela, M. *Laugier* n'est pas encore à beaucoup près, ce qu'on peut appeller un vrai connoisseur. Mr. *Cochin* me permettra cependant un petit reproche: il auroit pu, ce me semble, dévoiler encore plus de sophismes & de traits d'ignorance qu'il n'a fait, s'il eût voulu augmenter le nombre de ses Notes, qui d'ailleurs me paroissent fort justes.

S'il arrivoit que les miennes scandalisassent les admirateurs outrés de *Plin* & de l'Antiquité, je leur déclare, que j'ai eu seulement en vue de déférer à ce qui m'a paru la vérité, sans me laisser arrêter par la crainte de déplaire à certains érudits, ou à des gens que le préjugé domine. J'ai

cru aussi que le prononcé de l'érudition n'étoit point une autorité pour l'Artiste, quand il s'agit proprement de son Art, & que ce prononcé ne s'accorde ni avec l'esprit, ni avec les principes de ce même Art.

L'illusion qu'on s'est faite, & qu'on veut faire aux autres, nous ramene souvent le mot de Quintilien : *summi enim sunt, homines tamen*. Oui sans doute, les plus grands hommes se trompent, & ils sont hommes. Ce mot est beau, pourquoi le profiter? Si vous l'appliquez sans discernement, sans mesure, je pourrai m'en servir aussi pour excuser mes fautes; ma vanité, mon amour propre, s'en feront un droit pour braver votre censure.

Un Ecrivain qui n'entend pas la matière qu'il traite, qui n'en a pas étudié les principes & toutes les parties, ne produit qu'un tissu d'erreurs. Un savant profond, un génie sublime, fait des fautes plus ou moins graves.

Ces deux *hommes* se trompent ; mais le mot de Quintilien est-il fait pour le premier ! Ne confondons pas des idées qui sont si distinctes, & ne prenons pas sans cesse, les erreurs de l'ignorance, pour celles de la vraie science. Le Médecin Leonicene écrivit dans le 15^e. siècle ; *De Plinii... in medicinâ erroribus* : pourquoi dans le 18^e. un Statuaire n'en pourroit-il faire autant, quand il s'agit de sa profession ? Le médecin fut critiqué tant bien que mal : pourquoi l'Artiste ne le seroit-il pas également ?

En supposant que les Notes sur *Pline* eussent quelque justesse, les délicats pourroient croire que les formes en sont inusitées, le ton trop décidé ; qu'il y faudroit plus d'hésitation & de défiance de soi-même ; qu'une posture suppliante disposeroit mieux ceux que la critique pourroit blesser, à la bien recevoir. Je ne dis pas absolument le contraire ; cependant voyez la *Motte* avec sa douceur, sa politesse & sa

raison. Toujours sage, toujours modéré, toujours honnête envers ceux dont il combattoit les opinions, & pourtant toujours harcelé par les plus mordans farcafmes, & insulté par les plus groffieres injures.

Mr. le M. d'*Argens*, littérateur eftimable à plusieurs égards, a cru foudroyer la critique, lorsqu'il n'a fait que découvrir combien il la craignoit. Il dit, page 187 de fa traduction d'*Ocellus*: *Si l'on veut s'arrêter à ce que difent certains critiques, on doit les regarder comme des gens à qui on eft redevable de la connoiffance de plusieurs défauts, capables de détruire entierement le goût. Ils font bien éloignés de penfer que les lecteurs judicieux leur favent fort peu de gré de relever certaines fautes légères, qu'on n'auroit pas apperçues, & dont la connoiffance ne fert qu'à diminuer le plaifir que donnent les beautés qui font répandues en abondance dans le même ouvrage. La raifon que donne Mr. d'*Argens* du peu de gré*

que les lecteurs judicieux favent aux critiques, c'est que ces lecteurs *veulent juger par eux-mêmes, parce que l'expérience leur a appris qu'ils se tromperoient grossièrement, s'ils vouloient s'en rapporter à ce que disent les Auteurs les uns des autres.* Ce qui est plus remarquable, c'est que *les meilleurs critiques, ceux qui ont acquis le plus de réputation, sont aussi suspects que les autres, & aussi peu équitables que les plus mauvais.* On ne peut nier que la passion de quelques Ecrivains, n'ait pu déranger leur jugement; mais doit-on conclure du particulier au général?

On dira que Mr. d'Argens n'a en vue que les critiques contemporains. Certainement c'est son objet & le motif des précautions qu'il prend pour infirmer d'avance les jugemens publics sur ses ouvrages. On croiroit entendre un homme qui s'arrange avec ses juges, & qui leur dit: *Messieurs, il se pourroit que dans ma conduite il y eut quel-*

ques actions repréhensibles ; si elles venoient à votre connoissance, & que vous vous avissiez de les reprendre, mes amis vous en sauroient fort peu de gré ; car vous diminuerez le plaisir que leur donnent mes bonnes œuvres. Je vous déclare de plus, que les meilleurs d'entre vous sont aussi peu équitables que les plus mauvais juges. Comme on n'auroit aucun égard à cette représentation singulière, parce que la justice doit sévir contre tout acte repréhensible, & qu'il y a des juges équitables ; de même la saine critique continuera d'exercer sa juridiction dans la République des Lettres, sur les fautes des Ecrivains quels qu'ils soient.

Si des Journalistes ont pû raisonner & raisonneront peut-être encore mal sur les Ecrits & les ouvrages des Artistes, il ne faut pas croire que les meilleurs Artistes, ceux qui ont acquis le plus de réputation, soient toujours mauvais juges des Ecrits & des ouvrages de leurs confreres. Entra-t-il

même dans leur critique des motifs secrets dont ils auroient à rougir, quel tort cela feroit-il à des observations qui d'ailleurs feroient justes?

Je ne tenterai pas l'apologie de la saine critique; je ne répéterai pas le bien qu'elle a fait aux Sciences & aux Arts, parce qu'il n'y a personne qui n'ait eu occasion d'en profiter & de sentir son utilité. Mr. le M. d'*Argens* lui-même, dont tous les ouvrages font une censure perpétuelle des morts & des vivans, n'a-t-il pas cru avoir raison de les écrire? Quand il a reprimandé le Sénateur *Pococurante* de *Candide*, pourquoi ne se disoit-il pas, *les lecteurs judicieux voudroient juger par eux-mêmes, & ils me sauront peu de gré de relever une faute dont la connoissance ne sert qu'à diminuer le plaisir que donnent les beautés qui sont répandues en abondance dans le même ouvrage?*

Hommes si délicats dès qu'on vous touche, ouvrez les yeux & voyez que ce qu'il

y a de plus sacré, de plus auguste, est soumis à la critique & à quelque chose de pis; dites après, si vous l'ôsez, qu'il faut excepter vos productions. Mr. le M. d'Argens, dont les recueils ont pour objet la vérité & la vertu, avoit toutes les raisons possibles pour être au-dessus de la fausse critique, mais il devoit montrer plus de disposition à recevoir de bonne grace celle qui pouvoit encore éclairer son esprit.

Mr. Racine le fils avoit aussi cru qu'il falloit soutenir cette mauvaise cause. Il dit, dans ses Réflexions sur la Poësie; *ceux qui prennent la dangereuse liberté de critiquer les Auteurs vivans, prétendent qu'ils sont des censeurs non seulement utiles, mais nécessaires, parce qu'ils séparent le bon or du faux. Pourquoi se pressent-ils? Le tems fera toujours cette séparation. Le bon or ne sera jamais négligé, & l'or faux n'éblouira qu'un moment. Hélas!*

son illustre pere & tant d'autres, ont été les victimes immolées à ce moment. Mais quand des hommes courageux ont fait la séparation de l'un & l'autre or, l'Art fut mieux connu, & l'Artiste soustrait à l'oppression de l'ignorance, de la cabale & du préjugé (k).

Mr. Louis Racine auroit pu s'épargner aussi cette observation: *Dans la carrière de la Peinture, Rubens suit Raphaël, comme Virgile suit Homère.* (pag. 184, tom. 4.) Voilà un homme qui se livre pieds & mains liés à notre discrétion; il n'en faut pas abuser. Il ignore en parlant de *Raphaël*, que ce grand Artiste fut surnommé le Virgile

(k) Mr. de Voltaire, loin de penser comme Mrs. d'Argens & Racine le fils, n'hésite pas à dire: *Nous eumes longtems neuf Muses, la saine critique est la dixieme qui est venue bien tard.* (Question sur l'Encyclopédie art *Russie*) Ailleurs: *c'est le privilege de quiconque écrit, de juger les vivans & les morts; mais on est jugé soi-même par d'autres, qui le seront à leur tour.* (art. *Démocratie*).

de la Peinture. Mr. Louis Racine ajoute *cæteri omnes longè sequentur*. Est-ce à *Homère* ou à *Raphaël* qu'il faut rapporter ces quatre mots? Si c'étoit à *Raphaël*, je dirois avec le respect dû à son talent, que les grandes Ecoles d'Italie produisirent des Peintres qui l'ont surpassé dans plusieurs parties essentielles de l'Art, & que d'autres l'ont fort approché dans celles qui lui étoient propres. Ce ne feroit donc pas de si loin, que *les autres l'auroient suivi*.

Quand on a en vue le progrès de quelque chose que ce soit d'honnête, il faut aller droit à son objet, n'injurier ni directement, ni *indirectement*, & sévir contre les erreurs avec d'autant plus de force que leurs Auteurs sont, ou passent pour plus célèbres. Mais la critique personnelle doit, sans contredit, être faite sur le beau modèle qu'en a laissé *la Motte*.

Celui-là feroit bien fou qui, en relevant les fautes des hommes, prétendroit plaire

à tous les hommes; la bonne comédie est presque seule en possession de ce privilege. Mettons-nous donc bien dans l'esprit, que cette *hésitation*, cette douceur tant recommandées, n'ont presque jamais paré les traits du ressentiment bien ou mal fondé des hommes, même du plus grand mérite. Il est honteux de l'avouer; mais, voulut-on s'en taire, les archives des injures littéraires crieront éternellement que l'envie, la haine, l'orgueil & la bassesse ne sont pas absolument étrangers dans la République des Lettres.

Disons notre pensée à notre manière, si nous croyons qu'il puisse en résulter quelque bien. Mais si au lieu d'une critique sage & profitable, il ne nous en revenoit que des invectives, nous ne leur donnerions que l'attention qu'elles pourroient mériter, & nous n'en ferions pas moins en garde contre le préjugé, la prévention, & sur-tout contre les persona-

lités offensantes : à moins que nous n'y soyons forcés, & que ce ne soit pour nous défendre contre des calomniateurs qui pourroient attirer la correction qu'ils auroient méritée.

Quant à l'accusation triviale d'avoir ôsé mettre la main à l'encensoir, en relevant les fautes d'un Auteur ancien & presque universellement admiré, je laisse à la foible antiquomanie cette petite considération : qu'il me soit permis de regarder l'idole avant de m'agenouiller, & de porter ailleurs mes adorations, si elle n'est qu'un vain simulacre. Il est tems de déchirer un voile qui cacheoit des fantômes antiques, & d'autant plus vénérés, qu'on les connoissoit moins. Admirons la grandeur des Anciens quand ils en ont, & méprisons la pédanterie qui croit mettre leurs défauts hors de la portée de notre vue (1).

(1) *L'Abbé Terrasson nous disoit, " Je traduis le
„texte de Diodore dans toute sa turpitude". Il*

Et puis je voudrois bien demander à la plûpart de ceux qui font tant de bruit pour la critique de quelques erreurs déposées dans un livre d'ailleurs assez indifférent, par comparaison aux objets dont je vais parler, s'il leur sied bien de crier si haut? Ne connoît-on pas la hardiesse dangereuse qui s'éleve contre la religion & le gouvernement? Ne fait-on pas que ce qui paroît le plus nécessaire aux hommes qui vivent en société, & ce qu'il y a de plus puissant sur la terre, ne peut arrêter des réformateurs qui jettent les hauts cris si-tôt qu'on touche à leurs fetiches? Je ne suis pas le juge de

nous en lisoit quelquefois des morceaux chez Mr. de la Faye; & quand on rioit, il disoit, "vous verrez, bien autre chose". Il étoit tout le contraire de Dacier. (Question sur l'Encyclopédie 4^e. Part. pag. 314.) Voilà un Traducteur bien hardi. Voyez un peu comment il parle d'un Auteur révééré pendant 18 siècles. On prétend, dit Mr. d'Alembert, qu'il n'entreprit cette traduction, que pour prouver combien les admirateurs des Anciens sont aveugles.

ces hommes hardis ; je crois même qu'ils ont la conscience du bien qu'ils pensent faire ; car je les ai lus, & j'en ai connu : pourquoi donc trouveroient-ils mauvais qu'un Artiste se mêlât de son métier ? Si on pouvoit interroger dans le for intérieur, ceux qui favourent avec une avidité secrète, les écrits en question, qu'oseroient-ils répondre, sinon qu'ils sont de mauvaise foi, inconséquens, peut-être mal-honnêtes gens, & que fais-je encore ; mais certainement remplis de sophismes ? On doit donc mettre leurs accusations au rang des songes d'un malade, & n'en pas faire plus de cas. Vous voulez réformer, à la bonne heure : mais souffrez aussi qu'on vous réforme & qu'on vous instruise ; car il est démontré que vous ne savez pas tout.

Je mets dans le même rang une autre accusation de pareille espece & aussi souvent intentée mal-à-propos ; celle de traiter de *Zoïle*, tout homme qui a le courage

d'aller contre le torrent, de ne pas jurer *in verbâ magistri*, & de montrer des faiblesses où le peuple des savans n'a trouvé que des sujets d'extase. Les charlatans littéraires se sont trop long-tems servis du nom odieux de ce critique amer, contre ceux à qui ils n'avoient rien de bon à répondre; leurs préventions & leurs craintes ont fait autant de *Zoiles*, qu'ils ont trouvé d'abateurs d'idôles; parce qu'une imputation fausse & une injure, sont plus aisées à produire qu'une raison ou un aveu.

Que le nom de *Zoile* soit tant qu'on voudra l'effroi des vils détracteurs de ce qu'à bon droit on révere; mais en noircir encore ceux qui, par des observations judicieuses, auroient l'honnêteté d'affranchir nos connoissances de quelques erreurs, feroit un travers aujourd'hui réservé au fa- vant poudreux qui ne connoîtroit que ses livres. Ce n'est pas non plus pour les esprits inaccoutumés à penser que j'écris: l'ombre

d'un examen les déconcerte. Ce n'est ni avec ces gens-là, ni pour eux que l'on pense.

Mais pourquoi vouloir se singulariser en cherchant des défauts? C'est la ressource de ceux qui, incapables de produire, s'en vengent sur les endroits foibles des bonnes productions. Pourquoi ne pas parler de *Pline* comme tant d'habiles gens en parlent? Au moins le gros des lecteurs continueroit d'applaudir, sans rien vérifier. Si le tyran *Hiéron*, ou *Ptolémée Philadelphie* vivoient aujourd'hui, ils diroient : *depuis mille-sept-cent ans que Pline est mort, il a illustré plusieurs Ecrivains ; que ne moissonnez-vous les mêmes lauriers ?* Car ces deux Rois se servoient, dit-on, de cette logique. Voici ma réponse.

Si je n'ai pas parlé de *Pline* comme tant d'habiles gens, c'est que je n'envisage pas les côtés par lesquels ils le voient ; que ce n'est pas mon affaire de l'examiner sur
autre

autre chose que sur la Peinture & la Sculpture; & qu'en allant au-delà, je pourrois tomber dans le défaut que je reproche à d'autres.

On croira pourtant que j'y suis tombé dans ce défaut, puisque j'ai quelquefois étendu mes remarques au-delà des bornes de l'Art, & que même j'ai très-spécialement critiqué Plin sur des sujets qui n'y ont aucun rapport. Je suis donc sorti de la question qui me convient; j'ai donc outrepassé mon devoir; j'ai donc oublié mes engagements. Si l'on veut bien penser que les incursions que j'ai pu faire à cet égard, ne sont que fort à-propos, attendu que j'en avois besoin pour conclure que, si Plin a pu errer en traitant des matières que nécessairement il devoit avoir étudiées, à bien plus forte raison a-t-il dû se tromper en écrivant de celles qu'il pouvoit plus vraisemblablement ignorer: si, dis-je, on y fait attention, on trouvera que je ne pourrois être

répréhensible qu'autant que mes observations ne seroient pas justes; c'est-à-dire, celles qui regardent l'histoire naturelle, & celles qui concernent l'Art.

Si d'habiles gens dans d'autres matieres que celle des beaux-arts, ont cru bien voir Pline de ce côté-là; si je ne le vois pas comme ils l'ont vu, cette différence dans nos jugemens provient de celle des connoissances acquises dans les Arts sur lesquels ils parlent. Pour ceux qui sont réduits à ne voir que par les yeux d'autrui, & qui veulent catéchiser d'après les dogmes erronés de leurs maîtres, la découverte des erreurs de leur guide pourra les remettre sur la bonne voie. Ainsi la crainte de se singulariser par l'examen des endroits où Pline montre qu'il connoissoit peu l'Art, seroit gratuite; elle tendroit même à retarder dans le public le progrès de la connoissance de ce même Art; connoissance qui est autant le fruit de la saine critique, qu'elle peut l'être de la

vue des beaux ouvrages. Il n'y a que la pratique qui l'emporte sur ces deux moyens de devenir connoisseur : les seuls initiés doivent connoître à fond les mystères. Retranchons cependant les mauvaises branches, l'arbre pourra devenir plus beau & plus grand aux yeux même de ceux qui ne savent pas manier la serpette, & continuons de parler à ceux que les préjugés, la présomption, l'ignorance, ou la pusillanimité n'empêchent pas de raisonner juste. Ceux-là verront bien que l'objet ici n'est pas de vouloir se singulariser.

Un livre appartient à celui qui en est le propriétaire ; il lui appartient bien plus qu'une statue posée dans une place publique n'appartient au premier passant, qui cependant a le droit indisputable d'en dire son avis : chacun le fait ; on fait aussi qu'il y a beaucoup moins d'inconvéniens à user publiquement de cette liberté, quand l'Auteur de la statue, ou celui du livre ne

font plus; sur-tout lorsqu'il s'agit des progrès d'une science ou d'un Art : il y auroit même alors une indifférence répréhensible à celui qui, pouvant apporter quelques lumières utiles, auroit la foiblesse de garder le silence.

Vitruve raconte, dans la préface du 7^e. livre, la réception que *Ptolémée* fit à *Zoïle*, & comment il accueillit sa critique d'*Homère*, sur laquelle il est bon d'observer en passant, que l'Antiquité nous en a conservé deux ou trois traits ridicules. *Zoïle* avoit écrit neuf discours contre les Poëmes d'*Homère*; est-il vraisemblable que dans cette quantité, il n'y eut rien que de mauvais? On ne peut le faire croire qu'à des enfans. Mais comme il falloit noircir l'observateur, & qu'on n'y auroit peut-être pas bien réussi en rapportant ce qu'il avoit dit de bon, le moyen le plus sûr, fut, comme le pratiquent encore aujourd'hui quelques-uns de nos Aristarques, de se

taire sur le bon, & de se donner carrière sur le mauvais.

Nous inventons peu; je ne fais même si nous avons perfectionné l'Art des impolures & des noirceurs. Tout cela n'a pas empêché Pline de puiser dans les Ecrits de *Zoïle*; & *Denis d'Halicarnasse* de le prendre pour modèle dans ses critiques de *Platon*. Ce n'est pas l'apologie de *Zoïle* que je veux faire; mais il est bon de montrer en passant que l'injustice particulière d'un instant, se transmet à la postérité qui se croit bien instruite.

Vitruve rapporte ensuite les différentes opinions sur le supplice de *Zoïle*, puis il ajoute: *Il est certain qu'il a bien mérité cette punition, puisqu'on ne la peut pas mériter par un crime plus odieux que celui de citer en jugement des Ecrivains qui ne sont pas en état de rendre raison de ce qu'ils ont écrit (m)*. Surquoi *Claude Perrault* observe

(m) Quarum utrum ei acciderit, merenti digna.

que ce feroit par conféquent un crime digne du feu que de reprendre quelque chose dans la critique de *Zoile* contre *Homère*. Mais *Perrault*, qui veut fans doute que son Auteur soit par-tout bon Logicien, met son raisonnement imbécille sur le compte des copistes. On peut faire passer beaucoup d'absurdités par cette porte.

L'Artiste est un homme *que le préjugé public ne séduit point*. Il a le droit, par ses ouvrages & par ses observations, de s'inscrire contre toute autorité prétendue, en vertu de laquelle on voudroit lui en imposer. Messieurs *Baillet* & de *Launoy* étoient loin d'en vouloir aux véritables Saints; mais ils *dénichoient* fans façon ceux que la superstitieuse ignorance avoit canonisés: il falloit produire de bons titres pour soutenir leur examen.

constitit pœna. Non enim aliter videtur promereri, qui citat eos, quorum responsum, quid senserint scribentes, non potest coram indicari.

Ainsi, j'ai usé du droit *incontestable*, pour ne pas dire, comme Pline le jeune, du droit *exclusif*, accordé à chacun dans sa profession; celui d'examiner, même de juger des ouvrages qui en traitent (n). La distinction entre le livre qui traite des ouvrages de l'Art & les ouvrages même, seroit ici des plus frivoles; puisque celui qui dit, *cette statue est belle*, quand elle ne l'est pas, est bien & duement regardé par l'Artiste & par le *vrai* connoisseur, comme un homme qui se trompe: or, le dire ou l'écrire, n'est-ce pas la même chose?

Je me crois fondé à penser aussi, qu'il convient principalement aux Artistes & aux *vrais* connoisseurs de juger de la plupart de ces Notes. Si, dans quelques-unes, il se trouvoit des discussions qui ne fussent que Littéraires, le jugement en appartiendroit aux Littérateurs. Mais j'ai eu soin de me

(n) *De Pictore, Sculptore, Fictore nisi Artifex judicare potest.* (Plinius junior, Ep. 10. lib. 1.)

tenir le plus qu'il m'a été possible dans les bornes de mon sujet. (n'oublions pas qu'il est pittoresco-littéraire) Si, au lieu de faire des reglemens pour le bien de l'Etat, le tailleur de *Henri IV.* s'en fût tenu à un traité sur la coupe des pourpoints, ce Prince n'eût pas appelé son chancelier pour lui faire un habit (o), & si tant de gens ne prenoient pas le ton magistral pour déraisonner sur nos Arts, l'Artiste ne seroit pas obligé de dire avec le bon Abbé *Terrasson* :
Quand ils veulent faire notre métier, juger le fond des choses, ils parlent, ils décident ; je tâche de me distraire, & cela me fait prendre patience.

(o) Montaigne dit : “ Je voudrois que chacun
 „ écrivît ce qu'il fait & autant qu'il en fait , mais
 „ pas plus. Tel peut avoir quelques particulieres
 „ sciences ou expériences de la nature d'une riviere
 „ ou d'une fontaine, qui ne fait au reste que ce que
 „ chacun fait : il entreprendra toutefois, pour faire
 „ courir ce petit lopin, d'écrire toute la physique.
 „ De ce vice sortent plusieurs grandes incommodités ”.

J'ai évité les termes techniques, & j'ai tâché de ne parler que le langage le plus intelligible, afin d'avoir tous les hommes qui ont le sens droit pour juges, au moins dans les parties où il ne faut être ni Artiste, ni même connoisseur. Car au fond, ce n'est pas l'Artiste qu'il s'agit de détromper; il ne consultera jamais Plin pour apprendre à faire un tableau ou une statue. Mais il pourra le lire, le juger, & favoir à quoi s'en tenir sur le compte de ceux qui le donnent pour un *grand connoisseur* & même pour un *homme de l'Art*.

S'ils insistoient mal-à-propos, l'Artiste pourroit terminer toute discussion avec eux, en leur répétant ce qu'*Euripide* dit un jour aux *Athéniens*, qui eurent assez de raison pour ne s'en point fâcher : *Je ne compose pas mes ouvrages, afin d'apprendre de vous, mais afin de vous enseigner* : assurance qui sied au vrai mérite : opinion de soi-même qui, ne s'attribuant que ce qui

lui est dû, se tient entre la déférence aveugle & l'insolence; & qui ne peut être blâmée que par la présomption excessive, la pusillanimité, ou par le caprice qu'il ne réfléchit point.

Cette opinion n'a donc rien à craindre de la part des têtes saines & des *vrais* connoisseurs. L'Artiste, qui a le droit de ne pas reconnoître ceux-ci pour juges souverains, leur accorde cependant la première place après lui; c'est tout ce que la plus exacte justice lui permet de faire en leur faveur: aussi croit-il qu'ils ont lieu d'en être satisfaits (*p*). Quant aux autres; s'ils nous

(*p*) Je viens de lire cependant: *quand un Artiste, qui observe une statue ou un tableau, est frappé soudain d'un assemblage de beautés, & quand les règles connues lui fournissent peu de secours pour exprimer ce qu'il sent si bien, il s'imagine alors que les choses qu'il ne peut pas rendre, sont aussi incompréhensibles aux connoisseurs qu'à lui-même. De là naît cette confiance de l'Artiste en son propre jugement, &c.* (Réflexion sur la Peinture par Mr. de Hagedorn, liv. 1.

disoient: *pour avoir le droit de parler avec l'assurance d'Euripide, il faut être des Euripides; ne pourrions-nous pas leur répondre, pour avoir le droit de nous faire cette leçon, il faut être des Athéniens, & sur-tout, raisonner un peu moins mal de la Peinture & de la Sculpture?*

A force de précautions, de prudence & d'urbanité déplacée, nous sommes en général sans coloris, sans physionomie, sans caractère, nous nous ressemblons tous; & à force de nous ressembler, nous parviendrons à ne ressembler à rien: nous sommes *exangues & couards*, eût très-bien dit *Montaigne*. Cette impression, cette impulsion de la nature, ce tact du vrai qu'elle

Chapitre 4.) Un Artiste qui ne comprendroit pas des *regles connues* & sur lesquelles certainement il travaille, seroit assez fondé à croire que d'autres ne les comprendroient pas davantage. Mais cet Artiste n'est qu'un être de raison, une chimere, & l'observation une imputation gratuite, ou plutôt risible.

imprime dans toutes les ames, nous l'arrangeons, nous l'ajustons si bien, ou plutôt si mal; nous le faisons si scrupuleusement passer à la filiere d'une infinité de petites considérations, que nous n'avons que la physionomie de la mode, & jamais la nôtre; &, par contagion, nous sommes perpétuellement faux, ou pour le moins foibles. La contagion de la coutume est la meilleure excuse des constitutions foibles ou viciées.

Laiſſons donc le déguisement à la foiblesse & à la honte bien fondée de paroître dans son état naturel. Et puis nous sommes dans le siecle de la lumiere; dans celui du moins, où ce n'est un crime de la chercher hardiment, que parmi ceux qui la craignent: il ne faut que savoir lire pour s'en convaincre. Nous pouvons rire aujourd'hui du pédant & de la férule, qui autrefois nous auroient intimidés. Cependant, que ceux qui parlent ou qui écrivent

d'un Art qu'ils ne connoissent pas, ou qu'ils connoissent mal, n'oublient jamais le conseil de QUINTILIEN, *modestè tamen & circumspectè de tantis viris pronunciantum est, ne (quod plerisque accidit) damnent quod non intelligunt*: conseil que je n'ai pas cessé d'avoir présent à l'esprit, en examinant Pline sur nos Arts. On pourra juger si sur d'autres matieres j'ai sçu m'y conformer.

Mais l'Artiste, qui croit avoir quelque raison de parler hardiment, peut s'exprimer avec la franchise qui lui convient. Si le public vouloit s'en formaliser, il pourroit doucement lui répondre, *je ne dis ici que ce que tous les connoisseurs, les véritables gens de goût, se disent tous les jours en conversation; ce qu'on pense, & ce que personne n'ose encore imprimer. Car vous savez comme les hommes sont faits; ils écrivent presque tous contre leur propre sentiment, de peur de choquer le préjugé reçu.* Voilà ce

que Mr. de *Voltaire* disoit à Mr. *Maffei*, & Mr. de *Voltaire* avoit raison.

J'avois dit au commencement d'un Errata, que les défauts de cet ouvrage m'avoient paru sensibles, & que je pourrois les corriger, si on le réimprimoit. Cette précaution n'a pas empêché quelques personnes de tomber grossièrement sur des fautes que j'avois moi-même condamnées d'avance. Si je fus très-fâché de n'avoir pas mieux fait alors, je serai bien content de trouver des hommes éclairés qui soient d'humeur à sévir contre mes nouvelles foibleffes.

J'avois promis de me corriger; on verra si dans cette édition, j'ai tenu parole. Cependant, il a dû m'échapper encore plusieurs fautes, sont-elles graves, ou ne sont-elles que légères? Je n'en fais rien, & ce n'est pas à moi à le décider. Je ne parle que de la traduction & de quelques détails qui, malgré mes soins, pourroient encore être mal écrits & mal raisonnés dans les Notes.

Pour le fond c'est une autre affaire: il est le fruit des connoissances que j'ai pu acquérir dans l'Art; je le regarde comme l'héritage de mes Peres: c'est un *propre* que je dois mettre en valeur. Aussi ai-je eu si peu l'intention de l'altérer, qu'au contraire je l'ai augmenté & fortifié autant qu'il m'a été possible. C'est avec cette simplicité ferme que j'ai cru devoir aussi me mettre au dessus de l'humeur que certaines vérités ne manquent jamais d'exciter. Les hommes en général sont faits de maniere, qu'ils se permettent à chaque instant ce qu'ils ne souffrent pas volontiers dans les autres.

Je n'ai vu nulle part que j'*insultasse* qui que ce fût; je n'ai jamais eu cette intention odieuse: je crois donc que si l'ouvrage n'a pas cette tache, & que d'ailleurs il soit utile; mon incapacité à le mieux faire n'empêchera pas qu'il ne soit lu.

Quand j'ai relevé des absurdités un peu fortes, je n'en ai pas nommé les Auteurs;

je n'écris point un libelle. Quand je nomme & que je cite , ce sont des erreurs imprimées , que je tâche en même tems de rectifier. Enfin on pourra voir que je n'ai pas été plus indulgent pour mes propres fautes , quand j'ai eu le bonheur de les apercevoir. C'est une vengeance assez douce , & je crois m'y être livré.

Discipulus est prioris posterior dies.

Publius Syrus.

P. S. En Juin 1779 , j'ai reçu à la Haye , l'Édition latine du *Pline* de Mr. Brotier. Je ne m'attendois pas que dans un aussi savant ouvrage , on daignât faire mention du mien : il étoit trop informe , & je l'avois condamné au feu depuis longtems. A la première surprise a succédé celle de ne trouver que cinq ou six répréhensions ; tandis que j'avois déjà fait une foule de corrections. La retenue de Mr. Brotier est cependant juste ; il ne lui convenoit pas de surcharger son travail de toutes les fautes

tes qu'il voyoit dans le mien. Ce qu'il dit, page 350, tome 6, lui auroit même suffi. *Hæc omnia miscet, turbat, & corrumpit Cl. Falconet, qui, quod semel monuisse satis sit, iniquissimâ & indignâ artifice censurâ bos Plinii libros perstriuxit.*

Quoique l'amertume en attire aussi, je promets bien que je n'en aurai pas ; & si je manquois à ma parole, j'aurois deux torts que je suis loin de vouloir mériter. Je vais donc examiner les Notes de Mr. Brotier, & si ses critiques sont fondées, je me corrigerai encore. J'oserai peut-être rectifier Mr. Brotier lui-même, & le faire juge de ma hardiesse. Car je me vois dans l'obligation d'avouer que j'ai tort, & par conséquent de jeter au feu mon nouveau travail, ou de prouver qu'on peut raisonner plus mal de l'Art que je n'en raisonne ; & pour obtenir cette preuve, je dois nécessairement démontrer que Mr. Brotier se trompe dans quelques endroits où nos in-

interprétations différent. Quant à ce qu'il adopte en silence quelques-unes de mes interprétations, c'est une justice trop flatteuse de la part de cet Illustre Savant, pour que je ne m'en glorifie pas: la preuve de ce que j'avance étant dans son Livre & dans le mien, je pourrai, si j'y pense, en donner quelques légères indications.

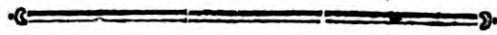
Il me reste à dire que, soit en Russie, soit en Hollande, soit en Suisse où je fais imprimer, des hommes habiles ont bien voulu m'aider de leurs conseils dans quelques-unes des parties de mon travail; surtout dans celles qui ne concernent pas spécialement l'Art: je me fais honneur de le déclarer ici



T A B L E

Des Articles contenus dans le troisieme Volume.

P Réface des Notes sur trois Livres de
Pline. page v



Notes sur le trente - quatrieme Livre de
Pline. 1

Notes sur le trente - cinquieme Livre de
Pline. 179



Errata du tome troisieme.

Page 18. ligne derniere , *garnis*, lifez *garni*.

. . 191. ligne derniere , *gravures*, il faut *graveurs*.

. . 197. ligne 8 de la note , *É ont*, lifez *É qui ont*.



NOTES

SUR

LE TRENTE-QUATRIEME LIVRE

DE PLINE,

AVEC LA TRADUCTION (a).

CHAPITRE PREMIER.

SECTION PREMIERE.

Des Mines d'Airain.

Parlons à présent des mines d'Airain. Celui que l'usage a fort approché, ou plutôt qu'il a

(a) Elle fut premièrement faite par un Litterateur ; j'y corrigeai quelques fautes, & j'eus la mal-adresse de fermer les yeux sur le reste. L'ouvrage étoit encore

Tome III.

A

2 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

mis au-dessus de l'argent, & presque même au-dessus de l'or, est l'airain de Corinthe. L'usage qu'on en fait pour les monnoies, comme je l'ai dit (b), lui acquit aussi de la considération. C'est de son nom (*as*) que sont venus *era militum*, paye des soldats; *tribuni aerarii*, tribuns du trésor; *aerarium*, trésor public; *oberati*, obérés; *ere diruti*, soldats privés de leur paye. J'ai dit combien de tems les Romains employèrent seulement ce métal pour leur monnoie: & le corps des ouvriers en bronze, le troisième de ceux qu'a établi Numa, prouve que son usage date chez nous de la fondation même de Rome.

si loin d'une passable exactitude, qu'il y restoit des contresens de cette force: *In base autem quod caelatum est, Pandoras genesin appellavit*, étoit rendu par *Pandoras a appellé Gènesé*, ce qui est gravé sur la base. Le manuscrit que je conserve prouveroit que le travail du premier Traducteur a presque entièrement disparu, & que bien ou mal, ce que je donne est aujourd'hui mon ouvrage. Mais le Lecteur, sans avoir égard à cette apologie, ne décidera pas moins de la traduction: je me remets sans réserve à son jugement, que je suis loin de vouloir prévenir. Si j'avois su mieux rendre le sens de Pline, assurément je l'aurois fait.

(b) Sect. 13 & 48 du livre 33.

SECTION SECONDE.

Des especes d'Airain.

Le filon étant exploité de la maniere qui a été dite (c), on perfectionne le minéral par le moyen du feu. L'airain se tire encore d'une pierre cuivreuse, appelée *calamine*; elle est célèbre en Asie; elle l'étoit autrefois dans la Campanie; à présent elle vient du territoire de Bergame, à l'extrémité de l'Italie: on dit même que depuis peu il s'en est trouvé en Germanie.

CHAPITRE II.

EN Cypre le cuivre se fait aussi d'une autre pierre appelée *calcites*: c'est de là que vient premièrement ce métal, qui fut bientôt à vil prix, parce qu'il s'en trouva de supérieur en d'autres pays; sur-tout l'*auricalcum* (a), qui par sa bonté particuliere fut longtems le meilleur & le plus estimé; mais depuis bien des années la terre épuisée n'en produit plus. Le meilleur après celui-là fut le *salustien*, tiré de la

(c) En parlant de l'argent, Sect 31. du Livre 33.

(a) Laiton, oripeau.

† NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

Tarentaise dans les Alpes, espece qui elle-même ne dura pas longtems. Le *livien*, tiré de la Gaule, lui succéda. L'un & l'autre prirent leur nom de celui des propriétaires des mines; le premier de Salustius, ami d'Auguste, le second de Livie, épouse de cet empereur. Ces especes ont bientôt manqué, le *livien* est même devenu fort rare. Le plus recherché aujourd'hui est le *marianum*, appelé *airain de Cordoue*; après le *livien*, c'est celui qui absorbe le plus de calamine, & qui dans les *sesterces* & les *dupondius* approche davantage de la bonté de l'*auricalcum*; pour faire les *as*, on n'emploie que l'airain de Cypre. J'ai parlé jusqu'ici de l'excellence de l'airain naturel.

SECTION TROISIEME.

De celui de Corinthe.

Les autres especes sont artificielles: j'en parlerai en indiquant celles qui ont eu la plus grande célébrité. Autrefois le cuivre étoit mêlé avec l'or & l'argent, & cependant le travail étoit le plus précieux: il est incertain aujourd'hui lequel vaut moins, du travail ou de la matiere. Il est surprenant que le prix des ouvrages n'ayant plus de bornes, la dignité de

L'art soit anéantie. Le désir du gain en a été certainement la cause; on a commencé à exercer, comme tous les autres, un art, qui autrefois n'avoit en vue que la gloire. C'est pour cela que ses productions furent attribuées aux Dieux, & les hommes les plus distingués des nations voulurent s'illustrer par cette voie. Aujourd'hui le moyen de fondre le bronze précieux est si bien perdu, que depuis longtems le hazard ne supplée pas même au défaut de l'art (b).

De tous les airains qui eurent anciennement de la réputation, celui de Corinthe est le plus estimé: le hazard en fit l'alliage dans l'embrasement de cette ville, lorsqu'elle fut prise & incendiée. La passion de bien des gens pour ce bronze a été surprenante, puisqu'on rapporte que la seule cause pour laquelle Antoine prof-

(b) Pline regrette-t-il ici la perte de l'alliage du bronze? Zénodore avoit pourtant fondu des colosses de bronze, & Pline donne au chapitre 8. de ce livre, la recette de cet alliage. Dit-il seulement que l'art ou le hazard qui avoit mêlé ensemble le cuivre, l'or & l'argent, ne se retrouve plus, & qu'il en est fâché? Ce regret conviendrait peu à sa morale austère & déplacée, qui souffre avec peine qu'on ouvre les entrailles de la terre, pour en tirer les métaux corrupteurs & nourriciers du luxe.

6 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

crivit Verrès avec Cicéron qui l'avoit fait condamner, fut que Verrès avoit refusé de lui céder ses bronzes de Corinthe (c). Pour moi, je crois que c'est seulement pour se distinguer que la plupart affectent cette connoissance, & qu'au fond ils n'y entendent pas plus que les autres. Je vais le prouver en peu de mots (d). Corinthe fut prise la troisieme année de la 158e. Olympiade, l'an 608, de notre ville : plus d'un siecle avant, il avoit cessé d'y avoir de ces Statuaires célèbres dont on prétend que sont toutes les statues qu'on appelle aujourd'hui d'ai-

(c) Pour entendre ce passage, il faut se rappeler que Verrès qui avoit prévenu son jugement & s'étoit exilé volontairement, vécut vingt-huit ans dans son exil, c'est-à-dire, jusqu'à la proscription de Marc-Antoine. Ce triumvir alors lui demanda ses bronzes de Corinthe; Verrès les lui refusa, fut mis sur la liste des pros crits, & tué peu de jours après Cicéron. L'Orateur avoit fait condamner Verrès l'an 682 de Rome; l'un & l'autre furent pros crits l'an 710.

(d) Voilà un projet qui devoit déplaire aux prétendus connoisseurs de ce tems-là. Mais en le supposant bien exécuté, il devoit les instruire après les avoir un peu fâchés. Ceux d'aujourd'hui voudront bien permettre qu'on en use avec eux & avec Pline, comme il en usoit lui-même avec ceux de son siecle.

rain de Corinthe. C'est pourquoi, afin de convaincre nos prétendus connoisseurs, je marquerai le tems où les Artistes ont vécu ; & par la comparaison des Olympiades, il sera facile compter les années de Rome. Il n'y a donc vraiment d'airain de Corinthe que des vases dont se servent nos magnifiques, tantôt pour vaisselle, tantôt pour lampes, & sans égard à la propreté, pour bassins d'aisance. Il y a trois especes de cet airain ; le blanc qui approche de l'éclat de l'argent, parce que le mélange de l'argent y a dominé ; le second qui a le jaune de l'or ; le troisieme où l'alliage a été égal. Nous avons encore une autre sorte d'airain dont on ne peut rendre raison ; car quoiqu'un simulacre & des statues aient été l'ouvrage de l'intelligence humaine, la Fortune en a déterminé le mélange. Précieux par sa couleur qui tire sur celle du foie, on l'appelle à cause de cela *hépatizon* (e) ; il est bien inférieur à celui de Corinthe, cependant fort au-dessus de ceux d'*Ægine* & de *Délos* qui ont été longtems les plus estimés.

(e) Tirant sur le foie.

SECTION QUATRIÈME.

De celui de Délos.

L'airain de Délos eut la plus ancienne réputation; de tous les côtés de la terre on venoit l'acheter dans cette isle, c'est pourquoi les ateliers s'en occupèrent. Son plus noble usage fut d'abord d'être employé à faire des pieds de lits de table à trois personnes, & des balustrades. Il parvint ensuite aux simulacres des Dieux, & aux effigies des hommes & des animaux.

SECTION CINQUIÈME.

De celui d'Ægine.

Celui d'Ægine en approcha; l'isle n'en produit pas, mais la préparation qui s'en fait dans ses fonderies, l'a rendu célèbre. C'est là où fut pris le bœuf de bronze qui est à Rome dans le marché aux bœufs: il peut servir d'échantillon pour l'airain d'Ægine, comme le Jupiter tonnant du temple du Capitole peut en servir pour celui de Délos. Myron employa le premier, Polyclète le second; contemporains, élèves du même maître, ces deux Artistes ont été rivaux jusques dans la matière qu'ils employoient.



CHAPITRE III.

SECTION SIXIEME.

Des Candelabres.

L'Isle d'Ægine a particulièrement travaillé les bobèches des Candelabres (*a*), comme Tarente les futs & les branches (*b*); ainsi deux fabriques en partagent l'honneur. On n'a pas honte de mettre à ces chandeliers un prix égal aux appointemens des Tribuns militaires, quoiqu'il soit évident que leur nom vient de chandelle (*c*).

(*a*) *Superficies.*

(*b*) *Scapos.*

(*c*) Je me proposois pour cette édition, d'évaluer à-peu-près les sommes que je trouve dans mon original, au prix de notre monnoie actuelle. Pour y parvenir, je consultai les Traducteurs, les Éditeurs & les Commentateurs; & le résultat de mes recherches fut de trouver beaucoup de contradictions. J'aurois voulu m'en tenir à doubler le calcul du P. Hardouin, mais j'ai vu qu'à cet égard on lui dispute aussi l'exactitude. Sans cette difficulté, j'aurois dit, par exemple: en 1685, lorsqu'il fit sa première édition, la valeur numeraire des especes étoit environ à moitié moins qu'elle n'est aujourd'hui; je dois donc poser

10 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

Cléssippe le foulon fut vendu comme accessoire à un de ces candelabres, par Théon crieur public; ce Cléssippe étoit bossu, & d'ailleurs d'un aspect horrible. Gegania, qui avoit acheté le lot cinquante sesterces (*d*), montra, dans un

96000 liv. monnoie de France, quand il pose *moneta Gallie libras 48000*, & le travail sera facile, attendu qu'en 1780 le Pere Hardouin diroit 96000 liv. Mais vouloir concilier tant d'avis contraires, prétendre débrouiller le cahos que présente une foule de savans calculs, seroit une tentative trop au dessus de mes forces, & je dois l'abandonner. Ainsi je rendrai toujours en mots françois les mots ou les chiffres qui marquent les sommes anciennes, & je n'irai pas au-delà.

La paye annuelle d'un Tribun militaire étoit, dit-on, de 1460 deniers. Faut-il croire que Pline ait dit ce qui est ici dans son texte? Ne seroit-ce pas plutôt quelque fabricant sans goût & sans connoissance des arts, qui le lui auroit prêté? Parce que de beaux ouvrages en bronze auront tiré leur nom de *candelae*, il faudra rougir de les payer 1460 deniers. Quelle logique! En tout cas le fabricant auroit assez bien pris le tour & le style de Pline?

(*d*) J'ai eu long-tems sur ma table un manuscrit de Pline, & je l'ai consulté souvent. Au lieu de *sesterciis quinquaginta*, comme on lit, je crois, dans toutes les éditions, il dit, *pondo quinquaginta*. N'ayant

souper, son emplette, & pour faire rire, elle fit déshabiller l'esclave; mais dès qu'elle l'eût vu

aucune raison de rejeter la leçon ordinaire, je m'y tiens; mais parlons du manuscrit.

Il fut donné par l'Impératrice des Russies à la bibliothèque impériale de Pétersbourg, en 1774; & je dois marquer ici ma reconnoissance à Mr. le Directeur & à Mrs. les Bibliothécaires, qui ont bien voulu me le confier autant de fois, & pour aussi long-tems que j'en ai eu besoin.

Des éditions que j'ai particulièrement examinées, rapportent en marge, beaucoup de leçons prises de plusieurs manuscrits; & par leur ressemblance, pour la plupart, avec celui-ci, on les en croiroit extraites: mais un examen suivi m'a fait voir que les Editeurs n'en ont pas eu connoissance. D'où vient-il donc? je l'ignore. De quelle autorité peut-il être, & quelle confiance peut-on y avoir? je vais essayer de le dire.

Son caractère est l'ancien latin; mais il pourroit avoir été fait dans le quinzième siècle, quoiqu'on écrivit & qu'on imprimât encore en gothique. On l'abandonnoit cependant quelquefois; car la première édition de Plinè, Rome 1470, n'est déjà plus de ce caractère. Voici donc comment ce manuscrit auroit pu conserver aussi l'ancien latin. Matthias Corvin, roi d'Hongrie, aimoit les lettres. On fait qu'il attiroit à sa cour les Savans de l'Europe, & qu'à Bude il avoit rassemblé dans une riche & nombreuse bibliothèque les plus anciens & les plus rares manuscrits;

12 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

dans cet état, ne pouvant résister à ses désirs, elle le fit passer dans son lit, & si-tôt après elle

ceux qui se trouvent au Vatican & dans la bibliothèque du Duc de Brunsvick regnant, à Wolfenbüttel, en font foi.

Autant que j'ai pu le savoir par un Hongrois de beaucoup de mérite, (Mr. de Bolemani) le roi Matthias faisoit faire des copies exactes; c'est-à-dire, que malgré l'usage de l'écriture gothique, si le manuscrit étoit en ancien latin, on faisoit la copie dans ce caractère. Il y a donc quelque vraisemblance que la copie dont je parle, pourroit bien être une de celles-là: mais qu'importe d'où & comment elle est parvenue à Pétersbourg? Il suffit de savoir qu'elle est faite sur un original duquel nous ignorons l'âge, & que selon toutes les apparences, les plus savans Éditeurs n'ont pas connu. Si cet original, qui leur a échappé sans doute, ainsi que la copie, n'est pas anéanti, nous pouvons croire qu'il acheve de pourrir dans quelque coin obscur. Car s'il étoit à Bude, lorsque trente-six ans après Matthias, les Turcs pillèrent cette ville, pourquoi n'auroit-il pas subi le sort de la bibliothèque & des autres manuscrits? Ils furent volés, égarés, dispersés, rendus en partie, & quelques-uns perdus sans ressources. Mais copioit-on encore des manuscrits aussi volumineux, puisque l'imprimerie commençoit déjà? Sans doute on en copioit encore, quand un roi les faisoit faire: ils étoient plus beaux

l'institua son héritier. Devenu riche par ce moyen, Clésippe révéra le Candelabre, & ajouta

qu'un imprimé alors très-imparfait, & presque aussi couteux.

Voilà seulement des présomptions historiques, auxquelles je pourrois en ajouter d'autres, mais ce ne seroient pas des preuves. Ce que je puis dire de plus certain, est que le manuscrit de Pétersbourg existe, qu'il vient d'un autre, & que s'il a des défauts qui seules n'en feroient qu'un écrit méprisable, il a aussi des singularités qui le rendront précieux. Les leçons que j'en ai extraites dans le cours de mes Notes, n'en laisseront aucun doute, puisqu'on ne les trouve ni dans les imprimés, ni dans les autres manuscrits. Manquant de preuves & d'autorités suffisantes, qui puissent m'éclairer sur l'authenticité de celui-ci, n'ayant rien appris à la bibliothèque impériale, quelques informations que j'aie faites : l'Impératrice à qui j'ai pris la liberté de m'en informer, ne se souvenoit absolument plus d'où il lui étoit venu ; ce fut la réponse qu'elle daigna me faire. Je vais donc l'interroger lui-même.

L'ordre & le nombre des chapitres, n'ont presque aucun rapport avec les imprimés ; les coupures y sont différentes, quoiqu'il n'y ait rien de supprimé. Cette dissimilitude ne viendrait-elle pas de ce que le type de cette copie, est si ancien, qu'il a été fait avant qu'on ait donné aux manuscrits subséquens, l'ordre que nous voyons aujourd'hui dans les imprimés. Je

14 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

ce conte à tant d'autres qui avoient été faits sur les bronzes de Corinthe. Cependant les mœurs

ne trouve guere plus d'impossibilité qu'il y ait eu dans la bibliotheque du roi Matthias, ou dans une autre, un manuscrit à-peu-près du tems de Pline, qu'il n'y en auroit qu'à Rome ou ailleurs, on vit la copie ancienne d'une Peinture ou d'une Sculpture antique, dont l'original seroit maintenant anéanti. Cependant, la premiere édition de Pline n'est divisée, ni en chapitres, ni en sections: les livres seulement sont distingués. Fut-elle faite ou non, sur un manuscrit semblable; ou bien l'éditeur (Jean André) ne voulut-il observer d'autre division que celle des livres?

Pour l'objection qu'on pourroit faire, que ce manuscrit ne s'accorde pas assez avec ceux que l'on connoît, qu'il est seul, & par conséquent sans autorité, je crois qu'elle ne mériteroit aucune attention. Ce que je viens de dire de ce monument, ce que j'en rapporterai dans mes Notes, prouvera qu'il tire peut-être plus d'autorité des différences qui sont entre lui & les autres, que s'il leur ressembloit davantage.

Je regrette la quantité de feuillets perdus, dans la copie en question, & particulièrement ceux des trois livres que j'examine. J'aurois pu y voir encore des leçons qui eussent mieux fait connoître la pensée de l'Auteur. Mais aujourd'hui ce n'est plus qu'un fragment très-incomplet, écrit sur du vélin, en beau caractère. Malgré cette mutilation, j'ai profité en plusieurs

furent vengées : car un superbe tombeau, monument qu'il érigea à sa bienfaitrice, perpétua

endroits, de ce qui reste. Environ 200 pages enlevées çà & là, en comptant l'Épître à Titus, & tout le premier livre, forment un déficit d'autant plus dommageable, que dans les trente six livres qui restent, il n'y en a pas un complet. D'ailleurs le copiste n'est rien moins qu'un Scribe intelligent. Sa belle écriture est remplie de fautes d'orthographe, de mots estropiés, de barbarismes, & d'autres méprises, avec lesquelles heureusement je n'ai presque rien eu à démêler, quelque besoin que je crusse avoir de ce texte ; sur-tout quand j'y ai trouvé *ab eo* pour *Labeo*, &c. &c.

Je vais dire encore quelques particularités de ce manuscrit, afin que ceux qui ne pourront pas le voir, soient plus en état d'en juger. Chaque livre commence par *incipit . . . feliciter*, & finit par *C. Plinii Secundi naturalis historia liber . . . explicit* : le *feliciter* ne commence qu'au cinquième livre. Le premier y étoit, puisque l'*explicit liber primus*, est au haut de la page qui commence le second livre & le volume : preuve, à ce qu'il semble, que ce premier livre pourroit bien être fort ancien, s'il n'est même de Pline. Mr. Poinfinet ne le veut pas, & voici une de ses raisons. *Est-il raisonnable, dit-il, de penser qu'un homme aussi avide de l'emploi du tems, que l'étoit Pline, se soit amusé à faire un livre aussi peu essentiel que la répétition & l'assemblage des titres de chaque chapitre de son ouvrage ?* Il y auroit pourtant

16. NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

la mémoire de son infamie. Quoiqu'il soit certain qu'il n'y eut jamais de Candelabres de Corinthe,

on

quelque vraisemblance que cela fut, sans que Plin s'en soit *amusé*; puisqu'il avoit à sa disposition des ouvriers pour faire toutes les tables qu'il auroit voulu. Si deux mille ans après qu'un de nos livres aura paru, on disoit que la table des chapitres est postérieure à l'ouvrage, ou n'est pas de l'Auteur, on pourroit se tromper. Le Pere Hardouin refuse aussi d'attribuer ce premier livre à Plin; mais il se contente de dire que n'étant complet dans aucun manuscrit, il l'a rétabli dans son édition. J'avoue que cette discussion étant étrangère à mon objet, je ne dois pas trop m'y arrêter. Mais je dirai que Mr. Brotier prouve assez clairement, ce me semble, que le premier livre est de Plin: & voici son assertion. *Librum hunc primum esse verum ac geminum Plinii fetum est certissimum.* tom. 1. pag. 425. C'est dommage que lui-même ait fait un *index* un peu maigre & fort incomplet, à sa belle édition de Plin.

Les pages de ce manuscrit ne sont pas numérotées. Le 37^e. & dernier livre finit à *desinens nitor*, du 22^e. & dernier chapitre des imprimés, qui dans le manuscrit est le 39^e., en sorte qu'il manque environ 20 lignes, selon l'édition in-folio d'Hardouin, pour qu'il soit achevé d'écrire; après *nitor*, la page reste blanche.

Les grandes lettres qui commencent les livres, sont du plus bel or. Par la reliure & les ornemens du

on leur donne pourtant le plus souvent ce nom, parce que la victoire de Mummius, en détruisant Corinthe, en dispersa le bronze dans plusieurs villes de l'Achaïe.

SECTION SEPTIEME.

Des ornemens de bronze dans les Temples.

Les anciens avoient coutume de faire en bronze les seuils & les portes mêmes des tem-

dossier, on voit que les restes de ce monument sont ainsi rassemblés depuis environ un siècle; & que, soit pour Pétersbourg, soit pour ailleurs, il porte les marques de la fripponnerie de ceux qui l'ont vendu dans l'état où il est. Ces marques sont qu'à l'endroit où il manque un feuillet ou deux, on a gratté les numeros des plus prochaines sections; en sorte, par exemple, qu'on ne voye pas *chapitre 29*, & tout de suite *chapitre 34*. C'est là un de ces tours de petits friponeaux, qu'on ne joue guere à ceux qui savent lire dans un manuscrit latin; car ils verroient aussi que dans le discours, le bas d'un *verso* ne se rapporte point au *recto* suivant. Ce que je pourrois ajouter de l'état où est ce manuscrit, n'intéresseroit pas davantage le lecteur: je dirai seulement, pour ceux qui en seront curieux, que les mots qui suivent, sont quelquefois écrits avec un ϕ grec, au lieu du *ph* des latins. *Elephantorum. Pamœilia. Theophrastus. Eupranor. Anthropographus*, &c.

18 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

ples. Je trouve que Cn. Octavius, vainqueur de Persée dans un combat naval, fit élever à son triomphe un double portique, qui fut appelé *Corinthien*, parce que les chapiteaux des colonnes étoient de bronze : ce portique étoit près du cirque Flaminien. Le temple de Vesta fut aussi couvert d'airain de Syracuse. Les chapiteaux du Panthéon, placés par Mr. Agrippa, sont de ce même airain. C'est ainsi que le luxe des particuliers a aussi commencé. Entre les chefs d'accusation intentés contre Camille, le Questeur Spurius Carvilius (e) lui reprocha d'avoir dans sa maison des portes couvertes d'airain.

S E C T I O N H U I T I E M E.

Des Triclinies de bronze.

Pour les tables à trois lits, les buffets, les tables à un pied garnis de bronze, ce fut, selon

(e) Tite-Live, Plutarque, Aurelius Victor, tous les Historiens disent unanimément que ce fut le Tribun *Lucius Apuleius* qui intenta cette accusation contre Camille, & ils ne font mention d'aucun *Spurius Carvilius Questeur* du tems de ce grand homme, ou du moins qui l'ait accusé.

Pison, Cn. Manlius qui, après sa victoire en Asie, en fit voir le premier dans son triomphe, l'an de Rome 567. Antias rapporte que L. Craïus, héritier de l'orateur Craïus, vendit beaucoup de ces lits garnis de bronze. On fit aussi des *Cortines* appellées *trépiés Delphiques*, parce qu'on en consacra beaucoup à Apollon de Delphes (f). Les lampes ou chandeliers suspendus pour éclairer les temples, furent de ce métal: on les faisoit aussi en forme d'arbres portant leurs fruits, comme celui du temple d'Apollon Palatin, qu'Alexandre avoit enlevé à la prise de Thèbes, &

(f) La *Cortine* étoit un des deux bassins demi-sphériques, placés sur le trépied. Ces bassins se mettoient l'un sur l'autre; celui de dessus (la *Cortine*) couvroit l'autre appellé *Crater*, à peu près comme une boîte à savonette. La concavité que formoit ce globe, se nommoit *Gaster*, le ventre. Le *Crater* étoit percé d'un trou qui s'appelloit *Nombril*. C'étoit par-là qu'Apollon faisoit passer l'oracle, lorsque la Pythie étoit assise à nud, les jambes écartées sur le trépied, lequel étoit posé sur l'ouverture de l'autre sacré. Rien ne s'opposoit alors à l'inspiration; l'esprit du Dieu se plongeoit dans les entrailles de la Prêtresse: *flamma in viscera mergis*, dit Lucain, lib. 5. & l'airain aussi-tôt raisonna entre le *Crater* & la *Cortine*. Voyez Origène contre Celse, liv. 3 & liv. 7.

qu'il avoit consacré à Cyme au même Dieu. L'art de fondre le bronze fut ensuite employé communément par-tout aux statues des Dieux.

C H A P I T R E IV.

S E C T I O N N E U V I E M E.

Quel a été à Rome le premier simulacre d'un Dieu fait de bronze. De l'origine des statues, & en quel estime elles étoient.

LE premier Simulacre d'une Divinité, que je trouve avoir été fait en bronze à Rome, est celui de Cérès; les frais en furent pris, sur le pécule de Sp. Cassius, qui aspirant à la Royauté, fut tué par son pere (a). Des Dieux, l'airain

(a) Si je ne me trompe, voici le sens & l'ordre du raisonnement de Pline. Cneus Manlius apporta le premier à Rome des meubles de bronze, & c'étoit l'an 567. Après cela, *deindè*, on fit la statue de Cérès, le premier simulacre fondu en bronze à Rome: les frais en furent pris sur le pécule de Spurius Cassius, que son pere fit mourir, parce qu'il aspirait à la royauté. *Romæ simulacrum ex ære factum Cereri primum reperio ex peculio Sp. Cassii, &c.*

Vous avez lu dans les Historiens que Cassius avoit

passa aux statues des hommes & à des représen-

été tué par son pere, ou précipité du haut de la roche Tarpeïenne, par arrêt du Sénat, l'an de Rome 267, & vous savez si après l'année 567 on pouvoit encore tuer ou précipiter ce même homme, & saisir ses biens pour en faire une statue de Cérès. Il ne reste plus qu'à vous demander, si vous voudriez écrire l'Histoire avec cette inexactitude, & construire votre discours de maniere qu'il présentât une erreur de trois cens ans ?

Voici encore une observation sur ce passage. Le premier simulacre en bronze d'une Divinité que Pline trouve avoir été fait à Rome, le fut, dit-il, après la mort de Spurius Cassius, c'est à dire après l'an 267, & des Dieux, continue-t-il, l'airain passa aux statues des hommes. Cependant Romulus avoit fait fondre en bronze & placer sa statue sur un quadrigé; Horatius Coclès, Clélie & d'autres avoient eu pareillement à Rome des statues de bronze, faites bien des années avant celle de Cérès : Pline le dit lui-même. Ainsi, des Dieux, l'airain ne passa point aux statues des hommes : ce fut le contraire, s'il est vrai que Cérès fut le premier simulacre d'une Divinité fait en bronze à Rome. Les deux statues de la Fortune féminine, érigées quelques années plutôt, & avant la mort de Coriolan, étoient les statues d'une Divinité. Je crois qu'au moins une d'elles étoit de bronze ; puisqu'au rapport de Denis d'Halicarnasse, les Dames

tations diverses. Les anciens leur donnoient une

romaines qui la dédierent, l'entendirent & la virent très-distinctement prononcér deux fois : *Rite me matronæ dedicastis*. (Plutarque, à la vérité, s'en moque un peu). Le marbre n'eut pas été si commode que le bronze pour placer le tube qui portoit la voix. Il paroît donc que Pline auroit pu mieux s'informer, Ce n'est là, direz-vous, qu'une négligence, une inattention. Vous avez raison, ce n'est pas autre chose; & c'est précisément en multipliant ainsi ces fortes de négligences, quand on écrit l'Histoire, qu'on fait des lecteurs ignorans, & d'autant plus ignorans qu'ils ne se feront pas précautionnés contre les foiblesses de l'Ecrivain, qui d'ailleurs a tout ce qu'il faut pour leur plaire.

L'Auteur de l'article *Chronologie* dans les *questions sur l'Encyclopédie*, remarque que *Tite-Live n'a garde de dire en quelle année Romulus commença son prétendu regne. Les Romains, ajoute-t-il, qui savoient combien cette époque est incertaine, se seroient moqués de lui.* Je n'ai pas un degré de certitude & de crédulité au dessus de celui des Romains, cependant qu'il me soit permis de faire une ou deux questions. Pourquoi Tite-Live ne craint-il pas également la moquerie des Romains, lorsqu'il fixe une époque antérieure à Romulus, & qu'il dit, *il y eut trente ans environ entre la fondation de Lavinium & celle d'Albe. Inter Lavinium & Albam longam coloniam deductam triginta ferme interfuere anni ?* Dec. I. c. 3. Obser-

teinte avec du bitume (*b*), d'où il est d'autant plus surprenant qu'ensuite on se soit plu à les dorer. Je ne fais si cette invention est Romaine, mais certainement elle n'est pas ancienne parmi nous. On n'élevoit des statues qu'à ceux dont quelques belles actions méritoient l'immortalité. Ce fut d'abord pour les victoires dans les jeux sacrés, & sur-tout les jeux Olympiques, où c'étoit la coutume d'élever des statues à tous les vainqueurs. Pour ceux qui avoient vaincu trois fois, leurs statues exprimoient la ressemblance dans les différentes parties du corps; c'est

vons aussi que Tite-Live, si je ne me trompe, ne marque jamais les années que par les Consuls, & qu'ils ne furent établis que l'an 245 de Rome.

Je demande encore si les Romains se moquoient les uns des autres, quand ils datoient de la fondation de leur ville, & si tacitement ils ne disoient pas; depuis l'année que Romulus fonda notre ville jusqu'à l'année dont nous parlons, il y a quatre, cinq, six ou sept cens ans? Ayant donc quelquefois occasion dans ces Notes de consulter des dates, il faudra bien que je franchisse l'incertitude, & que je me tienne au gros de l'arbre, en me conformant à la chronologie la plus généralement reçue.

(*b*) Il faut entendre les statues de bronze.

pourquoi on les appelloit *Iconicas* (c) (Portraits) (d). Je ne fais si ce ne font pas les Athéniens qui les premiers ont élevé des statues par autorité publique aux Tyrannicides Harmodius & Aristogiton, la même année que les rois furent chassés de Rome. Par une louable émulation, cet usage fut ensuite universellement adopté : dès lors les places publiques des villes municipales furent ornées de statues, & par des inscriptions sur leur base, on perpétua la mémoire & les éloges des hommes; en forte que

(c) Parce qu'elles ont le portrait & la taille de celui qu'elles représentent.

(d) Mr. Poinfinet traduit : *Et ceux qui étoient trois fois vainqueurs, on leur fendoit une statue dont le creux avoit été exactement calqué & moulé sur toute leur personne* : sens que je ne trouve point dans ce latin ; *ex membris ipsorum similitudine expressa*. Le mot *exprimere* est trop général pour l'appliquer ici à l'idée d'un moule, tandis qu'il peut donner celle d'*exprimer* la ressemblance exacte des diverses parties du corps, par leurs formes & leurs mesures, soit en dessinant, soit en peignant, soit en modelant. Peut-être me trompai-je ; mais j'ai de la peine à le croire : car Plinè, quand il parle d'une ressemblance en peinture, ne s'exprime pas autrement, & il ne croyoit pas qu'on moulât un tableau.

les tombeaux ne furent plus les seuls monumens de leur souvenir. Bientôt les maisons particulières & les galeries devinrent autant de places publiques. Ce fut ainsi que le respect des cliens pour leurs patrons, commença de les honorer.

CHAPITRE V.

SECTION DIXIÈME.

Du genre des statues & de leurs configurations.

LEs statues ainsi dédiées étoient anciennement vêtues de la toge. On eut aussi le goût des figures nues tenant une pique; on en prenoit le modèle sur les jeunes gens des Gymnases: on les appelle *Achilléenes*. La coutume des Grecs est de ne rien voiler: mais au contraire l'usage Romain & militaire est de mettre un corcelet aux statues (a). César, étant dictateur, permit

(a) Mr. de Jaucourt s'appuie sur ce passage dont il rapporte le latin, pour dire que *chez les Grecs toutes les statues étoient nues, à l'exception de celle de Lucine.* (Encyclopédie, art. *statue*, pag. 501.) Il est difficile de croire qu'un Ecrivain qui se charge de presque tout ce qui concerne les beaux-arts, ne soit

que dans la place qui porte son nom, on lui élevât une cuirassée; car celles qui sont couvertes à la manière des *Luperques*, sont aussi nouvelles que celles qui sont en manteau. Mancinus se fit représenter avec l'habit qu'il portoit lors-

pas mieux informé de l'habillement des statues grecques. Junon, Minerve, Flore, Niobé, ses filles, & tant d'autres statues qui ne sont pas *Lucine*, ne devoient pas lui être inconnues. Quoique Pline, après avoir établi une proposition générale, passe rapidement & sans liaison, à des exemples particuliers qui contredisent son principe trop étendu, il ne s'ensuit pas que les Grecs faisoient *toutes leurs statues nues*. L'inexactitude de Pline, qu'il ne falloit pas copier, & sur laquelle il ne falloit pas renchérir, est cependant ici bien moins répréhensible que celle de Mr. de Jaucourt: mais l'une & l'autre ne sont d'aucune conséquence pour l'histoire de l'art, puisqu'il existe encore un assez grand nombre de statues grecques & habillées, qui ne représentent pas *Lucine*. Cependant il ne méritoit pas à ceux qui veulent bien prendre la peine d'instruire les autres, de commencer par s'instruire eux-mêmes.

Il n'y a pas longtems que je disois à quelqu'un: *Les Statuaires grecs nous ont laissé de grandes leçons dans les draperies de leurs statues.* On me répondit: *Vous vous trompez, ils les ont toutes faites nues à l'exception de celle de Lucine.* Je demandai à la per-

qu'il fut livré. Les historiens ont observé que le Poète L. Accius fit placer dans le temple des Muses, sa statue d'une taille fort grande, quoiqu'il fût fort petit. Quant aux statues équestres, elles sont en grande recommandation chez les Romains, & leur origine vient certainement des Grecs. Mais ils en élevoient seulement aux

sonne qui en savoit tant, si elle avoit vu des statues grecques; elle m'assura qu'elle n'en avoit vue aucunes, mais qu'elle avoit lu l'article *statue* de Mr. de Jaucourt, qui certainement avoit étudié cette matière à fond, pour se mettre en état de la bien traiter. Je fouris un peu, & je fis cette Note.

L'édition du P. Hardouin porte ainsi que d'autres : *Græca res est, nihil velare*. Je croirois qu'il y a là de l'altération, & voici pourquoi; le manuscrit de Pétersbourg porte : *Græcis mos est, nihil velare*. Cette leçon me paroîtroit d'autant plus celle de Pline qu'il n'emploie pas ordinairement le terme *res* pour signifier *usage* ou *coutume*; & que le mot de cette phrase ne devant signifier que cela, *mos* dont il se fert dans quantité d'endroits en ce sens, pourroit bien être celui qu'il auroit employé ici. J'avoue qu'en elle-même l'observation importe peu; mais si elle étoit juste, le manuscrit que j'aurai lieu de consulter plus essentiellement, auroit une recommandation de plus pour établir davantage l'autorité dont il est à beaucoup d'autres égards.

cavaliers victorieux dans les jeux sacrés. Ensuite ils en dédièrent à ceux qui avoient vaincu sur des chars à deux ou à quatre chevaux : d'où est venu chez nous l'usage d'ajouter aussi un char aux statues des triomphateurs. Cet usage n'est venu que tard ; & parmi ces chars on n'en a fait à six chevaux, & attelés d'éléphants, que ceux qui furent érigés par l'Empereur Auguste.

SECTION SECONDE.

A qui premièrement on en éleva par décret public. A qui sur une Colonne. En quel tems dans la place Rostrale.

L'usage de représenter sur un char à deux chevaux ceux qui après leur Préture avoient fait le tour du Cirque, n'est pas non plus fort ancien ; celui des Colonnes l'est davantage. Nous en avons un exemple dans celle de C. Mœnius vainqueur des anciens Latins, auxquels, suivant le traité, le peuple Romain donnoit la troisième partie du butin. Ce fut lui qui dans son Consulat, l'an de Rome 416, suspendit à la tribune aux harangues, les proues des vaisseaux pris aux Antiates qu'il avoit vaincus. On éleva aussi une Colonne rostrale à Caius Duilius, qui le premier triompha sur mer des Car-

thaginois ; elle est encore aujourd'hui dans le *Forum*. On y voit aussi celle de P. Minucius, Préfet des vivres : elle lui fut élevée hors la porte *Trigemine* (*b*), & la dépense en fut prise sur une contribution d'une *once* que fit le peuple. J'ignore si ce fut le premier honneur de cette espèce accordé par le peuple ; car le Sénat auparavant le décernoit. Bel honneur, s'il n'eût pas commencé pour des sujets frivoles ; car on avoit élevé à Attus Navius, devant le Sénat, une statue dont la base fut brûlée dans l'incendie qui le consuma aux funérailles de P. Clodius. On en érigea une, par décret public, à Hermodore Ephésien, dans la place des Comices ; parce qu'il interprétoit les loix publiques des Décemvirs (*c*). On érigea une statue à M. Horatius Coclès pour une autre raison & mieux

(*b*) Des trois freres. Ainsi nommée, parce que les trois freres Horace sortirent par cette porte pour aller se battre contre les trois freres Curiaee.

(*c*) Hermodore, homme de beaucoup de probité & de mérite, & banni d'Ephese, étoit en Italie. Voyant les troubles de la République, il conseilla d'envoyer recueillir les loix de la Grece, & de les établir à Rome. Il traduisit & interpréta ces loix, sur lesquelles on fit celles des douze tables, & on lui érigea une statue vers l'an 302 ou 303 de Rome.

fondée; puisque seul sur le pont Sublicien, il en avoit repouffé l'ennemi; la statue subsiste encore. Je ne suis point surpris non plus que les Sybilles aient eu des statues près de la Tribune aux harangues, quoiqu'il y en ait trois; une que Sextus Pacuvius Taurus, Edile du peuple, fit élever (*d*), & deux qui le furent par M. Messala. Je croirois que celles-ci, & celle d'Attus Navius, posées du tems de Tarquin le superbe, furent les premières, si dans le Capitole il n'y en avoit pas des Rois qui l'ont précédé.

(*d*) Le manuscrit de Pétersbourg, ainsi que l'édition de Rome & celle de 1514, lisent *instituit*, comme le P. Hardouin, & non *restituit*. Mais il paroîtroit que si Pline a dit *instituit*, il se contredit en ajoutant que ces statues avoient été posées du tems de Tarquin: à moins cependant, comme le suppose le P. Hardouin, qu'il n'y ait eu un *Sextus Pacuvius Taurus* bien avant celui qui fut Edile sous Auguste. Je m'en tiens à la leçon *instituit*, qui pourroit être la vraie; car ne feroit-il pas possible que pour sauver la contradiction apparente, on lui eût substitué *restituit*, à cause de l'Edile Pacuvius qui étoit sous Auguste.



CHAPITRE VI.

ENTRE ces dernières , la statue de Romulus est sans tunique , comme celle de Camille dans la place aux harangues ; & l'équestre de Q. Marcius Tremulus , devant le temple de Castor & Pollux , étoit vêtue de la toge. Il fut deux fois vainqueur des Samnites , & par la prise d'Anagnia , il avoit délivré les Romains du tribut qu'ils payoient. Entre les plus anciennes statues sont celles de Tullus Clælius , Lucius Roscius , Spurius Nautius , & Caius Fulcinius , dans la place aux harangues : ils furent tués par les Fidenates dans leur légation. La République décernoit ordinairement cet honneur à ceux qui , contre le droit des gens , avoient été mis à mort. Elle l'accorda *aux deux freres* , P. Junius & T. Coruncanus , qui furent tués par ordre de Teuca , Reine des Illyriens. Il ne faut pas oublier que , selon nos annales , leurs statues , dans la place publique , étoient de trois pieds ; c'étoit alors la mesure honorable. Je n'oublierai pas non plus Cn. Octavius (a) , à

(a) C'est C. Popilius , conformément à tous les Historiens. Mr. le Comte de Caylus a copié cette

cause de son mot fameux au Roi Antiochus. Ce Prince promettant de lui répondre, celui-ci, avec une baguette qu'il tenoit par hazard, traça un cercle autour du Roi, & le força de lui donner sa réponse avant qu'il en sortit. Ayant été tué dans cette Ambassade, le Sénat lui érigea une statue dans le lieu le plus apparent de la place aux harangues. Je trouve qu'on décerna une statue à la Vestale Taracia Caia, ou Suffetia, pour être placée où elle voudroit; circonstance qui n'est pas moins honorable pour elle, que d'avoir été, quoique femme, honorée d'une statue. Voici dans les propres termes des annales ce qui la lui mérita : *Pour avoir fait présent au peuple du champ du Tibre.*

SECTION

erreur de Pline, qui confond Antiochus *Callinicus*, avec Antiochus *Epiphanes*. C'est à celui-ci que C. Popilius fut envoyé; Cn. Octavius le fut au premier: mais il ne fit point de cercle avec une baguette; l'autre qui ne fut pas tué dans son ambassade, n'eut pas de statue. Cn. Octavius tué dans la fienne, eut selon l'usage d'alors, les honneurs de la statue. Voyez la fin de la huitième Philippique de Cicéron, & le commencement de la neuvième, où ces deux faits sont exposés. C. Popilius vivoit un siècle environ avant Cn. Octavius

S E C T I O N D O U Z I E M E.

A quels étrangers on éleva des statues à Rome par décret public.

Je trouve aussi qu'on éleva des statues à Pythagore & à Alcibiade, aux deux angles de la place des Comices, lorsque dans la guerre contre les Samnites, l'Oracle d'Apollon Pythien eût ordonné d'ériger dans le lieu le plus honorable, deux statues, une au plus brave, & l'autre au plus sage des Grecs. Elles subsisterent jusqu'à ce que le Dictateur Sylla fit bâtir le sénat dans cet endroit. Il est étonnant que les Sénateurs d'alors aient donné la préférence pour la sagesse à Pythagore sur Socrate, qui, dans le même temple & par le même Dieu, avoit été déclaré le plus sage des hommes; & que pour la valeur, ils l'aient accordée à Alcibiade, au préjudice de tant d'autres, particulièrement à celui de Thémistocle en qui la valeur & la sagesse étoient réunies (*b*). On érigeoit des

(*b*) Qu'il me soit encore permis de passer ici les bornes de l'Artiste. Pythagore & Socrate me paroissent si semblables en sagesse, qu'on pouvoit n'y pas mettre beaucoup de différence. La science & la Philosophie

34 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

colonnes pour élever la gloire de celui qui en étoit l'objet, au-dessus des autres mortels; c'est aussi ce que signifie la nouvelle invention des arcs de triomphe. Cependant cet honneur commença chez les Grecs, & je crois que personne n'eut autant de statues élevées en son honneur, que Démétrius de Phalere à Athenes, puisqu'on lui en érigea 360; l'année ne passoit pas encore ce nombre de jours. Elles furent presque aussitôt brisées. Les tribus, comme je l'ai dit (c), en avoient élevé dans toutes les rues de Rome à C. Marius Gratidianus; elles furent toutes renversées lorsque Sylla s'empara des affaires.

du premier, pouvoient cependant avoir quelque chose de plus imposant, & l'avoir emporté dans l'esprit des Sénateurs sur le prononcé de l'Oracle: ils en favoient peut-être le secret, aussi-bien que ceux qui l'avoient fait rendre. Quant à la préférence d'Alcibiade sur Thémistocle, c'est, à mon avis, une chance qu'on pouvoit décider aux trois dez, puisqu'il ne s'agissoit que de bravoure & de courage. Il ne paroît donc rien de si étonnant, *mirumque est*, dans le choix des Sénateurs, & je crois que Plinè a poussé trop loin l'affirmation; car nous pouvons le juger au tribunal des Historiens du tems: ignoroit-il que le prix de la bravoure avoit été donné à Alcibiade au siège du Potidée?

(c) Livre 33, chap. 9, sect. 46.

S E C T I O N T R E I Z I E M E.

Quelle fut la premiere statue équestre posée par décret public à Rome , & à quelles femmes on y en éleva publiquement.

Les statues pédestres furent, sans-doute, fort longtems en honneur à Rome : cependant, l'origine des statues équestres est aussi fort ancienne ; on en a même accordé l'honneur à des femmes, puisqu'il y en a une de Clélie (*d*), comme si ce n'étoit pas assez de l'avoir ornée de la toge, tandis que Lucrece & Brutus, qui avoient chassé les Rois pour lesquels Clélie fût en ôtage, n'en eurent point. Je croirois que cette statue du Clélie, & celle d'Horatius Cocles, ont été les premières élevées par décret public, si Pison ne disoit que ce furent ceux qui avoient été en ôtage avec Clélie, & que Porfenna rendit à sa considération, qui la lui

(*d*) *Clælia enim statua est equestris.* Denis d'Halicarnasse dit positivement : " Il ne reste aujourd'hui aucun vestige de ce monument : on dit qu'il fut détruit dans un incendie qui prit à une maison voisine. Liv. 5, sect. 35. " Denis d'Halicarnasse écrivoit sous le regne d'Auguste, & Pline sous celui de Vespasien.

36 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

érigèrent ; car pour celle d'Attus & celles de la Sybille, ce fut Tarquin : pour celles des Rois, il est vraisemblable qu'ils se les érigèrent eux-mêmes. Annius Fetalis dit au contraire, que la statue équestre qui étoit vis-à-vis le temple de Jupiter Stator, dans le vestibule du palais de Tarquin, étoit celle de Valéria, fille du Consul Publicola, & qu'elle s'étoit sauvée seule en passant le Tibre à la nage ; les autres otages envoyés à Porfenna, ayant été massacrés par les embûches de Tarquin.

SECTION QUATORZIÈME.

Quand on enleva les statues, tant celles qui avoient été érigées sans décret public, que celles qui l'avoient été par décret public.

L. Pison nous apprend que sous le second Consulat de M. Emilius & de C. Popilius, les Censeurs, P. Cornelius Scipion & M. Popilius, firent ôter de la place publique toutes les statues de ceux qui avoient passé les charges, excepté celles qui avoient été élevées par un décret du peuple ou du sénat, & qu'ils firent fondre celle que Sp. Cassius s'étoit érigée près du temple de la Déesse Tellus. Comme il avoit affecté la Royauté, ces hommes courageux vou-

loient , par cet exemple , prévenir l'ambition. Nous avons les déclamations véhémentes de Caton pendant sa censure , de ce qu'on élevoit des statues à des femmes dans les provinces ; mais il ne put empêcher qu'il n'y en eut à Rome même , où on éleva celle de Cornélie , mere des Gracques & fille de Scipion l'Africain. Elle est assise , & sa chaussure sans courroies est remarquable. Du portique de Metellus , elle est aujourd'hui transportée dans celui d'Octavie.

S E C T I O N Q U I N Z I E M E.

Des premières statues posées par décret public , par des étrangers.

Des étrangers éleverent à Rome une statue publique à C. Ælius , Tribun du peuple , parce qu'il avoit fait passer une loi contre Stenius Statilius Lucanus , qui avoit ravagé les terres de Thurium. Les Thuriens honorèrent Ælius d'une statue & d'une couronne d'or. Depuis ils accorderent également une statue à Fabricius qui les avoit délivrés d'un siege ; & de tous côtés les nations vassales en firent autant pour leurs patrons. Il y eut même si peu de distinction , que dans la ville de Rome on voit trois statues

d'Annibal, le seul de ses ennemis qui ait osé lancer le javelot dans son enceinte (e).

(e) Mr. de Jaucourt, article *Statue*, fait sur ce passage une observation sans doute fort judicieuse : mais j'avoue que je ne puis la comprendre. " Je crois, „ dit-il, Tom. 15, pag. 504, que Pline se *dégrade*, „ quand il lui *échappe* de dire, à l'occasion de la „ statue de Cornélie & de celle d'Annibal : il y eut „ même si peu de distinction, que dans la ville de „ Rome on voit trois statues d'Annibal, le seul de ses „ ennemis, qui ait osé lancer le javelot dans son en- „ ceinte ". (Je me fers de ma traduction, parce que Mr. de Jaucourt ne rapporte que le latin.) Pline ne parle point ici de Cornélie, & n'en fait pas un collectif avec Annibal : il rapporte plus haut l'inutile humeur de Caton contre les statues de femmes ; & là il parle avec distinction de Cornélie, en rappelant qu'elle étoit mere des Gracques, & fille de Scipion l'Africain. Comment donc se *dégrade-t-il* à l'occasion de sa statue ? En disant que les Romains en ont élevé sans distinction, indifféremment, également, *adeo discrimen omne sublatum*, à quelques-uns de leurs ennemis mêmes, quand ils étoient de grands hommes, que lui *échappe-t-il* de reprehensible ?



CHAPITRE VII.

SECTION SEIZIEME.

Qu'il y eut anciennement des statuaires en Italie.

QUE l'art de faire des statues ait été commun & ancien en Italie, c'est ce que témoignent l'Hercule triomphal, consacré, dit-on, par Evandre dans le marché aux bœufs: ainsi nommé parce qu'on le revêt d'un habit triomphal dans les jours de triomphe; & la statue de Janus à deux faces, dédiée par Numa, qu'on honore comme préfidant à la paix & à la guerre, & dont les doigts sont figurés de maniere que formant le nombre de trois-cens-cinquante-cinq, pour signifier l'année (*a*), ils montrent qu'il est le Dieu de l'âge & du tems. Il y a aussi des statues (*b*) Toscanes, dispersées dans le monde:

(*a*) L'année de Numa étoit de 355 jours, observe le P. Hardouin: cependant Macrobe & Suidas disent que les doigts de ce Janus marquoient le nombre de 365.

(*b*) Le mot du texte est *signa*. Mr. de Caylus dit, pag. 353, tom. 25. des Mémoires de l'Académie, que

il est certain qu'on en faisoit beaucoup en Etrurie. J'inclinerois à penser qu'elles ne représentoient que des Divinités, si Métrodore de Scepsis, à qui sa haine pour les Romains a fait donner le surnom de *Misofromæus*, ne leur reprochoit pas de s'être emparé de Volturnum à cause de ses

signum signifie une petite statue. J'ai examiné une par une toutes les phrases de Pline où il parle des statues, soit de bronze, soit de marbre, & j'ai trouvé que le nom de *signum* leur fut donné indépendamment de leur grandeur.

Je fais que dans le *Thesaurus antiquitatum romanarum*, on trouve que le mot *signa* est restreint à signifier de petites statues. Spon dit aussi que les Romains entendoient par ce mot des figures en bronze d'un pied, ou six pouces de hauteur. Cependant, quelques respectables que soient les recherches de ces hommes infatigables, il semble qu'on doit en croire, de préférence, les Latins eux-mêmes, & adopter le sens plus étendu qu'ils donnent à ce mot. Certainement, ils appelloient *signum* une petite statue: mais par trois ou quatre exemples, nous pouvons savoir qu'ils se servoient également de la même expression pour en désigner de fort grandes. Properce ne dit-il pas, *Phidias signo se Jupiter eburneo*? Ce Jupiter avoit 60 pieds de proportion. Tite-Live ne dit-il pas, *signum inde factum esse, & inscriptum, ex Cassia familia datum*, en parlant de la statue de Cérès faite

deux mille statues. Il me paroît surprenant aussi que l'origine des statues étant si ancienne en Italie, ce soit plutôt des simulacres de bois ou d'argile qu'on ait consacrés aux Dieux dans les temples, jusqu'à la conquête de l'Asie qui introduisit le luxe. Quant à l'origine de l'art d'exprimer les

après la mort de Cassius ? Ce *signum* devoit au moins avoir six pieds de hauteur, puisque dans un temple on l'offroit au culte public. Pline n'appelle-t-il pas *signum* la fameuse Vénus de Praxitèle à Gnide ? Croit-on qu'elle n'avoit qu'un pied de hauteur ? N'appelle-t-il pas également *signa* les statues posées sur le faite du Panthéon ? N'avoient-elles non plus qu'un pied de hauteur ? Des Savans ont beaucoup écrit sur cet objet sans l'éclaircir, tandis que quatre mots pouvoient terminer la question.

J'ajouterai cependant une note de Mr. Ophellot de la Pause ; elle est dans le premier tome de sa traduction de Suétone, pag. 227. Il dit : “ Les Latins, dont
 „ la langue est bien plus riche que la nôtre, expri-
 „ moient par le mot *signum*, les représentations en
 „ airain ou en marbre de tous les êtres, & n'em-
 „ ploient le mot de *statua* que dans une significa-
 „ tion restreinte, pour désigner les représentations des
 „ hommes & des Dieux. *Signum* étoit le genre &
 „ *statua* l'espece. Alde Manuce, à qui l'on doit cette
 „ remarque, n'est pas à confondre avec le vulgaire
 „ des Commentateurs,

42 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

ressemblances, il fera plus à-propos d'en parler ; lorsque nous traiterons de ce que les Grecs appellent *Plastique* (c). Cet art existoit avant celui de faire des statues : mais les productions de ce dernier sont si nombreuses, qu'il faudroit écrire un grand nombre de volumes, si l'on vouloit en examiner plusieurs ; car qui pourroit les détailler toutes ?

S E C T I O N D I X - S E P T I E M E .

Du prix excessif des statues.

Sous l'édilité de M. Scaurus, il y eut trois-mille statues sur un Théâtre qui n'étoit construit que pour un tems. Mummius, après sa conquête de l'Achaïe, en remplit la ville : pour lui, il mourut sans laisser de dot à sa fille ; car pourquoi ne pas dire ce qui peut l'excuser ? Les Lucullus y en apportèrent aussi beaucoup. Mucianus, trois fois Consul, a écrit qu'à Rhodes on voit encore trois-mille statues. On croit qu'il n'en reste pas moins à Athènes, à Olympie & à Delphes. Quel homme pourroit en rendre compte ? Ou de quelle utilité feroit leur connoissance ? Il pourra cependant être agréable de

(c) L'art de modéler en argille.

trouver ici quelque chose sur les ouvrages les plus célèbres en ce genre, & que des raisons particulières ont rendu remarquables, ainsi que les noms des Artistes célèbres; aussi bien le détail particulier de la multitude des ouvrages, seroit-il impossible, puisque Lysippe seul a fait, dit-on, quinze-cent morceaux, tous avec tant d'art, qu'un seul eût suffi pour l'illustrer (*d*).

(*d*) Un connoisseur ne doit pas s'exprimer ainsi, parce qu'il doit savoir qu'il n'est pas possible à un Statuaire de faire 1500 statues, dont chacune suffise seule pour l'illustrer. Il se peut à la rigueur que plusieurs figures de Lysippe aient été fondues & répétées, & qu'avec ses autres ouvrages cela ait produit, de compte fait, 1500 morceaux dont il étoit l'Auteur. Voilà ce qu'un Ecrivain, plus versé dans les connoissances de l'Art, eût pensé; & en ce cas, il se seroit exprimé d'une manière assez claire pour rendre croyable le fait qu'il avançoit: il n'eût pas manqué de dire, s'il eût été lui-même persuadé de ce fait, que ces 1500 morceaux étoient tous des originaux, sinon il eut spécifié qu'ils étoient en partie des répétitions & des copies.

Quand on préféreroit la lecture des autres éditions antérieures à celle du P. Hardouin, & qu'au lieu de 1500 qu'il a lu dans ses manuscrits, on liroit 610 morceaux, l'observation précédente n'en seroit pas moins applicable à ce dernier nombre. Quand un fait

44 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

On en fut le nombre après sa mort, quand son héritier ouvrit son trésor; car il avoit coutume, sur le prix qu'il recevoit de chaque figure, de mettre à part une piece d'or. Les progrès de cet art, sont incroyables tant par ses succès, que par sa hardiesse. Pour preuve des succès, je rapporterai l'exemple d'une figure qui n'étoit ni de Dieux, ni d'hommes. Avant le dernier incendie qui, par la faction de Vitellius, consuma le capitolé, nous y avons vu, dans la chapelle de Junon, la figure en bronze d'un chien léchant sa blessure: on peut juger combien le travail en étoit supérieur & la ressemblance parfaite, non seulement par le lieu où étoit cette figure, mais encore par la nou-

passé une fois les bornes de la vraisemblance, tout l'excès au-delà ne peut plus être compté pour rien. Ainsi Plinè, sans entrer dans plus de détail que la rapidité de son plan ne lui permettoit, auroit pu, ce me semble, remarquer l'invraisemblance du fait s'il l'eût aperçue; & s'il eût pensé à la distinction toute naturelle qui est dans cette Note, il n'eût pas ajouté, *un seul de ces morceaux eût suffi pour l'illustrer*, attendu que plusieurs de ces morceaux devoient prendre peu ou point de tems sur la vie de l'Artiste, & que, qui en a fait un, répété par le moulage ou par la fonte, en a fait mille.

veauté du cautionnement; car n'estimant pas de somme qui pût la payer, il fut ordonné par un décret public, que les gardiens en répondroient sur leurs têtes.

S E C T I O N D I X - H U I T I E M E.

Des colosses les plus célèbres à Rome.

Pour la hardiesse, il y en a des exemples innombrables, puisque nous voyons qu'on a imaginé des masses énormes de statues appelées *Colossales*, qui sont égales à des tours. Tel est l'Apollon du capitolé, transporté d'Apollonie, ville de Pont, par M. Lucullus: il a trente coudées de hauteur, & avoit coûté cinq-cens talents. Tel est le Jupiter du champ de Mars, consacré par l'Empereur Claudius & qu'on appelle Pompeïen, parce qu'il est proche du théâtre de Pompée. Tel est celui de Tarente fait par Lyfippe: il a quarante coudées (e). Ce qu'il y

(e) Les statues colossales ont occasionné des disputes: mais ce n'a pas été entre des Artistes, parce que cela est impossible. Il s'est agi de savoir si une statue doit avoir plus ou moins de mouvement, en raison de son plus ou moins de grandeur, & du sujet qu'elle représente. J'ai vu des hommes du premier

46 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

a d'étonnant, c'est que par la justesse de son équilibre, on peut, dit-on, le mouvoir à la main, sans cependant qu'aucun ouragan puisse

mérite marcher à pas colossals dans ce vuide, & je ne fais mention d'une recherche aussi oiseuse, que pour en détourner ceux qui voudroient y perdre aussi leur tems.

La proportion d'une figure divine ou humaine, ne décide jamais l'Artiste sur le mouvement qu'il doit lui donner. La différence entre le colosse & la miniature consiste, en ce que l'un doit être vu de loin, & l'autre de près; leur objet unique étant de donner l'idée du sujet selon le caractère qui lui convient: ainsi l'action, le sujet, le genre, l'espece, & jamais la proportion, déterminent le mouvement. Un homme d'un pied feroit autant d'effort proportionnellement, & se donneroît autant de mouvement pour lever un poids d'une livre, qu'un homme de six pieds en feroit pour lever un poids de 120 livres. On croit dévoiler un grand mystere, & souvent on répète une de ces vérités qui courent les rues.

Je suis un peu honteux de quitter Pline pour m'amuser à ce ravaudage; mais je le répète, il peut se trouver des hommes qui, sans être Artistes, prendroient pour de grandes idées certains paradoxes, & s'épuiseroient en sophismes, & en belles imaginations pour les soutenir. Le feu de l'imagination ne produit que du désordre, s'il n'est conduit & modéré par la réflexion, & sur-tout par la connoissance de l'objet.

le renverser. On dit que l'Artiste a prévenu cet inconvénient, en opposant une colonne à peu de distance de la statue, du côté où il falloit prin-

Une imagination forte , une tête échauffée, un cerveau sublime , peuvent se jeter dans le pays des idées , y faire des courses à perte de vue , revenir par des chemins battus & rebattus , croire descendre de l'Olympe avec des secrets ignorés de tous les Artistes du monde , qui pourtant les ont appris dans le rudiment de l'Art. Donnons-en un exemple.

Quand on a vu & entendu , on peut dire , j'en suis sûr. J'ai entendu dire autrefois à un Savant , qu'aucun Artiste au monde ne savoit les combinaisons qu'il faut faire pour bien représenter un *Hercule*. Pour lui , il le savoit , & il prenoit tout juste ses principes dans l'*Hercule Farnèse*, ouvrage d'un Artiste. Ebloui de sa découverte , il ne voyoit pas qu'il injurioit mal-à-propos tous les Artistes du monde. J'avois environ vingt ans alors , & Mr. le Moyne m'avoit déjà enseigné pourquoi l'*Hercule Farnèse* n'est pas un homme entièrement de notre espece , & j'avois appris ce qui fait qu'une statue d'*Apollon* n'est pas une statue d'*Hercule*. Quand on est jeune , on est de fort bonne humeur , & je me souviens que cette prédication nous fit beaucoup rire.

Mais j'ai vu des hommes de différentes nations , qui sans être fils de Jupiter , sans qu'on ait employé plus de tems à les fabriquer , qu'on n'en mit pour vous & pour moi , sans avoir porté de massue , sans

48 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

cipalement rompre le vent. La grandeur & la difficulté de la mouvoir ont empêché Fab. Verucosus de l'enlever, quand il a transporté du même

avoir assommé des monstres , étoient pourtant faits , & pour la forme générale , & pour celle particulière des muscles , comme l'*Hercule Farnèse*. Ainsi je suis certain aujourd'hui , que l'instruction de ma jeunesse n'étoit pas le rêve d'une vaine Métaphysique. On me disoit : un *Hercule* a la tête petite , le col gros & charnu , les épaules fortes & quarrées , &c. non pour avoir porté sur ses épaules une pesante massue , non pour avoir assommé des monstres : mais c'est à cette conformation qu'il dû la force qu'il lui falloit pour entreprendre ses travaux , & que l'exercice devoit augmenter sans doute. On me disoit : si vous faites un *Hercule* à l'âge où Prodicus le suppose , lorsqu'entre la Vertu & la Volupté il n'avoit encore entrepris aucun de ses travaux , ne lui donnez pas des épaules & des muscles de la forme & de la proportion des hommes de son âge & de notre espece. N'oubliez pas qu'il est fils de Jupiter , & comment il fut fait , & ce que devinrent les deux serpens qu'il empoigna dans son berceau. C'est ainsi qu'on m'enseignoit à ne pas prendre absolument la cause pour l'effet ; & j'ai vu depuis , & bien vu , pendant mon séjour en Russie , que l'instruction de ma jeunesse étoit bonne. J'ai vu aussi qu'*Epictète* avoit raison de dire : *sans les lions*,

même endroit l'Hercule qui est au capitolé. Le plus admiré de tous les Colosses fut celui du

les sangliers, les brigands & les autres monstres dont Hercule a purgé la terre, à quoi auroit servi ses bras nerveux, sa force & son courage ? On fait que le caractère de ce Philosophe est de réunir à des préceptes sublimes, la plus grande simplicité & la vérité ; il ne prenoit pas non plus la cause pour l'effet.

On a aussi demandé si une statue colossale imprimera de plus fortes sensations qu'une statue de petite taille ; cela est plus raisonnable. Oui assurément, elle en imprimera de plus fortes ; l'effet fera en proportion de la cause, & de toutes les causes réunies. Le colossal & la beauté du Jupiter de Phidias ont fait dire à Quintilien : *Cujus pulchritudo adjeffisse aliquid etiam receptæ religioni videtur, adeò Majestas operis Deum æquavit.* (de Instit. Orat. l. 12. c. 10.) La majesté du Dieu de 60 pieds eût bien produit un autre effet, si le temple n'eût pas été réduit à 68 pieds de haut, sur 230 de long & 95 de large : & Quintilien se feroit encore plus fortement exprimé, attendu qu'une exagération est une foiblesse ; la majesté d'un simulacre n'égale pas le Dieu suprême. Mais Jupiter pygmée dans un temple de cent toises, seroit ridicule ; Narcisse de soixante pieds ne le seroit pas moins, parce que l'un doit m'étonner, & l'autre ne doit que me plaire. Agrandissez le Dieu, alors je veux m'élever, & s'il m'agrandit, ce n'est que pour me

soleil à Rhodes : il avoit été fait par Charès de *Linde*, élève de Lyfippe dont j'ai parlé plus

faire mieux sentir, par un retour sur moi-même, l'immense disproportion qu'il y a entre lui & moi. Que l'objet me parle, qu'il me dise ce qu'il doit dire, & je l'entendrai en raison du sujet & de la proportion. Mais ne me mettez pas, je vous prie, vis-à-vis *d'un grand mur nud, d'une grande hauteur, & d'une longueur considérable*, il ne diroit rien à mon ame : j'ose croire même qu'il la rendroit stupide, & je ne fais trop si, en fait de bêtises pour l'œil, cette muraille ne mériteroit pas la préférence sur la plus grosse pyramide de Memphis ; *regum pecunie otiosa ac stulta ostentatio*, dit notre Pline. La force des bras avoit la plus grande part à ces sortes de *merveilles du monde* ; car supposez qu'un Architecte fit avec le même calcul & la même distribution, un monument de cette espèce beaucoup plus petit, la *merveille* s'évanouiroit : les combinaisons cependant seroient les mêmes ; on auroit seulement multiplié les forces & les autres moyens ; plus de larmes auroient cimenté le faste énorme de ces tyrans barbares. Encore s'ils n'eussent eu que l'intention de tirer le peuple de l'oisiveté, & même la vue politique de l'occuper, afin qu'il ne songeât point à se révolter, on ne devoit pas les en blâmer, & Pline devoit ôter son *aut ne plebs esset otiosa*, du nombre de ses reproches. Mais plusieurs Savans ont admiré la grosseur des pyramides ; il ne faut troubler les plaisirs de personne, attendu que

haut (*f*). Cette figure avoit soixante-dix coudées de hauteur: elle fut renversée cinquante-six ans après par un tremblement de terre; mais toute abbatue qu'elle est, on ne sauroit s'empêcher de l'admirer. Il y a peu d'hommes qui puissent embrasser son pouce; ses doigts sont plus grands que la plupart des statues; le vuide de ses membres rompus ressemble à l'ouverture de vastes cavernes. On voit au dedans, des pierres d'une grosseur extrême, dont le poids l'affermissoit sur sa base. On dit qu'elle fut achevée en douze ans, & qu'elle coûta trois cens

chacun peut avoir ses raisons: ainsi laissons les gens en contemplation devant le merveilleux qui leur convient.

(*f*) Il avoit commencé, dit-on, ce colosse: mais s'étant trompé sur les dépenses, il se tua: Lachès, autre Statuaire de Linde, finit l'ouvrage. (Voy. Sex. Empiric. adver. Matth. I. 7.) On a tant fait de ces contes, ou semblables, ou équivalens, que le suicide de Charès pourroit bien en être encore un. Si après une certaine époque de mes travaux de Petersbourg, je fusse mort à l'improviste, le conte étoit tout prêt: le bruit courut soudement à Paris que *** venoit de me faire assassiner. Du cabaret ou du coin du feu, cela pouvoit aller figurer sur quelques pages, & puis voilà comme on fait des nouvelles.

talens que produisirent les machines de guerre laissées par le roi Démétrius ennuyé de la longueur du siège. Il y a dans la même ville cent autres colosses plus petits, mais qui, en quelque lieu qu'ils fussent, suffiroient chacun pour l'illustrer. Outre ceux-là, il y a cinq colosses de Dieux faits par Bryaxis. L'Italie a produit aussi des colosses; car nous voyons dans la bibliothèque du temple d'Auguste, l'Apollon Toscan qui a cinquante pieds depuis le pouce, & dans lequel on ne fait ce qui est le plus admirable, ou du bronze, ou de la beauté du travail (g). Sp. Carvilius avec

(g) On tourneroit le dos à l'ignorant qui diroit, en regardant le *Citoyen* de Mr. Pigalle: *Dans cette figure on ne fait lequel est le plus admirable, ou du bronze, ou de la beauté du travail.* Cet éloge trouve pourtant des admirateurs qui voient dans celui qui le fait, un homme qui parle comme un *Artiste* qui auroit eu son génie. Mais c'étoit peut-être la hardiesse de la fonte, & non pas la beauté du bronze, qui étoit un objet d'admiration; à la bonne heure: mais la hardiesse & la beauté de l'étude de cette même figure de cinquante pieds, devoient-elles balancer la hardiesse de la fonte à des yeux connoisseurs? Si un *Artiste* écrivoit ainsi, ne se feroit-il pas siffler dans tout pays où l'art seroit connu? Mais peut-être encore

les cuirasses, les casques & les armures de jambes des Samnites vaincus, a fait faire un Jupiter qui est au Capitole. Sa grandeur est telle, qu'on le voit de la place où est le Jupiter Latical. De la limaille de cette statue, il fit faire la sienne, qui est aux pieds de celle du Dieu. Deux têtes au même Capitole attirent l'admiration: elles ont été consacrées par le Consul

s'agit-il de ce bronze précieux *qui surpassoit presque l'or en valeur*, & que l'étude de la statue n'étoit que médiocre. En ce cas il n'y avoit pas à balancer, toute l'admiration devoit être pour le bronze, & si la matière & le travail étoient également précieux, on voit de reste auquel devoit se rapporter le plus grand éloge. Quoiqu'il en soit, Pline voue ici son admiration à tous les colosses, & celui de Rhodes, sans doute, comme un des plus grands, fut, à ce qu'il dit, le plus admiré. Il n'eût peut-être pas été mal-à-propos de dire, si c'étoit autant la beauté de la statue que son colossal qui la rendoit si admirable.

En traduisant *dubium ære mirabiliorem, an pulcritudine*, par *ouvrage dont le bronze est une merveille, & où le travail du Statuaire est inappréciable*, Mr. Poinfinet n'auroit-il pas fait disparaître l'infirmité de l'original? Hélas! si nous fardons cet Auteur, comment ceux qui n'entendent pas le latin, pourront-ils le juger? Ayant entrepris de montrer Pline comme

54 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

P. Lentulus; l'une est faite par Charès dont nous avons parlé plus haut, l'autre par Décius; mais celle du dernier perd tant à la comparaison, qu'elle paroît l'ouvrage d'un Artiste absolument sans mérite.

Mais de notre tems, Zénodore a surpassé la hauteur de toutes les figures de ce genre, par un Mercure qu'il exécuta dans une ville des

je crois qu'il est, je maintiens ici ma traduction, quoique très-différente de celle de Mr. Poinfinet.

Je la maintiens encore par une autre raison. Mr. Brotier vient de faire l'apologie du texte; il dit: (*Ære mirabiliorem*) *Ergo non in operis tantum pulcritudinem, sed & in ipsa aris mixtura fuit mirabilis ille Apollo Tuscanicus.* Je demande si Mr. Brotier seroit content qu'on dise de sa Note: *dubium sententiâ mirabiliorem, an impressionis pulcritudine?* N'est-il pas vrai qu'il croiroit qu'on hésite entre la beauté des caractères & la justesse du raisonnement? Pour moi, je croirois que l'amour propre du Statuaire en eût été blessé, en supposant qu'il n'ait pas lui-même fondu la statue. J'ai dit, en finissant la Préface de ces Notes, que j'oserois peut-être rectifier Mr. Brotier; & j'ai promis que je n'aurois point d'humeur. J'observe seulement qu'il interprète autrement que ne traduit Mr. Poinfinet, mais que ni l'un ni l'autre ne me paroissent rendre le sens du texte.

Gaules en Auvergne. Il fut dix ans à faire cet ouvrage, qui coûta quatre-cens mille sesterces (h). Après qu'il eût assez fait connoître son talent dans

(h) Ce passage qui ne devoit pas être l'objet d'une note, m'en occasionne cependant une que je voudrois n'avoir pas lieu de faire. Mais quand les erreurs de nos Maîtres ont un certain caractère, il faut, je crois, montrer que les instructeurs pourroient, à leur tour, avoir besoin d'avis.

On lit dans le quinzième tome de l'Encyclopédie, article *Statue*. „ Pline, l. XXXIV, c. VII, dit, qu'une „ figure colossale ayant quatre cens pieds de hauteur, étoit l'ouvrage de Zénodore, qui avoit employé dix ans de travail & des sommes immenses. „ Voici ses paroles : *Verum omnem amplitudinem „ statuarum ejus generis vicit ætate nostrâ Zenodorus „ Mercurio facto in civitate Gallia Avernis per annos decem, pedum CCCC. immani pretio* ”.

L'édition de Rome porte : *in civitate Gallie Arvernensis per annos, X. pedum. CCCC. in magno precio*. Celle de 1514 offre cette leçon barbare : *in civitate Gallia Avernis per annos decem pedum sestercis CCCC. immani pretio*. Celles qui lui sont postérieures, & que j'ai vues presque toutes, ne parlent pas des quatre cens pieds, que je sache ; elles ont comme l'édition d'Hardouin : *in civitate Gallia Arvernensis, per annos decem, H-S. CCCC manipretio*, une de 1524

ce pays, Zénodore fut appelé à Rome par Néron, dont il fit la statue colossale de cent dix pieds de hauteur. Elle fut ensuite consacrée au soleil,

met *immani pretio*. Le manuscrit de Pétersbourg est conforme à l'édition d'Hardouin.

Le Dictionnaire de Moréri, article *Statue*; Pancirolle, Bergier, Adriani mettent aussi les quatre cens pieds; mais leur méprise doit être sans conséquence, & je ne crois pas d'ailleurs qu'ils aient eu autant de raisons d'y regarder à deux fois, que si leur mission eût été d'écrire particulièrement des Beaux-arts vers la fin du dix-huitième siècle.

Ludovicus Demontiosus (Louis de Montjoseu) rapporte aussi comme de Pline, cette mesure de quatre cens pieds; mais s'apercevant de la hauteur qu'auroit-eu la statue, il corrige le texte, & dit en latin: „Lisons plutôt quarante que quatre cens; „parce que l'erreur auroit pu se glisser facilement, „à cause de la ressemblance du mot *quadragintorum* „& *quadragenta*”. Est-ce que Pline, avant de parler de Zénodore, ne donne pas la mesure de quatre colosses de trente, quarante, soixante-dix coudées & de cinquante pieds de hauteur? Est-ce qu'il n'ajoute pas que Zénodore surpassa toutes ces mesures? Si son Mercure n'avoit eu que quarante pieds, auroit-il surpassé le colosse qui avoit, dit-on, soixante-dix coudées, cent cinq pieds?

Cet Ecrivain qui veut absolument trouver son comp-

les crimes de ce Prince ayant fait détester sa mémoire. Nous admirions dans son atelier, la parfaite ressemblance du Prince, non seulement

te, s'empêtre encore de plus belle. *Il faut, dit-il, entendre que c'est dans le simulacre de Néron que Zénodore surpassa les autres colosses, puisque le sien avoit cent dix pieds, & que celui de Rhodes n'avoit que soixante-dix coudées.* C'est-à-dire, que quand on écrit, Zénodore a surpassé les autres colosses par celui qu'il fit en Auvergne, il faut entendre que c'est par celui qu'il fit à Rome. Hé bien, ce bavardage est pourtant imprimé dans le *Thesaurus græcarum antiquitatum*, lequel n'est pas, comme on voit & comme on verra, le seul trésor où se trouvent des pièces de billon. Quand *Demontiosius* auroit vu quelques éditions où les quatre cens pieds seroient marqués, en feroit-il moins un mauvais raisonneur? & ceux qui, malgré les meilleures éditions, adoptent encore cette mesure, ne s'éloignent-ils pas des principes de la saine critique? Car un colosse de bronze de quatre cens pieds de hauteur pourroit bien n'avoir encore existé que dans nos rêves, & l'in vraisemblance doit y faire penser.

Dans le paragraphe où Mr. de Jaucourt parle de ce colosse, il défigure aussi quelques mots de Suétone. Il s'agit de celui que Néron avoit fait placer dans le vestibule de son palais d'or. Suétone dit : *Vestibulum ejus fuit, in quo colossus centum viginti pedum staret ipsius effigie.* Mr. de Jaucourt dit : *Vestibulum*

par le modele d'argile, mais encore même par les petites esquisses ou études, qui d'abord avoient

fuit in quo colossus CXX. stabat ejus effigie. Un lecteur qui ne feroit pas au fait, auroit de la peine à se tirer de là; car il ne pourroit deviner si ce nombre CXX, signifie cent vingt pieds, ou cent vingt coudées. Je crois aussi qu'il ne falloit pas dire plus haut, que cette figure avoit *cent pieds, selon Pline*, puisqu'il dit *cent dix*. Tout cela n'est autre chose que des vétilles; & je le fais remarquer seulement pour montrer que si un homme d'autant de mérite que Mr. de Jaucourt, tombe dans ces fortes de fautes, je dois prétendre à quelque indulgence, s'il m'arrive d'en commettre même de plus fortes.

Mais je ne donne point ma premiere observation pour une vétille; & ce n'est plus dans notre siecle qu'on doit imprimer *quatre cens pieds*, quand on lit unanimement H-S. *CCCC*, *quatre cens mille sesterces*. J'aurois cru que le bon Traducteur Du Pinet, dont le privilege est de 1561, auroit aussi fait ce *qui-pro-quo*; j'y regardai; mais il est conforme à Hermolaus, à Turnebe, à Scaliger, à Saumaïse, à Juste-Lipse, à Gelenius, à Gronovius, à Pintianus, au P. Hardouin, enfin à tout ce qu'il y a d'interprètes connus. Tout cela me rend inconcevable la méprise de Mr. le Chevalier de Jaucourt. Encore s'il nous eût appris sur quelle autorité il fonde un texte qui paroît si étrange, nous lui devrions peut-être des remercimens.

été faites à l'instar de l'ouvrage (i). Zénodore a fait voir par cette statue, que l'art de fondre le bronze étoit perdu; car Néron étoit disposé

Quoiqu'il en soit, si j'avois l'ombre d'une réputation dans les Lettres, il me suffiroit de traduire Pline comme je le vois, sans m'inquiéter de ceux qui le défigurent. Mais comme on pourroit me les opposer, pour m'accuser d'erreur, il faut que de tems en tems je m'appuie de ce qui peut me donner raison; & cela ne s'opere qu'avec un désagréable vernis de pédantisme. Sans une aussi dure obligation, cette note, ainsi que quelques autres, seroit encore à faire.

(i) Je crois que Mr. de Caylus a traduit ce passage d'une manière qui lui convenoit. Il avoit besoin que *similitudinem insignem* signifiât *modele*, & il a traduit le grand modele. Il semble pourtant que *très-grande ressemblance* eût été plus exact.

Je traduis *mirabamur in officina non modo ex argilla similitudinem insignem: verum & ex parvis admodum surculis, quod primum operis instar fuit, &c.* comme je crois en voir le sens dans le latin. Mr. Poinfinet est d'un avis bien différent; voici sa traduction: *Nous admirions dans l'atelier de Zénodore, non-seulement le modele en argile singulièrement ressemblant, mais encore l'assemblage de très-petites lames branchues, destinées à enchasser ensuite les pieces de rapport; & qui, dans ce premier état, représentoient comme la nervure & le gros trait de l'ouvrage. Cette statue ainsi faite successivement, & non d'un seul jet,*

60 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

à ne pas épargner l'or & l'argent, & Zénodore n'étoit inférieur à aucun des anciens Statuaires

fit bien voir que l'art de jetter l'airain en fonte étoit perdu.

N'ayant pas vu le latin de *ainfi faite successivement & non d'un seul jet*, il ne m'a pas été possible de le traduire. Le *quod primum fuit* signifiant quelque chose qui *premièrement* avoit servi, ne seroit pas rendu par *destinée à enchaîner ensuite*, attendu que l'adverbe *primum*, ne peut se prêter à cette idée: *avant* ne veut pas dire *après*. Pline ne dit pas non plus, qu'il ait admiré l'ensemble ou la composition du modele, mais la ressemblance de Néron, autant dans ce modele que dans les *parvis surculis*, quelque soit leur signification. Or on n'admire pas la ressemblance d'un homme dans *de très-petites lames branchues*.

Je dis ce qui me semble juste, & suis loin de vouloir disputer avec Mr. Poinfinet de l'intelligence du latin: il ne doit y avoir entre nous aucune comparaison à faire. Mais je crois qu'il m'est permis de développer mes idées, sur-tout quand elles *paroissent* coulées à fond par un habile homme. Je crois avoir aussi quelques connoissances dans la pratique de la statuaire & dans celle des grandes fontes en bronze. Or j'avoue, avec toute la candeur imaginable, que je n'entends rien au françois qu'on vient de lire; & qu'au contraire, le latin de Pline me paroît fort

pour la science de modeler & de réparer (k).
Lorsqu'il faisoit la statue en Auvergne, il copia
pour Vibius Avitus, Gouverneur de la Pro-

intelligible en comparaison. Soit dit, toujours en
soumettant mes explications à Mr. Poinfinet lui-même.

(k) Si la conjecture qui se trouve dans une description italienne (*) étoit juste, on pourroit se faire une idée du talent qu'avoit Zénodore pour traiter les chevaux. Les gravures de ce recueil sont assez bonnes; elles rendent le dessein, l'ensemble & le caractère des figures qu'elles représentent, & à certaines finesses près des originaux, on peut s'y fier. Ainsi sans s'arrêter à la description emphatique des chevaux de St. Marc, & sans faire l'examen de cette sculpture, qu'il faudroit avoir pour cela sous les yeux, & qui peut n'être pas sans mérite, on prie les Artistes qui ont bien étudié un cheval (les autres ne le connoissent pas assez) & les vrais connoisseurs en chevaux & en sculpture, de regarder, au moins dans ces estampes, les têtes ignobles & les encolures de ceux-ci, qui sans être à beaucoup près ce qu'on doit appeller de beaux chevaux, sont d'une proportion moins pesante que celui de Marc-Aurèle.

En supposant toujours la différence qu'il peut y avoir entre une gravure & son original, quand on

(*) *Delle antiche statue Greche e Romane, che nell'antichità della Libreria di San Marco e in altri luoghi pubblici di Venezia si trovano. Venezia 1740. 2 vol. in-fol.*

62 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

vince, deux vases ciselés par Calamis, lesquels Germanicus César, qui les aimoit beaucoup, avoit donnés à son précepteur Caffius Silanus,

aura un peu examiné celles-ci, & qu'on aura lu ces paroles de la description, *l'excellenza del artificio nella nobile espressione delle teste*, on conclura que les deffinateurs & les graveurs, quelques habiles qu'ils aient été, ont horriblement gâté une belle chose, ou que la chose elle-même est très-inférieure à la description. Mais ce qui est indépendant des gravures, ce qui appartient à l'ouvrage, c'est le pas faux & impossible des quatre chevaux. Leur jambe de derriere qui avance sous le corps, est celle qui constamment dans un cheval qui marche, est la plus éloignée du corps; & voilà ce qu'on prétend que nous prenions pour des merveilles, *somma bellezza, miravigliosa bellezza*; voilà ce qu'on attribue tantôt à Lisippe, tantôt à Zénodore. Si ces Artistes revenoient, (nous les supposons aussi habiles qu'on le dit) ne feroient-ils pas justement indignés des jugemens qui en leur accordant le premier mérite, leur attribuent de médiocres, quelquefois même de mauvais ouvrages? S'ils étoient modérés, ils hausseroient les épaules en voyant de pareils admirateurs de leurs talens. Quant aux Artistes vivans & pensans, ils rient de ces charlatans qui se citent les uns les autres avec tant de complaisance, & qui n'ap-

oncle d'Avitus. La copie étoit d'un travail si exact, qu'à peine pouvoit-on appercevoir quelque différence avec l'original (1). Ainsi autant Zénodore étoit un Artiste supérieur, autant est-

puient leur décision du jugement d'aucun Peintre, ni d'aucun Statuaire célèbres. L'Artiste pourroit leur dire avec Perse: *Ad populum phaleras, ego te intus & in cute novi.*

(1) Quand on a une fois comparé un Artiste aux plus grands Maîtres qu'il y ait jamais eu, on tombe dans une espece de ridicule, si on appuye, sur de petits ouvrages de sa façon, qu'un Artiste médiocre eût pû faire aussi-bien que lui. Le talent du copiste, quelque précis qu'il soit, est loin de celui de l'Artiste créateur; & Pline ne paroît pas s'en douter. C'est donc une bien foible recommandation pour un grand Statuaire qui a fait une belle figure de cent dix pieds de proportion, (Suétone dit cent vingt) que celle d'avoir exactement copié de petits vases. *Un Artiste médiocre, dit Mr. de Caylus, peut en venir à bout, satisfaire, étonner même des gens peu délicats, & Mr. de Caylus a raison. En effet, ne se moqueroit-on pas aujourd'hui d'un Ecrivain qui diroit: Bouchardon, qui n'étoit inférieur à aucun de nos plus grands Statuaires, a copié, à s'y méprendre, deux vases ciselés par Germain le pere? Mais qui oseroit donner une louange si mesquine à un grand Artiste qu'il voudroit célébrer?*

64 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

il aisé d'appercevoir que l'art de fondre le bronze étoit perdu (*m*).

(*m*) Puisque Zénodore avoit fait une statue de bronze qui surpasseoit la mesure de celles de cette espece, l'art de fondre le bronze n'étoit donc pas perdu. En tout cas, il étoit retrouvé cent ans après, lorsqu'on fonda si bien la statue de Marc-Aurèle ; & je ne crois pas que chez une nation qui érigeoit si souvent des statues à ses Dieux & à ses Empereurs, l'art de fondre en bronze ait eu le tems de se perdre. Il falloit savoir & dire, si la statue que Zénodore avoit faite en Auvergne étoit bien ou mal fondue ; avant d'affurer qu'on n'en favoit plus fondre. La statue de Néron, eût-elle été manquée à la fonte, n'en auroit pas été une preuve, l'autre ayant réussi. Mais toutes les deux réussirent, puisque celle de Néron fût consacrée au soleil. Comment donc, & par quelle raison, cette statue faisoit-elle voir que l'art de fondre le bronze étoit perdu ?

Plinè a laissé sur cet objet une obscurité qu'il ne nous est pas possible de dissiper par d'autres anciens Auteurs. Nous aurions beau dire, *peut-être que le colosse de Néron & le Mercure des Avernoes*, (je crois que des Arvernoes, *Arverni* seroit mieux) *n'auront été faits que de plaques ou de platines soudées ou clouées* ; cette conjecture ne donneroit aucun jour au récit de l'Historien, & n'empêcheroit pas qu'on ne put dire aussi par une autre conjecture : *peut-être que les colosses*

losses au-delà d'une certaine mesure se faisoient de pieces de rapport , quoique le talent de fondre de moins grandes figures ne fût pas perdu. La statue équestre de Domitien , qui avoit , dit-on , cent sept pieds de hauteur , & qui fût brisée sitôt après sa mort , étoit-elle fondue d'un seul jet , ou bien étoit-elle de platines soudées ou clouées ? Quoiqu'il en soit , Pline est ici fort obscur , non dans les termes , mais dans l'objet , qui sans-doute ne lui étoit pas assez familier pour en saisir à propos les différens rapports. C'est là , si je ne me trompe , le meilleur commentaire qu'il y ait à faire sur ce passage. A moins que notre Auteur n'ait voulu dire que Zénodore fonda si bien , qu'égalant les Anciens , & faisant revivre l'art de fondre supérieurement , il n'ait prouvé que ce talent avoit été perdu , & qu'il étoit retrouvé dans son ouvrage : mais Pline ne s'expliqueroit pas assez clairement.

Quoique je ne veuille pas évaluer les monnoies anciennes , je me permettrai cependant ici , & peut-être ailleurs encore , d'examiner des évaluations que d'autres ont faites. Par exemple , Mr. Brotier dit , tom. 6 , pag. 348 , que sept millions , sept cents quatre-vingt-deux mille & dix livres auroit été trop dépenser pour le colosse que Zénodore fit en Auvergne ; que soixante & dix-sept mille huit cents douze livres n'auroient pas suffi : mais que sept cents soixante & dix-huit mille cent vingt livres durent suffire. Cependant , cet Editeur veut , à l'article Apelles , que quatre-vingt-treize mille trois cents soixante & quinze

66 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

livres eussent été trop mesquinement payer un portrait d'Alexandre, & que le tableau fût & dût être payé un million trois cents cinquante mille livres.

Me feroit-il permis de croire que Mr. Brotier ignore les frais nécessaires pour produire un colosse de bronze qu'on est dix ans à faire, & qui *surpasse la hauteur de toutes les grandes figures de cette espece*? Un tel ouvrage doit assurément coûter au moins sept ou huit fois plus qu'un portrait peint, fut-il de la main d'Apelles.

Mr. Brotier oubloit-il que *Zénodore n'étoit inférieur à aucun des anciens Statuaires*, ou bien voudroit-il qu'un Statuaire dût être moins récompensé qu'un Peintre? Je crois qu'il ignore seulement les moyens dispendieux de la Sculpture en bronze, & je l'invite à s'en faire instruire, s'il le juge à propos. Il faudra que nous autres Statuaires, après avoir consacré des dix, douze, & quinze années de notre vie, de nos peines, de nos études à ces fortes de travaux, pour ne produire qu'une ou deux figures, nous n'en retirons pas plus d'argent, & peut-être moins, que le Peintre, qui pendant le même tems, aura produit un grand nombre de tableaux.

Si Zénodore eût mis dans sa poche les 778120 Livres que Mr. Brotier accorde pour son ouvrage, il eût gagné 77812 Livres par année, & nous conviendrons qu'il n'eût pas eu à se plaindre de ceux qui l'employoient. Mais le *manipretio* du texte signifie tout ce qui fut dépensé en fabriques, ouvriers & matériaux de toutes les especes. Au lieu qu'Apelles re-

çut, c'est-à-dire, eut pour lui seul, le prix de son tableau : *tabula pretium accepit.*

Le P. Hardouin fait monter son évaluation à un million de Livres, ce qui feroit aujourd'hui deux millions ; somme qui cependant, à beaucoup près, ne répond pas encore aux frais indispensables pour produire un colosse en bronze, tel que celui d'Auvergne. Il faut avoir exactement suivi ou pratiqué soi-même ces sortes de travaux, avant que de parler de leur prix, si l'on veut en avoir une idée juste. Arbuthnot prétend que ce colosse n'a coûté que soixante & dix-sept mille sept ou huit cens de nos Livres : ainsi répétons qu'il ne faut pas décider sans bien connoître. Voyez *tabula antiquorum nummorum*, p. 148, vous trouverez que mettant le prix de cet ouvrage à quatre cens Sesterces, il les évalue à trois mille deux cens vingt-neuf Livres, trois sols, quatre deniers sterlings.



C H A P I T R E VIII.

Plusieurs sont tellement épris des bronzes qu'on appelle de Corinthe, qu'ils les portent de tous côtés avec eux, comme l'orateur Hortensius faisoit du Sphinx qu'il avoit tiré de Verrès, accusé de concussion. Ce fut à cause de cette figure que Cicéron lui lança ce trait dans un plaidoyer. Hortensius lui ayant dit, qu'il ne comprenoit pas les énigmes: vous devriez pourtant bien les entendre, répondit Cicéron, puisque vous avez chez vous le Sphinx. Néron faisoit porter aussi par tout où il alloit, une figure d'amazone, dont je parlerai; & peu de tems avant, C. Cestius, qui avoit été Consul, portoit avec lui une figure de bronze, même jusques dans une bataille. On dit aussi que la tente d'Alexandre le Grand étoit ordinairement soutenue de statues, dont deux sont consacrées devant le temple de Mars vengeur, & deux autres devant le palais.

S E C T I O N D I X - N E U V I E M E .

De l'excellence de trois cens soixante-six ouvrages de bronze, & des Artistes qui les ont faits.

Une multitude d'Artistes s'est distinguée par de plus petites statues & d'autres représentations presque innombrables. Cependant Phidias, Athénien, a été le plus estimé de tous, par le Jupiter qu'il fit à Olympie. Cette figure étoit d'ivoire & d'or; mais il en a fait aussi d'autres en bronze. Il étoit en réputation dans la 84^e. Olympiade, environ l'an 300 de notre ville. Alcamène, Criftias, Nestoclès, Hégias, furent ses contemporains & ses émules. Il y eut ensuite dans la 87^e. Olympiade Agélade (a), Callon, Polyclète, Phradmon, Gorgias, Lacon, Myron, Pythagore, Scopas, Parelus. Parmi ceux-ci, Polyclète eut pour élèves Argius, Afopodore,

(a) Selon Pline, Agélade parut dans la quatre-vingt septième Olympiade: selon Pausanias, Agélade florissoit environ quatre-vingt dix ans plutôt, puisqu'il fit la statue de Cléosthène, vainqueur à la course du char, dans la soixante-sixième Olympiade. L'un des deux se trompe assurément: mais Pausanias qui faisoit très-scrupuleusement son itinéraire, pouvoit bien être le plus exact & le mieux informé.

Alexis, Aristide, Phrynon, Dinon, Athénodore, Damias le Clitorien. Myron enseigna Lycius. Dans la 95^e. Olympiade parurent Naucyde, Dinomene, Canachus, Patrocle; dans la 102^e., Polyclès, Cephissodote, Léocharès, Hypatodore; dans la 104^e., Praxitèle, Euphranor; dans la 107^e., Echion, Thérimaque; dans la 114^e., Lyfippe contemporain d'Alexandre le Grand: il y eut aussi Lyfistrate & son frere Sthénis, Euphronis, Sofstrate, Jon, Silanion. Il est surprenant que celui-ci devint lui-même un grand maître, sans avoir eu de maître (*b*). Il eut pour

(*b*) Pour que la chose fut *surprenante*, il auroit fallu dire que *Silanion* étoit né, & qu'il avoit toujours vécu dans un coin où il n'avoit jamais vu ni statues, ni tableaux: mais au milieu de la Grèce & des chefs-d'œuvres de l'art, au siècle d'Alexandre, il étoit environné de maîtres. Ce qu'il y auroit là de *surprenant*, ce seroit la surprise de Pline s'il eût été connoisseur: mais un Ecrivain de son mérite n'est jamais dispensé de raisonner juste.

Afin qu'on puisse mieux juger de cette observation, voici le latin: *in hoc mirabile, quod nullo doctore nobilis fuit ipse*. Sans doute qu'un jeune homme qui commence sans avoir un maître particulier, a plus de difficultés à surmonter d'abord: mais comme ceux qui réussissent ainsi, doivent leurs premiers succès à

éleves Zeuxis & Jade. Dans la 120^e., Eutyclide, Euthycrate, Lahippe, Céphiffodote, Timarque, Pyromaque, furent en réputation.

L'art s'éteignit ensuite & ne se rétablit que dans la 155^e. Olympiade où parurent des Artistes bien inférieurs à la vérité aux précédens, mais cependant estimés: Anthée, Callistrate, Polyclès, Athénée, Callixene, Pythoclès, Pythias, Timoclès. Ayant ainsi indiqué le tems où vécutent les plus célèbres Artistes, je parcourrai rapidement les principaux: la foule des autres se trouvera dispersée en différens endroits. Quoique les plus distingués aient vécu dans des tems différens, ils ont cependant concouru entre eux par des figures d'amazones qu'ils ont faites. Quand on les dédia dans le temple de Diane à Ephèse, on convint, pour favoir laquelle étoit la meilleure, de s'en rapporter au jugement des Artistes mêmes qui étoient présens. Alors il fut évident que c'étoit celle que chacun avoit jugée la première après la sienne.

la force & à la pénétration de leur génie, le Philosophe loin d'y rien voir de *surprenant*, n'y voit qu'une conséquence nécessaire de la cause à son effet. Les beaux ouvrages, l'étude, le naturel & la fréquentation des grands Artistes, deviennent ensuite autant de causes qui produisent la supériorité du talent.

Celle de Polyclète eut la préférence, puis celle de Phidias; la troisième fut celle de Ctésilas; la quatrième, celle de Cydon; la cinquième fut celle de Phradmon (c).

(c) On croyoit donc que le jugement des Artistes étoit le plus sûr; & quand il s'agissoit d'apprécier les productions de leur art, on ne comptoit donc pas sur le dicton, *vox populi, vox Dei*. Rédigeoit qui vouloit le jugement prononcé par les Artistes; le rédacteur alors *parloit comme un Artiste qui auroit eu son génie*. Il est vrai que ceux-ci ne donnerent pas une preuve de l'opinion modeste qu'ils avoient de leur propre mérite: mais ils agirent comme tous les hommes en général. Cicéron demandoit à toutes les nations, quelle étoit la plus courageuse après celle qu'il interrogeoit, & il faisoit répondre à chacune que c'étoit la Romaine. Cet argument n'étoit pas nouveau, comme on voit par l'exemple du temple d'Éphèse, mais il est solide; car ceux à qui on accorde unanimement la seconde place, & qui ne cedent la première à personne, ajoute Cicéron, la méritent incontestablement. Chacun est de cet avis, chacun approuve l'expédient, & chacun n'en croit pas moins qu'il s'y entend mieux que l'Artiste. Mais des expériences réitérées & confirmées par la réussite, ont prouvé de reste aux têtes saines, que le Peintre & le Statuaire sont de meilleurs juges des productions de leur art, que le public même éclairé sur d'autres matières. *Lorsqu'il s'agit du mérite d'un tableau*, dit Mr. de Jau-

1°. Non seulement Phidias a fait le Jupiter

court , le public n'est pas un juge aussi compétent , que lorsqu'il s'agit du mérite des poèmes. (Art. Tableau, tom. 15 , p. 804, Encyclopédie.) Nous ne parlons pas autrement , & nous n'en demandons pas davantage.

Il est inutile d'avertir les hommes intelligens , que le mot *Artiste* doit s'entendre , non pas de celui qui fait seulement profession d'un art , mais de celui qui joint à une grande pratique toutes les connoissances nécessaires à cet art : en un mot , qui en possède , autant qu'il est possible , la métaphysique & la théorie. Mais comme il y a beaucoup de personnes qui s'y méprennent , parce qu'elles voyent que tel Peintre ou tel Statuaire est quelquefois plus mauvais juge que bien des gens qui ne sont pas Artistes , & que d'ailleurs il y a dans de très-beaux ouvrages des fautes que l'Auteur n'a point vues , & que pourtant chacun peut appercevoir ; il faut , pour la commodité de ces personnes , définir le sens du mot *Artiste*. Chapelain & Pradon étoient Poètes de profession ; mais Corneille , Racine , Voltaire le sont par excellence. Voilà le Poëte , & c'est précisément ce que signifie *Artiste* , quand on dit que ses connoissances & ses jugemens l'emportent dans son art , sur tout ce qui n'est pas Artiste. Ce qui n'empêche pas que le *Poëte* , le *Peintre* , le *Statuaire* , ne puissent faire des fautes que chacun peut appercevoir , c'est-à-dire , en proportion des connoissances qu'il a dans l'art , & du rapport qu'il fait faire du naturel avec les représentations.

Olympien , qui n'a pas d'imitateur (*d*) ; il a fait

(*d*) Voici ce que Lucien rapporte de Phidias & de son Jupiter Olympien. “ Ne rougissez pas de corriger votre ouvrage , eût-il déjà vu le jour , puisque Phidias en fit autant. Car lorsqu'il eût achevé son Jupiter chez les Eléens , il se tenoit derrière une porte , d'où avant que la statue fût entièrement publique , il écoutoit les critiques ou les éloges. Les uns trouvoient le nez trop gros , d'autres le visage trop allongé , d'autres relevoient d'autres défauts. Après que les spectateurs étoient partis , Phidias s'enfermoit , corrigeoit de nouveau la statue , & se conformoit aux avis de la multitude ; car il pensoit que le jugement du grand nombre n'est pas léger , que même nécessairement , plusieurs voyent mieux qu'un , encore qu'il fut Phidias ” (*).

(*) Ne te pudeat jam editam orationem retractare : quandoquidem & a Phidia sic factum fuisse dicunt : quum apud Eleos Jovem construxit. Stabat enim ille post fores , ubi primum opus expansum ostendit , unde eos qui vel reprehenderent , vel laudarent quippiam exaudiebat. Cæterum alius nasum , ut pote crassiorum , alius faciem , ut pote longiorem , alius aliud reprehendebat. Deinde cum discessissent spectatores , intus inclusus Phidias denuo effigiem corrigebat , & ad vulgi sententiam accommodabat : si quidem populi tam numerosi consilium non leve censebat , imò necesse est ut plus viderent multi quam unus , etsi Phidias foret. (*Luci. pro imaginib.*) Au lieu du grec , je place ici la version latine de Jean Benoît. D'Ablancourt a pauvrement traduit ce passage.

aussi en ivoire une Minerve debout à Athènes

Je dis ailleurs mon avis sur les conseils de la multitude, & comment l'homme qui travaille doit les écouter ou les rejeter ; j'en donne même des exemples frappans de Phidias, de Zeuxis & de Policlète : mes Auteurs sont Lucien, Tzetzès, Elien : on les croira si l'on veut. Mais croirons-nous qu'étant déjà fini, le Jupiter de Phidias avoit le nez trop épais, le visage trop alongé, & plusieurs autres défauts plus ou moins choquans ; & que ce furent les passans qui lui donnerent la juste proportion qui concourt à faire une tête sublime ? Que devient donc l'anecdote contée par quelques Ecrivains, que Phidias, interrogé comment il avoit pu atteindre à cette perfection, récita trois vers d'Homère qui peignent majestueusement le Dieu ? Si le fait est vrai, comment l'accorder avec le récit de Lucien ? & pouvons-nous croire que l'Artiste ait attendu que la statue fut achevée, pour recevoir l'inspiration du Poète ? ç'auroit été bien tard.

Phidias, ce Statuaire si grand, si majestueux dans ses autres productions, ne l'auroit-il donc pas été sans trois vers d'Homère, en représentant le souverain des Dieux ? S'il m'eût rapporté ces vers, & dit : *Voilà où j'ai trouvé mon Jupiter*, j'aurois demandé au grand Statuaire, où il avoit trouvé sa Minerve & ses autres ouvrages. Abstraction faite de l'immortel Homère, Phidias connoissoit sa religion & ses Dieux.

76 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE

Que le génie du Poëte ait soutenu celui du Statuaire , qu'ils se soient rapporté , l'exemple ne seroit pas unique. Les arts tenant au même principe , concourent au même but ; & nous ne devons pas croire qu'absolument , si un génie n'avoit pas paru , un autre ne seroit pas venu.

Eustathe , sur le 529^e. vers de l'Iliade , livre 1. dit aussi qu'Euphranor , selon *une histoire qu'on rapporte* , en peignant à Athènes les douze grands Dieux , & ne sachant d'après quel original il peindroit Jupiter , fut trouver un Rhéteur ; & qu'ayant entendu les vers qui décrivent les cheveux du Dieu parfumés d'ambroisie , ses sourcils noirs , & ce qui suit , il dit qu'il avoit un original , s'en retourna chez lui , & peignit Jupiter.

Si cette *histoire qu'on rapporte* , étoit vraie , nous serions obligés de croire qu'Euphranor ne savoit pas lire , ou qu'il n'avoit pas entendu parler d'Homère avant de faire son tableau. Mais nous voyons heureusement qu'elle pourroit bien être bâtie sur celle de Phidias , & un peu gâtée. Si l'Artiste s'étoit fait lire Homère en peignant , il n'y auroit eu rien de singulier ; mais en le faisant aller chez un Rhéteur , cela paroïssoit plus piquant. Soyons certains que la plupart des anciens Ecrivains nous ont laissé sur les Arts des contes qu'on voit s'entre-détruire , si on y fait quelque légère attention ; & qui prouvent que ceux qui nous les transmettent , n'ont pu les écrire qu'en raison de leurs connoissances. Eustathe , au moins , ne prend rien sur son compte. Ce savant Grammairien qui vivoit dans le douzieme siecle à

Theſſalonique , tems & lieu où l'on pouvoit renouveler les anciens contes , dit ; *on rapporte une hiſtoire* , *Φέρεται ἱστορία* ; il ne cite aucun ancien , & nous ne connoiſſons le trait que par lui.

Une preuve que cette hiſtoire n'a été forgée qu'avec le tems , c'eſt que ſous Tibere elle n'étoit pas encore imaginée. Valère Maxime , dont l'ouvrage eſt un répertoire d'anciens traits vrais ou faux , rangés ſous des titres , nous conte la méſaventure d'Euphranor comme on la ſavoit alors , & il dit : „ Lors-
 „ que à Athènes il peignit les douze Dieux , il avoit
 „ rasſemblé dans l'image de Neptune tout ce que
 „ l'art pouvoit lui fournir de plus majeſtueux , ſe
 „ propoſant de donner à Jupiter encore plus de di-
 „ gnité ; mais ayant épuisé dans l'autre figure toute
 „ la force de ſon imagination , ſes efforts ne purent
 „ l'élever au degré de perfection qu'il s'étoit pro-
 „ poſé ” . (*)

Laissant à part la reſſemblance de ce conte , avec la maladroiteſſe de Timanthe qui , dit-on , avoit épuisé les expreſſions au point de n'en plus avoir à placer où il en avoit grand beſoin , diſons que ſi Euphranor avoit trop donné à Neptune , il pouvoit lui ôter un peu en faveur de Jupiter. Et ſ'il ne vouloit rien perdre , il y avoit encor un moyen , celui de jeter

(*) Qui eum Athenis duodecim Deos pingeret, (Euphranor) Neptuni imaginem quam poterat excellentiſſimis coloribus complexus eſt, perinde ac Jovis, aliquantò au-
 guſtiorum repræſentaturus; ſed omni impetu cogitationis in ſuperiore opere abſumto, poſteriores ejus conatus aſſurgere quò tendebat nequiverant. Val. Max. l. 8. c. 11.

dans le Parthenon (e). L'amazone dont je viens de parler, n'est pas la seule figure qu'il ait faite en bronze, puisqu'il fit une Minerve d'une beauté si rare, qu'on l'a surnommée *la Belle*: il a fait un Pluton (f), & une autre Minerve

un voile sur la tête de son Jupiter: vous eussiez vu les Anciens exalter ce coup de génie, & les Modernes répéter l'éloge. Il a peint, auroit-on dit, l'incompréhensibilité du pere des Dieux & des hommes: ce voile eût été, je vous assure, un mystere sublime; tandis que le voile d'Agamemnon, quelques efforts qu'on ait pu faire, n'est parvenu qu'à être une invention ingénieuse. Au reste, que ces Artistes aient fait ce qu'ils ont voulu, ou ce qu'ils ont pu, il résulte, comme on vient de voir, qu'on nous a transmis bien des contes, & que nous les avons reçus pour des vérités.

(e) Le temple de la forteresse d'Athènes.

(f) Le mot *Cliduchus*, qui est dans le texte, paroît d'abord équivoque: il signifie *claviger*, *porte-claf*; cependant je crois qu'on peut en déterminer le sens, & traduire *un Pluton*. Ce pourroit être aussi bien *un Janus*; car on le représentoit une clef à la main gauche, & un bâton à la droite. Mais quand Pline fait mention d'une statue de Janus, il dit *Janus*, & nulle part dans son ouvrage, on ne trouve *Pluto*, quoiqu'on en eût fait des statues, & qu'il soit vraisemblable qu'il en ait parlé. Il paroît

que Paul Emile a dédiée à Rome dans le temple de la *Fortune de ce jour* (g), où elle se voit encore: il fit aussi deux autres figures en man-

donc certain que par *Cliduchus*, il entend *Pluton*, qui avoit aussi des clefs pour attribut; & Pausanias le nomme *Cleidouchos*, le porteur de clefs, pour signifier sa puissance souveraine dans le Tartare. Pline aura latinisé le mot, & s'il n'a pas dit *claviger*, ne feroit-ce pas afin d'ôter l'équivoque de Janus, ou même d'Hercule que ce mot peut signifier aussi? Voilà tout ce que je puis dire pour m'autoriser; car je ne vois dans aucuns Auteurs latins le surnom de *Cliduchus* donné à Pluton. Il me semble que Pline auroit dû le nommer, si c'est de lui qu'il parle. Mr. Winkelmann a soigneusement recherché dans ses *Monumenti antichi inediti*, toutes les Divinités à qui chez les Anciens le nom de *Cliduchus* convenoit: il n'a pas dit un mot de Pluton. Pausanias apparemment ne lui tomba pas sous la main dans cet instant. Mr. Poinfinet traduit un *cliduque*, ou *porte-massue*. Cette manière de traduire est peut-être bonne, mais je ne l'aurois pas hasardée.

(g.) *Fortuna hujusque diei*, ou *hujusce diei*, étoit l'inscription de ce temple voué par Catulus l'instant avant le combat & la victoire contre les Cimbres. Mr. Poinfinet paroît n'y avoir pas fait attention, puisqu'ici & au N°. 5, il traduit ces trois mots seulement par celui de *Fortune*. Ce trait de l'histoire romaine

teau, que Catulus plaça dans le même temple, & une autre colossale nue. On croit avec raison qu'il a le premier découvert & enseigné l'art de ciseler (h).

2°. Polyclète

n'étoit pourtant pas à négliger; & le Pere Hardouin l'avoit remarqué dans ses notes. Pline à Rome donnoit une adresse; il n'avoit pas besoin d'explication. A Paris nous disons: il y a, par Mr. Pigalle, un St. Augustin de marbre dans l'église de Notre-Dame des victoires. Cette église étant aussi l'accomplissement d'un vœu de Louis XIII, on la désigneroit mal en ne disant que *Notre-Dame*.

(h) *Primusque (Phidias) artem toreuticen aperuisse atque demonstrasse merito judicatur.* Il paroîtroit certain par ce texte, que *ars toreutica* doit signifier ici l'art de ciseler. Mais si c'est avec raison que Phidias fut regardé comme le premier qui découvrit & enseigna cet art, que deviendront les coupes qu'Anacréon fait poëtiquement ciseler plus de quatre-vingts ans avant Phidias? Voyez son Ode 17, 18 & 51. Que devient aussi la ciselure que Bathyclès avoit exécutée au trône d'Amiclée plus de cent ans avant Phidias? Car Bathyclès fut célèbre dans l'antiquité; c'étoit un Sculpteur dont on vantoit extrêmement les ouvrages. Et ce coffre si fameux où fut renfermée Cypselus, & fait plus de trois cens ans avant Phidias, s'il est vrai que les inscriptions en

2°. Polyclète de Sicyoné, élève d'Agélade, a

fussent du Poète Eumélius ; que deviendra-t-il ? Il y avoit des bas-reliefs d'or ciselés , & Pausanias qui en fait une longue description , montre assez que l'ouvrage étoit encore regardé avec distinction cent ans environ après Pline. Pausanias écrivit son voyage de la Grece l'an 927 de Rome. Remarquons aussi qu'Anacréon fait poétiquement exécuter une profonde coupe d'argent , où il veut que l'Artiste représente en bas-relief l'amour avec Bacchus & le beau Bathylle , foulant la vendange. Les vers d'Anacréon ne devoient cependant pas être plus inconnus à Pline que la mort du Poète qu'il rapporte au septieme chapitre du livre sept.

Si on vouloit interpréter *ars toreuticæ*, de l'art de faire des bas-reliefs en quelque métal que ce fut , les trois exemples que j'ai rapportés seroient également défavorables à Pline , puisqu'il s'y agiroit de bas-reliefs ciselés. Ainsi , que l'un ou l'autre sens soit le vrai , Pline aura cru trop légèrement que Phidias découvrit le premier la chose dont il est question. Le Pere Hardouin a beau dire qu'il faut entendre que ce fut la perfection de la ciselure que Phidias découvrit & enseigna ; nous lui répondrons par les propres paroles de Pline : *Hic (Polycletus) consumasse hanc scientiam judicatur ; & toreuticen sic erudisse , ut Phidias aperuisse ; on le regarde comme ayant*

fait un *Diadumene* (*i*) ; figure de jeune homme où il a exprimé la mollesse , & qui devint fameuse par le prix de cent talens qu'elle coûta. Il a fait pareillement un *Doryphore* (*k*) , où dans un enfant , il a représenté la vigueur. Il a fait une figure que les Artistes appellent *Canon*

porté cette science au plus haut degré, & comme ayant perfectionné la ciselure que Phidias avoit découverte.

Que faut-il conclure des éloges de Pausanias comparés au dire de Pline ? Que les Anciens apprécioient quelquefois assez mal ces sortes d'ouvrages , & que Pline s'est trompé , s'il a cru que Phidias fut le premier qui ait fait connoître , soit les bas-reliefs , soit la ciselure. Mr. Brotier apporte l'exemple de Michel-Ange pour dire que Phidias n'inventa pas *artem toreuticen* , mais qu'il le perfectionna , comme fit en Italie l'Artiste Florentin de la sculpture. Mais Mr. Brotier ne paroît faire aucune attention , ni avoir aucun égard au *consumasse* & à l'*erudisse* que Pline dit peu après de Polyclète.

(*i*) Ceint d'un diademe. Le mot grec *diadoumenos* est le *diadematus* des Latins ; il signifie communément , orné d'un diademe , d'une couronne. Ce n'est ici qu'un jeune homme coëffé d'une bandelette , *vitata* , dont les jeunes efféminés , les filles , les femmes & les prêtres ornoient leurs têtes & avec laquelle ils lioient leurs cheveux.

(*k*) Qui porte une pique.

(la regle); ils en étudient le dessein comme une loi de leur art: ainsi il est le seul que l'on juge, en avoir compris tous les préceptes dans un ouvrage de l'art (1). Il a fait un homme

(1) Pour que cette Note ait toute la clarté possible, il faut rapporter le latin du passage qui l'occasionne. *Polycletus Sicyonius Ageladæ discipulus Diadumenum fecit molliter juvenem; centum talentis nobilitatum: idem & Doryphorum viriliter puerum. Fecit & quem canona artifices vocant, lineamenta artis ex eo petentes, velut à lege quâdam: solusque hominum artem ipse fecisse, artis opere judicatur.* Si le lecteur, qui vient de voir la traduction de ce passage, est curieux de connoître une autre maniere de l'entendre, la page 824 du quatorzieme tome de l'Encyclopédie lui montrera jusqu'à quel point on peut s'affranchir de la scrupuleuse exactitude: voici ce qu'il y trouvera.

„ L'ouvrage qui acquit à Polyclète le plus de ré-
 „ putation, fut la statue d'un Doryphore, c'est-à-dire,
 „ d'un garde des Rois de Perse. Dans cette statue
 „ merveilleuse, toutes les proportions du corps hu-
 „ main étoient si heureusement observées, qu'on ve-
 „ noit la consulter de tous les côtés comme un par-
 „ fait modele, ce qui la fit appeller par les connois-
 „ seurs la *regle*. . . . Sa statue d'un jeune homme
 „ couronné étoit si belle pour l'expression délicate
 „ des chairs qu'elle fut vendue cent talens, quatre

au bain qui se frotte, & un autre nud qui le pro-

„ cens soixante & dix mille livres. *Diadumenum fecit*
 „ *molliter, centum talentis nobilitatum*, dit Pline.
 „ Son enfant tenant une lance à la main, ne fut pas
 „ moins célèbre; & ses trois statues de trois enfans
 „ nuds jouant ensemble, que Titus 'avoit dans son
 „ cabinet, furent regardées comme trois chef-d'œu-
 „ vres de l'art. . . . Cet Artiste voulant laisser à la
 „ postérité les regles de son art, se contenta de faire
 „ une statue qui les comprenoit toutes, & que par
 „ cette raison il appella la regle; *fecit & quem ca-*
 „ *nones* (canona n'eut-il pas été mieux?) *artifices*
 „ *vocant, lineamenta artis ex eo petentes, velut à*
 „ *lege quadam*”.

Pour mettre de l'ordre dans mes observations sur ce passage singulier, & pour les simplifier, je me renferme dans un certain nombre de questions :

1°. Les Rois de Perse étoient-ils gardés par des petits garçons, *puer*?

2°. Si un Statuaire François avoit fait une figure d'enfant qui tint un arc, désigneroit-on bien cette figure en l'appellant un Archer du guet? En Russie l'homme qui se fert d'un arc & d'une flèche, fait-il corps avec les *Streltsi*, (par corruption nous les nommons *Strelitz*) cette milice que Pierre I cassa? c'est un tireur d'arc, & voilà tout. On le nomme *Streletz*, *tireur*. Et parce qu'un enfant tenoit une pique, & que les gardes des Rois de Perse étoient armés d'une

voque à jouer aux osselets; & deux enfans nuds

pique, ce qui les faisoit appeller par les Grecs *Doryphoroi*, comme qui diroit *lanciers, piquiers, portelances*, s'ensuit-il que cet enfant étoit un garde des Rois de Perse? Aristodeme & Défilas avoient aussi fait des figures armées d'une pique; mais il n'est pas dit que ce fussent des gardes du Roi de Perse. Les Grecs parloient grec, & quand nous voulons les expliquer, c'est à nous à les entendre, si nous pouvons, comme ils s'entendoient eux-mêmes.

3°. Est-il permis de dire, sans exagération & sans infidélité, qu'une statue est *merveilleuse*, quand on n'en fait rien d'ailleurs, & que l'Auteur que l'on cite a dit seulement que cette statue représente la vigueur, *viriliter puerum*?

4°. Toutes les proportions du corps humain peuvent-elles être observées dans la statue d'un enfant, *puer*?

5°. Est-il permis de substituer le terme vague de *Connoisseurs* à celui d'*Artistes, Artifices*, que Plin dit fort distinctement; & n'est-ce pas trop étendre la liberté d'interpréter, sur-tout quand on rapporte le passage latin où ce mot est écrit?

6°. Est-ce conserver le sens d'un Auteur, est-ce faire entendre ce qu'il dit, quand on attribue à une statue ce qu'il attribue à une autre?

7°. Est-il permis de dire que le jeune homme couronné étoit *si beau pour l'expression délicate des*

qui jouent aussi aux osselets : on les nomme

chairs, qu'il fut vendu cent talens, lorsque Pline dit que ce fut ce prix de cent talens qui rendit cette figure célèbre ? Et de ce que Mr. le Comte de Caylus a fait cette faute, est-ce une raison pour la copier, quand on a le texte sous les yeux, & qu'il dit le contraire ?

8°. Est-il permis quand on rapporte un passage latin, d'en retrancher le mot qui donne à ce passage un autre sens que celui qu'il nous plaît de lui donner ? Et quand Pline dit, *fecit molliter juvenem* : il a fait un jeune homme dans une posture molle, d'un air efféminé, doit-on faire croire qu'il a seulement écrit *fecit molliter*, & traduire ces deux mots par, *il a rendu l'expression délicate des chairs*, c'est-à-dire, leur mollesse, leur flexibilité ; & doit-on à cette licence ajouter encore celle d'écrire, *dit Pline*, quand Pline ne le dit pas ? C'est peut-être une abréviation ou un oubli.

9°. Est-il permis, après avoir dit que Polyclète a fait un garde des Rois de Perse, d'écrire quelques lignes plus bas, en parlant de cette même figure, *son enfant tenant une lance à la main, ne fut pas moins célèbre* ? Dit-on qu'une chose est plus ou moins célèbre qu'elle-même ? Et n'est-ce pas là embrouiller la pensée de son Auteur de manière à n'y rien faire comprendre ; n'est-ce pas au moins lui prêter une manière de raisonner dont ce n'est pas lui qui est responsable ?

10°. Est-il permis de dire que Polyclète ait appelé *la regle* une figure de sa façon , quand on rapporte le texte de Pline , qu'on s'appuie sur ce texte , & qu'il dit que ce furent les autres Artistes qui donnerent ce nom à la statue , *quem canona artifices vocant* ?

11°. Est-il permis d'écrire le fait dont il est question , de maniere que le lecteur ne puisse voir si c'est un garde des Rois de Perse , ou un enfant tenant une lance à la main , ou une autre figure qui fut appelée *la regle* ; sur-tout quand Pline dit que ce fut la troisième statue de Polyclète dont il parle , qui devint *cette regle* ?

12°. Enfin , est-il permis à la rigueur de dire , *trois statues de trois enfans* , quand Pline dit , *deux enfans , duosque pueros* ? Et ne seroit-il pas un peu difficile de faire , par exemple , trois statues de deux enfans ? Je serai fort obligé aux personnes qui voudront se donner la peine de répandre quelques lumières sur ces questions.

Quant à Pline , qui nous dit que Polyclète a créé ou fait l'art par un ouvrage de l'art , ou qu'il en a compris tous les préceptes dans un seul ouvrage , il ne dit là que des mots , & ne paroît pas en comprendre le sens. Une figure assez correcte pour servir de *regle* , n'en peut servir que pour les figures de son sexe , de son caractère & de son âge. D'où il résulte que Pline parle ici de l'art avec légèreté. Mais s'il eût pu faire cette observation , il eût perdu une idée ingénieuse , un heureux tour d'expressions : il n'eût pas dit , *solusque hominum artem ipse fe-*

cisse, artis opere judicatur. La chicane auroit beau vouloir comparer cet *artis opere*, à l'art poétique d'Horace ou de Boileau, on la déconcerteroit en lui disant: les deux Poètes embrassent dans leurs préceptes toutes les parties de l'art, mais Polyclète n'offroit dans sa statue qu'une seule & unique règle. Voilà ce qu'on diroit à la chicane si elle pouvoit entendre: mais elle est quelquefois... je n'ose achever.

Voici comment on nous dit, tom. 14, pag. 25, de l'Encyclopédie, que cette statue fut faite, & comment elle parvint à être appelée *la règle*. *Polyclète se servit pour cela de plusieurs modèles naturels,* (Qui vous l'a dit? Bouchardon ne se servit que d'un seul & beau modèle pour faire son très-bel Amour. Il n'en eut qu'un non plus pour le cheval de Louis XV.) *Et après avoir fini son ouvrage dans la dernière perfection,* (De ce qu'une figure seroit d'une proportion exacte, il n'en résulteroit pas encore qu'elle fût dans la dernière perfection.) *il fut examiné par les habiles gens, avec tant d'excellence, Et admiré avec tant d'éloges, que cette statue fut d'un commun consentement appelée la règle.* (Il falloit dire, pour ôter toute équivoque, si ces habiles gens étoient des Artistes; il falloit aussi ne pas dire ailleurs que ce fut Polyclète lui-même qui appella sa statue *la règle*.) *Elle servit en effet de règle à tous les Sculpteurs qui suivirent Polyclète.* (Pourquoi affecter de nommer les Sculpteurs, lorsqu'il s'agit de suivre, & pourquoi employer les termes vagues d'*habiles gens*, lorsqu'il s'agit de décider? Croyez-vous d'ailleurs que cette

regle n'en fut pas une aussi pour les Peintres; & s'ils pouvoient s'en passer, croyez-vous que les Sculpteurs ne le pussent pas aussi: mais la *regle* étoit pour les uns comme pour les autres.)

Lorsqu'une foule de méfinterprétations avertissent qu'il faut lire avec beaucoup de précaution certaines phrases, qui paroissent cacher un autre sens que celui qu'elles présentent au premier coup d'œil, il semble qu'on a le droit d'examiner, en soumettant cependant ses conjectures aux lecteurs intelligens. C'est toujours ainsi que je prends la liberté d'examiner dans mes Notes, les endroits où je crois que Mr. de Jaucourt n'a pas été fort exact. Je le prie de continuer à ne pas me traiter fort doucement, & à servir à sa maniere contre tout ce que j'aurai eu la maladresse de lui faire dire, & qu'il n'aura pas pensé. A condition pourtant que j'userai à mon tour de la liberté qu'on ne peut refuser à aucun lecteur; celle d'examiner encore s'il seroit bien vrai que je me fusse trompé dans ma premiere lecture, & si la réponse qu'on pourroit me faire seroit bonne: & si-tôt que mes erreurs me seront prouvées, j'en ferai l'aveu avec autant de franchise que je reprends avec liberté celles que Plin, Mrs. de Caylus, de la Nauze, de Jaucourt & d'autres, ont commises incontestablement sur la Peinture & la Sculpture. Je n'attendrai pas qu'on m'en ait donné l'exemple, bien persuadé de l'ignorance où je suis encore sur mon propre compte, quoique je connoisse assez passablement les erreurs d'autrui & les principes de l'art.

Je trouve que l'erreur sur le *Doryphore* vient d'é-

Astragalizontes (m). La plupart regardent cet ouvrage comme le plus parfait. Il fit aussi un Mercure qui étoit à Lyfimachie, un Hercule qui est à Rome; un Brave qui prend ses armes pour courir au combat, un Arthémon, qui fut surnommé *Periphorétos* (n), font aussi de lui. On regarde cet Artiste comme ayant porté la statuaire au plus haut degré, & comme ayant perfectionné la ciselure, que Phidias avoit découverte. C'est lui qui a imaginé de faire porter les statues sur une seule jambe. Varron écrit cependant, que ses figures sont quarrées, & qu'elles se ressemblent presque toutes (o).

tre copiée dans le livre intitulé, *Réflexions sur la Peinture*, par Mr. de Hagedorn. On y dit aussi que cette figure étoit un garde du Roi de Perse: on n'a donc pas lu *viriliter puerum*? La méprise est dans une note, & j'ignore si elle vient de l'Auteur ou du Traducteur. Ainsi voyez la page 65, tome 1, de l'ouvrage cité.

(m) Qui jouent aux osselets.

(n) Qu'on porte en litière, comme boiteux, ou efféminé, ou bien encore homme intelligent en Méchanique. On dit que cet Artémon y étoit fort habile. Voy. Plutar. *vie de Périclès*, & Athenée, liv. 12, chap. 11.

(o) Si les figures de Polyclète étoient quarrées, (selon le témoignage de Varron que Pline ne contre-

3°. Myron naquit à Eleuthère, & fut aussi disciple d'Agélade; il se distingua beaucoup par sa vache: elle fut chantée par des vers devenus

dit pas, & auquel même il paroît adhérer, elles étoient d'une proportion médiocre, un peu pesantes, charnues & sans élégance) quelle étoit donc cette belle proportion, cette *regle* de l'art qu'il avoit faite, & que les autres Artistes étudioient tant? Polyclète apparemment n'auroit pas fait l'Apollon Pythien. Il semble que l'art n'a pas atteint sa perfection, quand on prend pour *regle* l'ouvrage d'un Artiste encore éloigné de la perfection, sur-tout dans la partie pour laquelle on étudie cet ouvrage. Je fais que Celse a dit, *Corpus autem habiliſſimum quadratum est, neque gracile, neque obesum. Nam longa statura, ut in juventâ decora est, sic maturâ senectute conficitur. Gracile corpus infirmum: obesum hebes est*: passage que je trouve dans le *Thesaurus lingua latina* de Gesner; car je ne connois pas l'ouvrage de Celse. Quoiqu'il en soit de la préférence qu'il donne aux tailles quarrées sur les tailles maigres, son avis, très-bon à des égards, n'a rien à démêler avec Plin, qui appuyé de Varron, reproche à Polyclète que ses figures sont quarrées, & qu'elles se ressemblent presque toutes, *quadrata tamen ea esse tradit Varro, & pene ad unum exemplum*. Cette petite phrase n'est point un éloge. M. Brotier transcrit aussi le même passage de Celse, pour dire que les tailles quarrées plaisoient

célebres; car la plupart des hommes doivent moins leur renommée à leur propre génie,

dans l'âge de la force & de la virilité, autant que l'élégance dans la jeunesse. Varron en reprochant les premières à Polyclète, ne favoit peut-être ce qu'il disoit.

Pline auroit pu dire de quelle maniere étoient les statues que Polyclète imagina de faire porter *sur une seule jambe*. Si elles étoient de bronze, comme on le doit penser, puisque le 34^e. Livre traite de ces sortes d'ouvrages, l'armature & le bronze même les soutenoient: de marbre, il eût fallu, comme aujourd'hui, un tronc d'arbre ou un équivalent. Cependant, les curieux de l'Histoire de l'Art doivent favoir gré à Pline d'avoir conservé une date qui est peut-être sûre. L'Artiste, sans mépriser cette Histoire, s'attache aux objets de développement, & à ce qui tend à lui faire produire de bons ouvrages; il a aussi en vue ce qui peut augmenter les vraies connoissances & rectifier les travers prétendus Savans, dont nous sommes inondés.

Les différens Polyclètes, car il y en eut, je crois, deux ou trois, sont rassemblés dans le *pietura veterum* de Junius; & si l'Abbé Gedoyn eût consulté cet ouvrage avec attention, il n'auroit pas dit dans une note de son Pausanias françois: *l'autre (Polyclète) fut élève de Naucydès qui vivoit en la 95^e. Olympiade. Junius n'a pas compris ce dernier dans son cata-*

qu'à celui des autres (p). Il a aussi fait un

logue. (pag. 15, tom. 2.) Cependant à la page 131 de ce catalogue, édition de 1694, on lit, *Naucidis discipulus fuit Polycletus Argivus, diversus ab illo Polycleto qui fecit signum Junonis*. J'ai tant vu que l'inattention produit des bévues, j'en ai tant fait aussi, que si je me détermine à paroître encore, ce n'est qu'avec la croyance que si je ressemble quelquefois à beaucoup d'habiles gens par leur côté foible, on voudra bien se souvenir que je ne suis qu'Artiste.

S'il y avoit à faire un reproche de l'espece qu'on vient de voir au catalogue de Junius, ce seroit de n'y pas trouver les noms d'*Agasias*, auteur du Gladiateur, de *Glycon*, auteur de l'Hercule Farnese, & de quelques noms encore, quoiqu'il y ait celui d'*Apollonios Nestoros*, auteur du Torse antique. Ce nom ainsi que les deux autres, n'étant écrit non plus que sur l'ouvrage, & ne se trouvant dans aucun Auteur ancien, ne devoit pas avoir un privilege exclusif.

(p) Les raisons sur lesquelles on appuyoit les éloges prodigués à cette vache, ne sont pas une preuve du grand sens de ses juges, & l'inattention des modernes à examiner la valeur de ces mêmes éloges, n'est guere plus recommandable. On n'avoit que ces deux ou trois questions à se faire: les veaux, les taureaux & les autres bêtes qui venoient se tromper à cette représentation étoient-ils connoisseurs? Pouvoient-ils en appercevoir les beautés? Un mauvais

chien , un homme qui jette le disque , un Persée ,

pigeon de plâtre qui en attire d'autres au colombier , est-il un pigeon bien sculpté ? Un chien qui court après une peau de lapin empaillée , court-il après un lapin d'une forme bien naturelle ? Voilà quelques-unes des questions qu'il falloit se faire avant d'admirer , parce que d'autres avoient admiré.

Un chien grossièrement peint sur une planche découpée & placée avantageusement , pourra tromper d'autres chiens ; montrez à ces mêmes chiens qui s'y feront laissé tromper , un très-beau tableau où des chiens & des chiennes soient bien groupés , ils ne les distingueront pas ; si vous faites la même épreuve en sculpture de rondebosse , vous obtiendrez la même réussite : mais faites approcher quelques bêtes que ce soit devant le plus beau bas-relief , elles y verront un corps quelconque , & ne le discernent pas : si ce bas-relief représentoit des chiens , vous pourriez voir vos chiens , prétendus connoisseurs , pisser dessus avec aussi peu de façon que s'ils pissoient contre un mur.

Cela veut-il dire que la vache de Myron fût un mauvais ouvrage ? Non : mais cela dit que si elle eût été exécutée en bas-relief , les veaux ne seroient pas venus pour la têter , & les taureaux pour la caresser. Cela dit qu'on n'eût pas écrit tant de folies en beaux petits vers grecs , si on eût réfléchi davantage. Cela dit aussi & le prouve , que la foule des modernes reçoit sans attention les contes absurdes que la foule

des anciens leur débite. Lancelot de Pérouse n'est pas resté dans cette foule quand il a dit , *gli animali non si rissentono al coito solamente per la vista , ma per lo moto , per l'odore , per la voce ; farfalloneggi quanto vuole Plinio e chi che sia , &c.*

On a oublié de nous dire où & comment cette vache étoit placée. Etoit-elle sur la terre au milieu d'un champ , comme l'Hercule qui étoit , dit Pline , posé par terre , sans honneur , *inhonorus* , devant le portique des nations ? Il n'est guere croyable qu'un aussi rare chef d'œuvre n'ait pas eu au moins un piédestal ; & s'il en avoit un , comment les veaux venoient-ils pour y têter , & les taureaux à une autre fin ? C'est là , au reste , une discussion trop oiseuse , pour que je veuille ajouter un volume à *Chrysofôme Matanasius*.

Cependant , pour ne pas rester en chemin sur une preuve déjà fort avancée , ne négligeons pas un exemple remarquable dans l'antiquité , mais dont on fait peu d'usage. Pausanias raconte vers la fin de son cinquieme livre , qu'une statue de cheval , posée sans doute par terre dans l'Altis , produisoit des effets surprenans sur les chevaux entiers qui passoient auprès. Ce n'étoit qu'à grands coups de fouet qu'on parvenoit à leur faire quitter la partie , quoique leurs pieds glissassent sur le bronze. Ceux qui contoient ses tentatives amoureuses à Pausanias , lui disoient que les étalons n'étoient attirés que par la vertu de l'hippomanés *infusé* dans le bronze , ce qui les rendoit plus furieux que si c'eût été la plus belle cavalle vivante.

L'expérience ayant fait disparoitre les prétendues

vertus que les Anciens attribuoient à l'hippomanes, il résulte seulement de cette histoire, ou de ce conte, que dans une des parties les plus chaudes de la Grece, des chevaux entiers ont vu la figure de leur semblable, se font échappés, & ont voulu faire l'usage où les pouffoit l'ardeur de leur tempérament, & qu'un médiocre cheval de bronze, qui d'ailleurs avoit la queue coupée, ne devoit pas à sa beauté particuliere la vivacité de ces careffes, mais seulement à sa configuration plus ou moins ressemblante au naturel. Quand les Poètes ont feint Pasiphaé placée dans une vache de bois de la façon de Dédale, & recevant les attaques d'un taureau, ils ne supposoient pas que ce très-ancien & très-médiocre Statuaire eût fait un chef-d'œuvre; ils ne supposoient de chef-d'œuvre que dans la monstrueuse fureur des combattans. De même l'orgasme seul des galans effrénés qui failloient ce bronze de l'Altis, le leur faisoit prendre pour une cavalle. On fait que des mâles & des femelles de plus d'une espece éteignent quelquefois leurs feux avec moins de vraisemblance.

Mais supposons que cette histoire & tant d'autres pareilles, dont nous n'avons la relation par aucun témoin oculaire, soit vraie; supposons aussi qu'elle soit fausse, il résultera toujours que si Pausanias qui la croyoit peut-être, eut connu le bronze en fusion, il n'auroit pas imaginé que l'hippomanes conservât sa vertu dans le feu de nos fourneaux. Pline a fait une cavalle de ce cheval, *effigiem equæ*; mais il n'a pas manqué de croire aussi que l'hippomanes conservoit

des scieurs de bois (q), un satyre qui admire des flutes, une Minerve, des Athlètes vainqueurs dans les cinq combats de Delphes, un Hercule qui est près du grand Cirque dans la maison de Pompée le Grand. Erinna nous apprend dans ses poésies que Myron a fait un monument à une cigale & à une sauterelle. Il a fait aussi un Apollon que le Triumvir M. Antoine avoit enlevé d'Ephèse, & qu'Auguste

voit la force de son venin, en le mêlant avec le bronze en fusion (l. 18, c. 11.) On contoit mille fornettes à ces Savans, & ils avoient plutôt fait de les écrire que de les vérifier. Encore un coup, ce cheval, ou cette jument étoit donc aussi sur la terre, sans socle, ni base ? comme on nous fait des contes !

Mr. Poinfinet met dans sa traduction *des bœufs, des taureaux, des vaches, des genisses*, mais ne trouvant dans le texte que *bucula maxime inclaruit*, je traduis, *il se distingua beaucoup par sa vache*, j'aurois pu dire, *par sa genisse*.

(q) *Pristas* est le mot du texte ; ce terme est grec, & dans cette langue on l'exprime par *πρίσσι*. Les dictionnaires, les lexicons, les Commentateurs s'accordent à l'interpréter par *des scieurs de bois, qui serra sècant* : c'est tout ce que j'en fais. Je ne comprends pas pourquoi Myron fit en sculpture des scieurs de bois, ni ce qu'avoit d'intéressant le sujet au-delà des attitudes & de la science du dessin qu'elles pouvoient présenter. Peut-

rendit en ayant été averti en songe. Il paroît que Myron a le premier mis plus de variété dans l'art, qu'il a été plus harmonieux que Polyclète, & plus exact à observer la proportion : mais se bornant à la représentation des corps, il n'a point exprimé les passions, les sentimens de l'ame ; il n'a point traité les cheveux & les poils des parties naturelles, d'une maniere plus recherchée, plus correcte que ne l'avoit fait la grossiere Antiquité (r).

être aussi n'est-ce pas la signification du mot *pristæ*, & que nous ignorons la vraie. Mr. Poinfinet fait un autre choix ; il traduit, *des manouvriers appelés pristæ ou forciers* : signification que je ne dispute point, mais que je n'adopterois pas plus que celle que j'ai placée dans la traduction ; je la croirois une faute typographique, mais aucun errata ne me l'annonce.

(r) Voilà aussi Myron rapetissé. Il est plus exact que Polygnote ; il observe mieux que lui les proportions ; il est plus varié, plus harmonieux, c'est-à-dire, qu'il est supérieur, à quantité d'égards, à celui qui *a fait l'art, artem fecisse*. Cependant cette supériorité se réduit ici à des éloges de Poètes sur sa vache, sur le tombeau d'une cigale & sur celui d'une fauterelle. Ses autres ouvrages ne sont que comptés. Il avoit pourtant fait un Bacchus qui passoit, dit-on, pour son plus bel ouvrage après son Erecthée : Pline sans doute n'en savoit rien. Quel Artiste voudroit être ainsi loué ?

4°. Pythagore de Rhege en Italie, l'emporta sur lui dans l'Athlète posé à Delphes. Il fut aussi surpassé par Pythagore le Léontin, qui fit Astylon vainqueur à la course du Stade; figure qu'on voit à Olympie: le jeune Libyen tenant

Qu'eût dit Carle Vanloo, si on eût imprimé dans un beau livre le nombre de ses ouvrages, qu'on eût supprimé les deux meilleurs, & qu'on eût chanté par des jolis vers une petite flèche en racourci, qu'un Amour sembloit tirer sur le spectateur de quelque côté qu'il regardât le tableau; babiole que la populace admiroit dans un de nos fallons? Vanloo eût dit à l'Ecrivain: *Parlez de mes plus beaux ouvrages, & laissez-là cette amusette d'enfant; ne voyez-vous pas que c'est la cigale & la sauterelle de Myron? Bouchardon avant moi s'étoit amusé de cette idée, & Madame du Ronseret en avoit fait une petite eau forte d'après le petit dessein de Bouchardon.*

Si, comme Mr. de Poinfinet le traduit, il n'étoit question que du *simulacre d'une cigale & de celui d'une sauterelle*, cette Poëtesse Erinna qui les chanta en vers, avoit du loisir de reste.

Enfin, par une suite d'inconséquences, Pline nous dit que Myron, plus habile que le Statuaire qui avoit fait l'art, ne mettoit point d'expression dans ses ouvrages, & qu'à certains égards il n'étoit pas sorti de la grossière Antiquité. Quelques beaux que soient les petits vers qui ont été faits sur la vache de Myron,

une tablette; & dans le même lieu, un homme nud portant des fruits. Mais il a fait à Syracuse un boiteux; les spectateurs paroissent même ressentir la peine de sa claudication. Il a fait aussi Apollon qui tue un serpent à coups de flèches;

cet Artiste ne paroît point ici un fort habile homme. C'étoit pourtant l'endroit où Pline devoit en parler plus avantageusement; les éloges vagues qu'il lui donne ailleurs chemin faisant, n'ont pas à beaucoup près la force qu'ils auroient eus ici.

Quand des Savans écrivoient que la belle tête de Jupiter placé dans les Jardins de Versailles, est de Myron, faisoient-ils attention au jugement de Pline qui dit sans détour, que *Myron n'a point traité les cheveux d'une manière plus recherchée, plus correcte que la grossière Antiquité?* La tête de ce Jupiter exprime supérieurement la sérénité sublime du pere des Dieux & des hommes. Les formes de cette tête sont simples, les traits grands & fins: j'avoue que si je me suis fait une idée du Jupiter Olympien de Phidias, je la dois à cette tête sublime. Ses cheveux & sa barbe sont travaillés avec une légereté singulière, & rien n'y sent *la grossière antiquité.*

Si Pline a raison, cette tête n'est certainement point de Myron; & si elle en est, Pline a compilé de cet ancien Statuaire le jugement le plus faux & le plus défavorable possible. C'est un plaisir de voir comment le Pere Montfaucon s'évertue dans le 11^e. tome de *l'Antiquité expliquée*, à prouver que ce Jupiter est

un joueur de lyre, qui fut appelé Dicæus (s); parce qu'à la prise de Thèbes par Alexandre, quelqu'un en fuyant avoit caché son or dans le sein de cette figure. Cet Artiste fut le pre-

de Myron, & comment il esquivé le jugement de Pline sur la maniere dont Myron traitoit les cheveux. Quoiqu'il en soit, si ce Jupiter sublime est de Myron, les anciens donneurs d'éloges auront préféré la vache au Maître du tonnerre. Mais les Athéniens étoient les *François* de la Grece, & devoient faire autant de jolis vers sur une vache que nous en avons faits sur la chatte en sculpture de Madame de Lesdiguières.

Voici encore une question : Ai-je bien ou mal traduit le texte ? Ma note est-elle ou non tirée *ex visceribus rei* ? Si ces devoirs sont mal remplis, j'ai deux torts ; celui d'ignorant traducteur, & celui de mauvais observateur. Mais si, par hazard, je m'en suis passablement acquitté, je vous prie de voir à quoi sont exposés les pauvres gens qui pensent. Voici la douceur que m'a valu cette note, de la part de Mr. Brotier, à la page 350, tome 6, de son édition de Pline. *Mr. Falconet brouille toutes ces choses, les trouble & les corrompt ; qu'il suffise d'avertir une fois, que par l'artifice d'une très-inique & indigne censure, il a poussé trop loin la critique de ces livres de Pline.* J'ai donné le latin en finissant la préface de ces Notes, j'en place ici le sens ; & j'ai promis de n'avoir point d'humeur.

(s) Le juste.

mier qui exprima les tendons & les veines (*t*), & qui traita les cheveux avec plus de soin.

(*t*) La science de Myron & de Polyclète n'alloit donc pas jusqu'à exprimer les attaches des muscles & les veines ; car si Pline entend bien ce qu'il dit ici , c'est ainsi qu'il faut traduire *nervos* & *venas* : attendu que le Statuaire ne représente point les *nerfs* proprement dits ; mais dans des cas particuliers , comme feroit un Hercule , un Athlète , il articule la partie des tendons qui est apparente. Il faut croire que Pline l'entendoit ainsi , & que si le mot *tendo* ne se trouve point dans son ouvrage , quoique Celse qu'il copie en plusieurs endroits , l'ait employé , c'est qu'au tems de Pline , le terme *nerf* pouvoit encore être commun aux nerfs , aux ligamens & aux tendons ; du moins l'étoit-il du tems d'Hérophile , plus de 300 ans avant Pline , & Pline a copié & cité ce célèbre Médecin. On fait la lenteur des progrès de l'Anatomie depuis le Médecin de Chalcédoine jusqu'à Pline , & le chemin qu'ils ont fait depuis lui jusqu'à nos jours.

Quoiqu'il en soit , je demande ce qu'étoient donc l'Hercule de Polyclète , celui de Myron & ses Athlètes , où les tendons , les attaches , les insertions , la force des muscles n'étoient pas exprimés ? Ou bien est-ce Pline qui , n'entendant pas assez la matière qu'il traite , y a jetté cette obscure équivoque ? La sculpture , dont l'origine se perd dans les siècles , a donc été d'une lenteur inconcevable , puisque Pythagore , dans la 87^e. Olympiade , fut le premier qui exprima

5°. Il y eut aussi un autre Pythagore de Samos, qui fut d'abord Peintre, & dont on voit

les veines & ce qui caractérise la force des muscles; c'est-à-dire, qui le copia, le marqua, le fit paroître, le représenta dans ses figures: *exprimere* ne signifie que cela quand il n'est pas joint à un adverbe; & l'adverbe comparatif qui suit, ne doit se rapporter qu'à *capillumque*. Faites attention que Pline vient de dire que Myron traitoit encore fort grossièrement les cheveux, & qu'il dit ensuite que Pythagore les traitoit avec plus de soin, plus d'art, & vous trouverez son raisonnement bien suivi; sauf à savoir s'il a bien jugé.

Pour mieux entendre tout ceci, donnons le latin: *Hic primus nervos & venas expressit, capillumque diligentius. Si diligentius* ne doit pas se rapporter à *nervos & venas*, mais seulement à *capillum*, ma traduction & mon observation peuvent subsister. Observons bien que Pline dit en parlant de Myron, il n'a point exprimé les passions; il n'a point traité les cheveux & les poils des parties naturelles d'une manière plus recherchée, plus correcte que la grossière Antiquité. *Animi sensus non expressisse, capillum quoque & pubem non emendatius fecisse, quam rudis antiquitas instituisset.* On voit que le *capillum quoque* de ce passage ne se rapporte pas à ce qui le précède. Il paroît clair aussi que le *capillumque* du second ne se rapporte pas davantage à *nervos & venas*. Ce sont deux propositions particulières, & qui, chacune dans leur sujet, sont parfaitement semblables: le verbe est

encore dans le temple de la *Fortune de ce jour*, sept figures nues & un vieillard, qui font esti-

sous-entendu à la seconde. Quant aux veines, on fait bien qu'on peut faire de belles statues sans qu'elles y paroissent : plusieurs figures antiques en font la preuve ; c'est-à-dire, celles dont le sujet n'en exige pas. Mais comme la remarque de Pline n'est ni particulière, ni conditionnelle, & qu'il dit, en généralisant sa proposition, que Pythagore le Léontin fut le premier qui exprima les tendons & les veines ; il s'ensuit, qu'avant lui on ne les exprimoit pas : donc on rendoit mal les sujets où ils devoient être exprimés.

Je ne crois pas que Mr. Poinfinet ait bien entendu ce passage, en ce qu'il voit dans le *Libyen* un homme fait ; & dans les trois figures qu'il fait suivre, trois enfans. Je ne puis voir dans le texte que trois statues, y compris le *Libyn puerum*, après lequel mot *Libyn*, je ne prends pas la liberté d'admettre les deux points qu'y veut & qu'y met Mr. Poinfinet. Je vois alors dans les deux figures qui suivent, des hommes & non des enfans ; le génie de la langue latine, & le style de Pline m'obligent à voir ainsi. Quant aux exemples du mot *hominem*, sous-entendu, on les trouve en quantité d'endroits dans notre Auteur : *Bedas adorantem. Ctesias vulneratum. Aristides supplicentem. Polygnottus ascendentem pinxerit*, & beaucoup d'autres semblables. Ainsi je crois que *mala ferentem* signifie un homme portant des fruits, *claudicantem* un homme qui boite, que ma traduction doit rester ici fort diffé-

mées. On dit qu'il ressembloit parfaitement de visage à Pythagore le Léontin. Sostrate fut élève

rente de celle de Mr. Poinfinet; & qu'enfin, le boiteux n'avoit d'autre ulcere que sa claudication.

Je croirois que Mr. de Jaucourt a fait au mot *Myron*, deux fautes capitales en quatre paroles. Il dit; *Myron Athénien, disciple de Polyclète*. Pline dit cependant, en parlant de ces deux Statuaires; ils étoient élèves du même maître, *condiscipuli*. Il dit aussi, Polyclète Sicyonien étoit élève d'Agelade, *Polycletus Sicyonius Ageladae discipulus*... Myron né à Eleuthère fut élève d'Agélade, *Myronem Eleutheris natum, & ipsum Ageladae discipulum*.

Affurément notre littérateur a pensé que Pline est ici en défaut, & qu'il y est deux fois; car on ne se méprend pas sur un texte aussi clair. On ne lit pas *Polycletis*, quand on voit *Ageladae*, ni *Athénienfis*, quand on voit *Eleutheris*. Je fais bien que Pausanias appelle *Athéniens*, les habitans du bourg d'Eleuthère, parce qu'ils se donnerent aux Athéniens. Mais dans notre style, je crois que cela n'est pas clair: quand nous disons *un Parisien*, nous voulons qu'on entende un homme né à Paris; & quand nous écrivons *un Athénien*, on entend nécessairement un homme né à Athènes.

Deux articles après celui de Myron, Mr. de Jaucourt dit que Polyclète fut élève d'Onatus; il aura certainement eu de bonnes raisons pour ne pas croire Pline, mais il ne les a pas dites. Nous trouvons dans Pausanias, un autre Polyclète élève de Naucidès, mais il étoit d'Argos.

& neveu maternel de celui de Rhegium (u).

Supposons que Mr. de Jaucourt se soit trompé, & disons: s'il s'agissoit d'une production de génie, d'un ouvrage de pure imagination, où l'ame emportée, ne connoît plus ce qui l'environne, des fautes même plus fortes devroient être pardonnées; si on les relevoit, il faudroit y apporter de la modération en raison du chef-d'œuvre où elles se rencontreroient. Mais quand il n'est question que d'arranger des traits pris çà & là, un lecteur de l'Encyclopédie exige que vous soyez exact. Il est en droit de vous dire: *Si vous voulez m'instruire, soyez fidele, soyez clair; car vous devez savoir que je ne suis pas savant.* Nous avons une foule de pareils lecteurs, sur la liste desquels je vous prie de m'inscrire.

(u) Mr. de Jaucourt n'a pas apporté assez d'attention au texte de Pline, qui fait ici mention de trois Pythagores: celui de Rhegium, *Rheginus*, celui de Léontin, *Léontinus*, & celui de Samos, *Samius*. De-là est venu qu'il a créé un Statuaire qu'il nomme *Léontius*. (pag. 821. tom. 14. de l'Encyclopédie.) Nous verrons ailleurs qu'une semblable inadvertence lui a fait produire un Peintre qu'il appelle *Démon*. C'étoit bien assez que du Pinet eût fait ces deux fautes; un habile homme ne devoit pas les répéter: à la bonne heure si c'étoit un Artiste. Il est vrai que dans plusieurs éditions, on trouve *Léontius*; mais il faut se conformer aux meilleurs qui ont *Léontinus*: dans le 18e. siecle on leur doit la préférence. Les Notes du Pere Hardouin sur ce passage, suffiroient pour se déterminer.

6°. Lyfippe de Sicyone, felon Duris, n'a pas eu de maître; Cicéron au contraire assure qu'il en eut un. Mais on convient qu'il étoit d'abord ouvrier en airain, & qu'une réponse du Peintre Eupompus l'enhardit à étudier la Sculpture. Car Lyfippe lui ayant demandé, quel étoit celui des Anciens dont il devoit suivre la maniere; il répondit, en lui montrant une multitude d'hommes, que c'étoit la nature même, & non pas l'Artiste qu'il falloit imiter. Il étoit très-fécond, & c'est, comme nous l'avons dit, celui de tous les Statuaires qui a fait le plus d'ouvrages. De ce nombre étoit un homme au bain, qui se frotté, & que M. Agrippa avoit consacré devant ses bains: il plut tant à l'Empereur Tibère, que malgré qu'il eût bien su se modérer dans les commencemens de son regne, il ne put résister à la tentation de l'enlever, & de le faire mettre dans sa chambre à coucher, ayant substitué une autre figure à sa place; mais l'obstination du peuple étoit si forte, qu'il demanda à grands cris dans l'amphithéâtre, que ce baigneur fût replacé: l'Empereur, quelque attaché qu'il y fut, le fit remettre à sa place. Lyfippe est encore célèbre par la statue d'une joueuse de flûte dans l'ivresse, par des chiens & une chasse, & sur-tout par un Quadrigé, sur lequel est le

soleil tel que les Rhodiens le représentent. Il fit aussi beaucoup de statues d'Alexandre le Grand, à commencer dès l'enfance de ce Prince. Néron, charmé de la beauté d'une de ces statues, la fit dorer. Mais le prix que la dorure y avoit ajouté, ayant fait perdre les finesses de l'art, on enleva l'or; & malgré les hachures & les cicatrices qu'il a laissées, on l'estime davantage telle qu'elle est, que dorée (x). Il a fait aussi un Ephestion, l'ami d'Alexandre, que quelques-uns attribuent à Polyclète, quoiqu'il ait vécu près de cent ans auparavant; une chaise d'Alexandre, qui est consacrée à Delphes; à Athènes, un satyre. Il a fait un grand nombre de statues d'Alexandre & de ses amis, dans les-

(x) Mr. de Caylus a pris cela pour un grand trait de connoisseur; il auroit pu voir que c'est uniquement un récit d'Historien. Pline ne dit pas qu'il trouve cette figure plus précieuse depuis qu'elle est dédorée: il dit, *on la trouve plus précieuse telle qu'elle est; pretiosiorque talis existimatur*. Puisqu'il fait mention de cette augmentation de valeur, il doit en rapporter la cause, & il n'y manque pas, en disant que la dorure avoit fait perdre les finesses du travail: c'est l'opinion publique que Pline rapporte ici, comme dans plusieurs autres endroits; il semble que chacun en peut dire autant sans être connoisseur.

quelles il a parfaitement exprimé la ressemblance: après la conquête de la Macédoine, Metellus les fit transporter à Rome. Il a fait aussi des Quadriges de plusieurs espèces. On dit qu'il a beaucoup enrichi la Statuaire, en donnant de la légèreté aux cheveux, en faisant les têtes plus petites que les anciens, & les corps plus sveltes & moins charnus; ce qui fait paroître ses figures plus longues. Le latin n'a pas de mot pour exprimer *Symmetria* (y) qu'il ob-

(y) C'est aux Savans qu'il appartient de raisonner sur la latinité de Plin. Notre partage à nous autres ignorans, est de proposer nos doutes avec modestie, afin qu'on ne nous accuse pas de vouloir enseigner le latin à Plin. Nous ne voulons que nous instruire, entendre cet Auteur, & demander pourquoi il se plaint que le latin n'a pas de mot pour exprimer celui de *Symmetria*. Nous croyons appercevoir dans cet aveu une contradiction, parce que la signification que Plin donne ici à *Symmetria*, est précisément celle de *Proportion*, & que *Proportio* est un mot latin dont il se sert fort à propos, pour dire ce qu'il fait signifier ici au mot *Symmetria*.

Un Savant répond & instruit en deux mots; mais un ignorant n'a pas si-tôt fait, quand il propose des questions. Ainsi je mettrai dans les miennes toute la longueur qui me convient. J'en avertis, afin que ceux qui craignent l'ennui, n'achevent pas la lecture de cette note.

ferva très-exactement, en changeant, par un art nouveau & inconnu, les tailles quarrées des

Plaute a employé le mot *commensus* quand il a dit, *omnes porticus sumus commenssi*. Cicéron s'est fervi de *commetiri*, & l'un & l'autre dans le sens de mesure des distances. Vitruve, antérieur à Pline, & qui trouvoit le mot dans sa langue, a dit, *membra suos habent commensus proportionis*; & par ce mot, il entendoit les mesures, les proportions sur lesquelles se régloient les anciens Peintres & Statuaires dans leurs ouvrages. Il entendoit aussi la correspondance, l'analogie des diverses parties d'un édifice. Nous demandons si Pline n'auroit pas pu se servir d'un mot qui étoit latin dès le tems de Plaute, & qui avoit été employé récemment par un Artiste qui en connoissoit bien la signification? Mais peut-être que du tems de Vitruve, 180 ans après Plaute, ce mot avoit déjà vieilli, & qu'il n'étoit plus que technique. Cette raison devoit-elle empêcher Pline de l'employer. lorsqu'il parloit d'un *Art*? Nous proposons toujours modestement nos doutes.

Pline s'est beaucoup fervi de l'ouvrage de Vitruve, & même de ses propres termes; il croyoit d'ailleurs que Cicéron favoit le latin. Pourquoi a-t-il été plus difficile que Cicéron & que Vitruve? Il dit, livre 35, en parlant de Protogènes, *adjecerit parvulas naves longas in iis quæ pictores parerga appellant*. Ce mot, que Pline regarde ici comme technique, dont Plaute & Quintilien se sont servis, qu'il auroit pu rendre par *accessio*, *corollarium*, *appendix*, lui a semblé trop

anciens; il disoit ordinairement, que les pré-

intelligible , pour qu'il fût nécessaire de le traduire.

Voici encore quelques doutes. On seroit tenté de croire que Pline auroit pu rendre le mot *Symmetria* par celui de *Congruentia* , dont il se sert ailleurs dans le sens de *Symmetria* , & qui répond à εφάρμογή , *Harmonie* , rapport général des parties d'un tout ensemble, & que son neveu emploie pour signifier la proportion des différentes parties d'une statue. Peut-être aussi que *convenientia* , employé par Cicéron , pour exprimer les rapports , la convenance des parties d'une même chose , n'auroit pas été à rejeter. Le mot *competentia* dont Aulu - Gelle s'est servi près de 100 ans après Pline , n'étoit peut-être pas encore reçu.

Voici mes dernières questions. *Symmetria* est composé de σύν , ensemble , & de μέτρον , mesure ; lequel mot ainsi composé , signifie , mesure relative des différentes parties. L'un & l'autre Pline , Cicéron , Plaute , Vitruve , & tous les Ecrivains latins , ont exprimé cette idée par un terme latin. Je demande pourquoi Pline le Naturaliste se plaint que la langue latine n'a pas de mot pour rendre le Συμμετρία des Grecs ? C'est dommage que ce mot n'ait pas obtenu chez les Latins le même privilege que *parerga* , *toreuta* , & plusieurs autres mots grecs qui n'avoient pas besoin d'être traduits. C'est aussi dommage que *Commodulatio* n'ait pas paru latin à Pline , car il est précisément la traduction de *Symmetria*. En musique , en peinture , en sculpture , comme en architecture , *Commodulatio*

déceffeurs avoient fait les hommes tels qu'ils étoient,

signifie également la justesse, la proportion, la convenance, le rapport qui se trouve dans toutes les parties.

Si le Pere Hardouin ne m'eût pas mis sur la voie, je n'aurois jamais osé produire ces doutes sur un terme qui, à ce qu'on pourroit croire, ne me regarde pas. Cependant, comme j'ai eu plus d'une fois occasion d'examiner Pline sur le mot de *Proportion* & sur celui de *Symétrie*, cette note est le fruit des recherches qu'il m'a fallu faire. Je la soumets aux Savans, & je demande pardon aux autres de les avoir un peu ennuyé, s'ils ont eu le courage de lire jusqu'ici. Mais l'article *Symmetria* dans l'Encyclopédie, les en dédommagera; il est bien fait, & moins long que cette note. On peut aussi voir le *Thesaurus latinæ linguæ* de Gefner, au mot *Symmetria*. Ce Savant trouve si bien Pline en défaut sur ce point, qu'il rapporte plusieurs exemples contre son opinion, & qu'il le cite lui-même, sans égard au *non habet latinum nomen Symmetria*, dont il ne parle seulement pas. Si l'on veut trouver de l'érudition sur le mot *Symmetria*, on doit consulter Junius *de pictura veterum*, l. 3, c. 2. Si j'eusse vu cet Auteur avant d'avoir fait ma note, elle m'eût coûté moins de peine. Je lis dans le manuscrit de Pétersbourg, *commensuratio* écrit de la même main, au-dessus de *Symmetria*, mais en plus petits caractères. Il y auroit donc fort longtems qu'ici Pline auroit été convaincu d'erreur. Mr. Brotier se contente de

étoient, & lui tels qu'ils paroiffoient être (2). Auffi voit-on dans fes ouvrages une élégance, une finesse qui lui étoient propres, & qu'il a observées jufques dans les moindres parties.

7°. Il laiffa des fils & des élèves qui ont été d'habiles Artistes, Dahippe & Bédas; mais surtout Euthycrate, quoique celui-ci s'attachât plu-

dire fur ce mot: *Bene Plinius. Nec enim commensus aut commodulatio eandem vim habent.* Ces deux ou trois mots n'ont pas affez de force pour réfoudre la question; c'est pourquoi je prie le lecteur de compter Junius, Gefner, le P. Hardouin, Plaute, Aulu-Gelle Pline le jeune, Vitruve, & même Cicéron, au nombre des hommes qui entendoient auffi le grec & le latin.

(2) Si les prédéceffeurs de Lyfippe, en faisant leurs statues quarrées, c'est-à-dire courtes, faifoient *les hommes tels qu'ils étoient, quales effent homines*, il en réfulteroit, que dans la Grèce les hommes refsembloient, pour la plupart, à Vefpafien, *vir stature quadratæ*, & qu'il n'y en avoit pas qui fuffent de stature élégante, ce qui n'est pas facile à croire: il en réfulteroit encore que Lyfippe n'auroit pas parlé en Artifte éclairé. Au lieu de ce qu'on lui fait dire ici, il a dû penfer & dire que fes prédéceffeurs copioient fans choix, fans principes, la nature commune & telle qu'ils la voyoient dans le premier individu qu'ils rencontroient; que pour lui, il faifoit les hommes de la forme & de la proportion la plus noble, la plus élégante,

tôt à la précision de son pere qu'à son élégance, & qu'il préférât le genre austere à l'avantage de plaire par une maniere agréable. C'est pourquoi il a très-bien exprimé l'Hercule à Delphes, Alexandre, le chasseur Thespis, les Muses de Tespie, un combat de cavalerie, la

& tels que le naturel les offre dans les tailles avantageuses.

Cette maniere de figures quarrées pratiquée avant Lyssippe paroistroit revenir, en quelque sorte, à celle introduite par le Brun dans notre école, & longtems suivie par une foule de nos Artistes, qui faisoient mal l'antique, Michel-Ange, le Carrache & le Brun lui-même, disoient aux élèves: quand vous copiez la nature, ne faites pas ce que vous voyez; souvenez-vous de l'Hercule & du Laocoon; faites de gros muscles aux bras, de gros molets quarrés aux jambes, des mamelles bien cernées, bien découpées, les dentelés bien prononcés, bien arrondis. (Nous exceptons Puget & le Sueur, qui malheureusement ne firent pas secte.) Mais François le Moine, Carle Vanloo, Bouchardon, parurent. Alors on a dit: commencez par bien voir les beautés & les vérités du naturel, & à les rendre avec grace; rectifiez ensuite ses défauts par l'étude des grands Maîtres, & les principes sublimes du plus bel antique. L'art se monta si bien sur ce systême vrai, qu'il ne fut plus permis de faire de belles figures de pratique, & que celui qui s'en

Statue de Trophonius près de l'oracle, plusieurs Médées sur des quadriges, un cheval muselé, & des chiens de chasse.

8°. Il eut pour disciple Tifcrate de Sicyone, mais qui s'attacha davantage aux principes de

aviferoit, seroit sifflé. Sifflerons-nous donc le Brun & les habiles gens de son école? Non: mais nous distinguerons cette pratique fausse & maniérée, & nous ne balancerons pas à la blâmer, quelques recommandables que soient d'ailleurs les ouvrages où elle se trouve, d'autant que les objets d'imitation, qui ne ressemblent pas à la belle nature, sont blâmables.

Mais ce n'est pas précisément des formes particulières, ni du caractère du dessein dont il est question dans le passage que j'examine, & je n'ai fait cette légère excursion sur notre ancienne école, que pour mieux marquer ma reconnaissance aux maîtres qui nous ont le plus éclairés dans une partie si essentielle à l'art. Il ne s'agit dans le passage de Plin, que de têtes plus petites, de corps plus légers, moins charnus, & de figures qui paroissent plus longues que celles des prédécesseurs de Lyfippe; ce qui n'est pas précisément le contraire des muscles quarrés, mais ce l'est des tailles quarrées & communes. Le mérite principal de Lyfippe fut donc d'avoir su franchir l'imitation servile de la nature commune; d'avoir développé dans ses statues ce qui plait tant; ce qui remue l'ame sans répugner aux vérités naturelles; ce qui en paroissant

Lysippe; en sorte qu'on a de la peine à distinguer la plupart de leurs statues, comme le veillard de Thèbes, le Roi Démétrius, Peuceste qui sauva la vie à Alexandre, & qui fut bien digne d'être représenté par un aussi habile maître.

s'éloigner de la scrupuleuse exactitude, ne se rapproche que davantage de la vérité & de la beauté du premier ordre. Il y a des nuances dans Plinè qu'il faut saisir avec justesse, sans quoi l'on risque de prendre aisément le change sur ses idées. C'est peut-être là une des causes que tant d'habiles gens ne l'ont pas entendu. C'est donc par du travail, comme aussi par plus de connoissance qu'il n'en avoit lui-même du sujet qu'il traite, que nous parviendrons à l'entendre, & qu'ainsi nos observations pourront ne pas porter à faux.

Ce seroit mal entendre Plinè que de croire avec Mr. Winckelmann, que par *statura quadrata* il ait voulu dire un dessein, un contour *quarré* ou *angulaire*. Plinè savoit & écrivoit trop bien sa langue pour faire cette méprise, & pour ne pas connoître un mot propre qui signifiât le caractère du dessein, le trait, le contour. Il venoit de dire dans cette même section N°. 2, en parlant d'une figure de Polyclète, *lineamenta artis ex eo petentes, velut a lege quadam*, ils en étudient le *dessein* comme la règle de leur art.

Suétone dit de Vespasien, (c. 21.) *statura fuit quadratâ compactis firmisque membris, vultu veluti nitentis. Il avoit la taille médiocre, les membres ra-*

9°. Les Artistes qui nous ont conservé dans leurs écrits ce que je rapporte (a), font aussi les plus grands éloges d'un Téléphane de Phocée, qu'on ne connoît point d'ailleurs ; parce qu'ayant

*massés & vigoureux, le visage semblable à celui d'un homme qui fait des efforts. Il est probable que Mr. Winckelmann n'avoit point ce passage présent à l'esprit, quand sa préoccupation lui faisoit donner un sens des plus faux aux paroles de Pline ; mais comment a-t-elle eu assez de force pour lui faire entièrement oublier ce qu'il avoit appris dans sa jeunesse ? Ses Auteurs latins & ses dictionnaires lui avoient enseigné, que le mot *quadratus*, appliqué à la taille des hommes ou des animaux, signifie ordinairement une taille médiocre, renforcée, & jamais un contour, un dessein carré. Voici ses paroles. *Il est vraisemblable, & l'on doit juger d'après quelques passages des anciens écrivains, que le dessein de ce grand style n'étoit pas exempt de roideur, (de lignes droites) & que les contours formoient par là des angles ; ce qui paroît être indiqué par le mot carré, Plin. l. 34, c. 9. (Hist. de l'Art, p. 224, de l'allemand.)**

(a) Que pourroit dire ici la Pliniomanie ? Voudroit-elle encore nous crier que Pline n'a pas copié les meilleurs jugemens qu'il produit sur les productions des beaux arts ? Je ne fais s'il s'attendoit à être apprécié quelque jour : mais je suis sûr qu'il ne s'imaginait pas, que des hommes qui savent lire, écrire &

vécu dans la Theffalie, ses ouvrages y font restés inconnus. Cependant ils se réunissent pour le comparer à Polyclète, à Myron, à Pythagore; & parmi ses ouvrages, ils font l'éloge d'une La-

raisonner, voudroient le faire passer, contre son témoignage propre, contre son aveu même, pour ne devoir qu'à lui ce que nous lisons d'exact dans ce qu'il dit de la peinture & de la sculpture. Quand un Ecrivain expose des faits, des vues, des jugemens sur quelque art que ce soit, & qu'il déclare avec candeur que *ce qu'il rapporte est puisé dans les Ecrits des Artistes*, il semble qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux. Nous verrons pourtant, dans la suite de ces notes, jusqu'à quel point on a voulu les fermer à ceux qui ne lisent pas Pline dans sa langue, & même (ce qui est plus hardi, plus singulier) à ceux qui peuvent le lire & l'entendre.

Mr. Poinfinet fait disparaître, dans sa traduction, le mot *artifices* de la place où il doit être, & le forge pour le mettre où Pline assurément ne devoit pas le placer. Cette parcelle de la traduction de Mr. Poinfinet, est assez particuliere pour la joindre au texte de Pline. *Artifices, qui compositis voluminibus condidere hæc, miris laudibus celebrant, & Telephanem Phocæum, ignotum alias, quoniam in Theffaliâ habitaverit, ubi latuerint opera ejus: alioqui suffragiis ipsorum æquatur Polycleto, Myroni, Pythagoræ, &c.* Voyez si ce latin aisé correspond bien exactement à la traduction que voici. “ Ceux qui ont écrit sur la vie

riffe, d'un Spintharus, Athlète victorieux (b) & d'un Apollon. D'autres pensent que son séjour en Thessalie, ne fut point la cause de son obscurité, mais de ce qu'il avoit consacré tous ses travaux à Xerxès & à Darius.

10°. Praxitèle plus heureux dans le marbre, y fut aussi plus célèbre; il a cependant fait de très-beaux ouvrages en bronze: un enlèvement de Proserpine, une Cérès qui ramene sa fille, un Bacchus, une yvresse personnifiée par un satyre devenu célèbre, & que les Grecs surnomment *Péribœtos* (c). Les statues qui étoient

„ & les ouvrages des grands Artistes, couvrent de
 „ louanges Téléphane de Phocée, inconnu d'ailleurs,
 „ parce qu'il habitoit en Thessalie, où ses ouvrages
 „ sont demeurés cachés. Du reste, ces Ecrivains ne
 „ craignent point de l'égalier à Polyclète, à Myron &
 „ à Pythagore”. Si c'étoit un crime aux Artistes qui
 ont écrit de l'art, d'en avoir écrit, encore faudroit-il
 en user comme Plin, & le dire, attendu qu'il ne faut
 jamais défigurer l'histoire, pas même celle de l'art.
 J'aurois voulu pouvoir dire ici de Mr. Poinfinet, *mi-
 ris laudibus celebrandus*.

(b) *Pentathlus*, Athlète qui avoit remporté le prix dans les cinq jeux de la Grèce, la lutte, le pugilat, le disque, le faut & la course.

(c) Le fameux.

devant le temple de la Félicité, font aussi de lui, ainsi qu'une Vénus, qui fut brûlée avec le temple sous le regne de Claudius: cette figure égaloit sa Vénus de marbre si fameuse dans tout le monde. Il a fait aussi une femme qui entrelasse des couronnes, une vieille mal propre, & un esclave portant du vin; les Tyrannicides Harmodius & Aristogiton, statues que Xerxès, roi de Perse, avoit enlevées, & qu'Alexandre, après la conquête de la Perse, rendit aux Athéniens; un jeune Apollon guettant avec une flèche un lézard qui se glisse près de lui, & qu'on appelle du mot grec Sauroctonos (*d*). On voit aussi de lui deux figures qui ont deux expressions différentes, une matrone qui pleure, & une courtisane qui exprime la gaité. On croit que celle-ci est Phryné, & l'on prétend découvrir en elle tout l'amour de l'Artiste, & dans son air, la récompense d'une courtisane (*e*).

(*d*) Tueur de lézard.

(*e*) Je crois que la *récompense* exprimée dans le rire de Phryné, demande une explication, & que ce mot signifie le Cupidon que Praxitèle avoit donné à la courtisane. Que l'Artiste ait plus ou moins réussi dans cette expression, qu'il y ait même pensé, c'est ce qu'on ne peut pas assurer. Mais il est certain que Pline diroit

11°. Une autre statue fait honneur à la bonté de son cœur : car il a fait le conducteur du quadrigé de Calamis, afin qu'on ne crut pas que celui-ci eut moins bien réussi dans la figure

fort spirituellement ce que l'Artiste auroit fait ou dû faire. Je fais qu'on peut entendre autrement ce passage, & dire qu'on découvroit dans l'air voluptueux de Phryné le plaisir qu'elle avoit donné à son amant, pour le récompenser de son amour. J'avoue que si j'ai plus de goût pour l'autre sens, c'est qu'il offre un intérêt historique, & qu'il renferme peut-être une idée plus ingénieuse. Mais je soumets cette opinion aux Savans, & suis loin de vouloir prêter ma pensée à Pline; on m'appelleroit Commentateur. Voici le texte: *Hanc putant Phrynem fuisse, deprehenduntque in ea amorem artificis, & mercedem in vultu meretricis.* Ceci n'est après tout que du bel & bon esprit, attendu qu'on n'étoit pas sûr que la statue représentât Phryné: *putant, on croit.*

On vient de voir dans la traduction, *un esclave portant du vin*, & le mot du texte est *Ænophorum*. Si cette statue, enlevée par le Roi de Perse, est la même que Thémistocle voulut renvoyer à Athènes, il y a bien de l'apparence que Pline se trompe, & qu'il devoit dire *hydrophoron*, *qui porte de l'eau*. Voici le fait comme Plutarque le rapporte. « Thémistocle étant » arrivé à Sardis.... vit dans le temple de la mere des

d'homme que dans les chevaux. Ce même Calamis a fait encore d'autres quadriges & des chars à deux chevaux, genre dans lequel il fut toujours sans égal. Mais qu'on ne croie pas qu'il fut inférieur à représenter les hommes (f); il

„ Dieux la petite Hydrophore ; c'étoit une statue de
 „ bronze de deux coudées, qu'autrefois, lorsqu'il avoit
 „ l'intendance des eaux à Athènes, il avoit fait faire
 „ des amendes de ceux qui les détournoient par des
 „ canaux patriciens, & qu'il avoit consacré dans un
 „ temple”. (Vie de Thémistocle.) Le Pere Hardouin,
 Mr. Poinfinet & Mr. Brotier n'ont pas fait cette ob-
 servation que je crois juste : je la dois à Mr. Dacier.
 Je ne sache pas en effet qu'on ait pu bien juger que
 ce fut du vin plutôt que de l'eau que cette figure
 portoit, à moins que ce n'eût été par la forme du
 vase, & que l'Artiste y eût observé le costume. Ce-
 pendant, il me sembleroit que le trait historique pour-
 roit décider la question, & l'emporter sur une tradition
 populaire, qui peut-être eut cours à Athènes.

(f) Praxitèle fit ce conducteur de char, afin qu'on
 ne crut pas que Calamis eût moins bien réussi dans
 la figure d'homme que dans les chevaux ; cependant
 Calamis n'étoit pas moins habile à représenter les
 hommes que les chevaux : voilà le raisonnement de
 Pline. Pourquoi donc Praxitèle vouloit-il sauver du
 blâme un Artiste qui n'étoit pas dans le cas d'en méri-

n'y a point d'Alcmène plus célèbre que la sienne.

12°. Alcamène, élève de Phidias, a travaillé aussi le marbre; & il a fait en bronze un Athlète, qu'on appelle *Encrinomenos* (g). Aristide,

ter? Un Artiste qui fut toujours sans égal dans les deux genres; puisqu'il n'étoit pas moins habile à représenter les hommes que les chevaux? Il semble que la contradiction est décidée. Connoisseur ou non, Compileur ou non, ne doit-on pas raisonner juste?

Cependant je suis loin de vouloir ôter à Pline un sentiment honnête, & je vois avec plaisir que, rapportant un trait honorable pour un Artiste, mais qui pouvoit nuire à la gloire d'un autre, il a pris soin de mettre cette gloire à couvert, en avertissant que la générosité de Praxitèle ne doit pas faire prendre une idée défavantageuse des talens de Calamis. C'est dommage que la contradiction ne fasse qu'un avec l'éloge. Elle y est d'autant plus identifiée que ce Calamis, qui fut toujours sans égal dans la représentation des chevaux, n'étoit pas inférieur non plus dans celle des hommes. Donc il y fut toujours sans égal; donc les Phidias & les Euphranor, qui furent aussi sans égaux, qui l'emportèrent sur tous les autres, ne sont chez Pline que des phrases, des manières de parler qui ne doivent pas tirer à conséquence.

(g) Le préférable.

élève de Polyclète, a fait des chars à quatre & à deux chevaux. On estime la Lionne de Tifcrate. Une courtisane de ce nom, joueuse de lyre, & qui étoit dans l'intimité d'Harmodius & d'Aristogiton, souffrit la torture jusqu'à la mort, sans découvrir leur complot de tuer les tyrans. Les Athéniens voulant honorer sa mémoire, sans qu'on pût cependant leur reprocher d'avoir célébré une courtisane, firent exécuter la figure de l'animal dont elle portoit le nom; & pour faire comprendre la cause de cet honneur, ils ne voulurent pas que l'Artiste fit de langue à cette représentation (h).

(h) Mr. de Jaucourt a fait à l'occasion de ce Statuaire, une petite méprise. Il a dit au quatorzième tome de l'Encyclopédie, pag. 828. *Tifcrate*, chargé de cet ouvrage, s'en acquitta d'une façon glorieuse; & il ajoute: j'ai pour garans *Pline*, l. 34. ch. 8. *Hérodote* & *Thucydide*. 1°. *Pline* ne dit rien de la façon glorieuse dont *Tifcrate* s'acquitta de cette statue, puisqu'en effet l'invention ne lui appartenoit pas, & qu'il exécutoit seulement ce qu'on lui avoit prescrit; il n'avoit donc pour lui que l'exécution; *Pline* dit que la statue étoit estimée, *laudatur*. 2°. *Hérodote* ni *Thucydide* ne parlent ni de *Tifcrate*, ni de *Leana*, ni de la *Lionne* qui la représentoit. Mais

13°. Bryaxis a fait Esculape & Seleucus (i); Bédas, un homme qui adore: Batton, un Apollon & une Junon qui font à Rome dans le temple de la Concorde.

Le Dictionnaire de Moréri, article *Léene*, cite *Pline*, l. 34, ch. 8. *Hérodote* & *Thucydide*, ce qui est entièrement conforme à Mr. de Jaucourt. Cependant, si j'avois à citer quelqu'Auteur sur le fait de *Laena*, je préférerois Pausanias, l. 1, ch. 23. & Plutarque, *du trop parler*, ch. 7. je les préférerois, dis-je, à Hérodote & Thucydide qui n'en parlent pas, si je voulois choisir mes *garans* & passer pour un Ecrivain exact.

(i) Le Pere Hardouin souhaiteroit dans sa Note sur ce passage, qu'on lût *Æsculapium* & *salutem*; il peut avoir raison. Il rapporte des autorités qui feroient croire que cette leçon seroit la vraie. Hygia, fille d'Esculape & Déesse de la santé, devoit naturellement accompagner le Dieu de la Médecine, & quand on le représentoit, elle y convenoit mieux que *Seleucus*. Ainſi Pline aura dit, *Æsculapium* & *salutem*, ou bien & *Hygiam*, comme il dit ailleurs, *Æsculapium* & *Hygiam*, *Æsculapio*, *Hygiâ*; mais *salutem* prêtoit davantage à la méprise d'un copiste, qui pouvoit en faire aisément *Seleucum*. Pausanias rend ceci fort clair. Dans sa langue, il ne devoit pas dire *salutem*: & voici ce qu'il dit: τοδ δὲ Ἀσκληπίου ἄγαλμα Βρύαξις καὶ αὐτὸ, καὶ τὴν Ὑγίαν ἐποίησεν. *Bryaxis a fait la*

14°. Ctésilas a fait un homme blessé & mourant, dans lequel on peut voir ce qui lui reste encore à vivre; il a fait aussi une statue de

statue d'Esculape & celle d'Hygia. C'est ainsi qu'on avoit coutume de les représenter, c'est-à-dire, ensemble.

Mr. Brotier n'avoit pas fait attention au passage de Pausanias, lorsqu'il a dit, pag. 353, tom. 6, *il n'y a rien à changer ici, nihil ergo mutandum.* Fort bien; *sed est observandum.* Quand Pline dit plus loin, qu'Aristodème fit la statue du Roi Seleucus, quel rapport peut-il y avoir avec le groupe d'Esculape & Hygia fait par Bryaxis? la citation *Seleucus rex* est donc parfaitement oiseuse. Je suis fâché d'avoir par fois raison: Mr. Brotier m'a appelé, je dois me présenter; mais toujours sans humeur.

Tant d'autres se trompent, qu'en vérité Mr. Brotier est ici fort excusable. Entre une infinité d'exemples, celui que je vais risquer de produire, mérite peut-être quelque attention. Il sembleroit que depuis plusieurs années, on soit convenu de se méprendre sur ces trois mots de Suétone: *qualis artifex pereo!* On veut qu'il s'agisse là d'un *Musicien*: (on pourroit y comprendre aussi la déclamation, la peinture, la sculpture, dont Néron se glorifioit encore) mais ne seroit-ce pas plutôt d'un *libitinaire* dont il seroit ici question? Il paroît que le sujet y conduit naturellement. En effet, Néron commande sa fosse, en donne la mesure prise sur celle

l'Olympien Périclès (*k*), digne de son surnom. Cet art est admirable, en ce qu'il rend les hommes célèbres plus célèbres encore. Céphissodote a fait, dans le port d'Athènes, une

de son corps, devient, en un mot, l'ordonnateur de ses propres funérailles ; il étend même la fonction de ce qu'en France on appelle *juré-crieur*, mais il ne met pas la main à l'ouvrage. C'est pourquoi Suétone dit *artifex*, & non *opifex* ; terme qui iroit jusqu'à désigner celui qui creuse la fosse, le *fossoyeur*. L'Architecte qui dirige, qui ordonne un édifice, est *artifex*, *artiste* ; le tailleur de pierre est *opifex*, *ouvrier*. Mais dans l'idée de Néron, l'ordonnateur d'une fosse où va pourrir un cadavre, est un homme qui exerce un état vil & humiliant. Chez les Romains, l'office du libitinaire étoit de présider aux soins d'enterrer ou de brûler les morts. Ainsi je crois entendre le monstre enfin atterré, dire encore en mourant : *Maître du monde entier, il n'y a qu'un instant, le sort pour achever de briser mon orgueil me réduit, en périssant, à boire, avec la main, l'eau croupie d'une mare, hæc est Neronis decocta, & aux viles fonctions d'un libitinaire. Qualis artifex pereo ! dans quel métier je meurs !* Je n'en soumetts pas moins cette interprétation à qui voudra la réfuter.

(*k*) Mr. de Jaucourt a commis sur ce passage une faute assez singulière. Voici ce qu'il dit en parlant de Panæus, Encyclop. tom. 12, p. 262. *Phidias son frere,*

Minerve d'une beauté surprenante, & un Autel dans le temple de Jupiter conservateur, au même port; peu d'ouvrages lui sont comparés.
Canachus

ce Sculpteur si célèbre, avoit aussi exercé l'art de la peinture; il avoit peint dans Athènes l'Olympien, c'est-à-dire, Périclés. Olympium Periclem, dignum cognomine, pour me servir des termes de Pline. Hist. nat. l. 34, c. 7. Voilà bien, à la vérité, quelques-uns des termes de Pline; mais voici sa phrase entière: *Ctesilaus (fecit) vulneratum deficientem, in quo possit intelligi, quantum restet animæ: Et Olympium Periclem dignum cognomine.* Il ne s'agit pas là de *Phidias* dont Pline ne parle plus depuis longtems, mais de *Ctésilas*, ce qui est un peu différent. Il paroît difficile de faire de ces fortes de fautes, quand on lit Pline & qu'on ne copie pas Mr. de la Nauze. On sera plus surpris encore, quand on lira dans le tome 14, pag. 818, à l'article du Statuaire *Ctésilas*, que, dans ce même passage, il s'agit de sculpture, & non de peinture; de *Ctésilas* & non de *Phidias*; & que Mr. de Jaucourt y rapporte les mêmes paroles de Pline dans un sens contraire, qui est le vrai.

Ce passage n'est pas plus heureux en Italie. L'Auteur de *l'entusiasmo*, Milan 1769, écrit qu'il y est parlé du Gladiateur mourant que nous avons, & il dit: *Il Gladiator moribondo di Ctesila fu però messo da Plinio sopra tutte le più stupende opere dall'an-*

Canachus a fait dans le Didymée (1), en bronze d'Ægine, un Apollon nud furnommé *Philésius* (m). Il a aussi fait un cerf suspendu sur ses jambes, de manière qu'on peut passer un fil dessous, parce que les pinces & le talon mordent successivement le sol; en sorte que la pression de l'une fait ressauter l'autre (n). Il a fait

tiquita, pag. 138. Malheureusement c'est d'une figure de bronze que parle Pline, & qu'il ne met pas au-dessus de tous les plus étonnans ouvrages de l'Antiquité: le Gladiateur mourant est de marbre, comme on fait. On ne s'attend pas à de pareilles rencontres de la part d'un Italien. Mais enfin quand des Littérateurs, des Savans, des Académiciens font de ces sortes de méprises, sont-elles plus pardonnables chez eux que chez un Artiste à qui il peut arriver d'en faire autant?

(1) Temple d'Apollon, furnommé *Dydimeus*, où avoit été l'Oracle des Branchides, prêtres du temple de ce Dieu.

(m) L'aimable.

(n) *La charmante Catin* fait au moins le tour de la chambre; mais un cerf sautillant à ressorts, sans changer de place; que cela est beau! que cela est digne de passer à la postérité! il falloit nous dire si ce cerf étoit bien fait, & non pas seulement qu'il sautilloit: mais il est toujours bon de savoir que

aussi des enfans conduisant chacun un cheval. Chæréas a fait Alexandre le Grand & son pere Philippe.

15°. Défilas a fait un Doriphore (o) & une Amazone blessée. Démétrius a fait une Lyfima-cha, qui fut soixante-quatre ans prêtresse de Minerve; une Minerve appelée *Musique*, parce que les serpens de la Gorgone retentissent au son de la lyre. Il a fait aussi l'écuyer Simon qui le premier a écrit de l'équitation. Dédale (p) esti-

dans la 95^e. Olympiade, 50 ans environ après Phidias, des Statuaires Grecs produisoient de pareilles amusettes. Il est bon de voir aussi que Pline les rapporte sans les apprécier.—Mais ce cerf étoit un ouvrage de mécanique :—c'étoit, si je ne me trompe, de la mécanique assez mal employée. L'Historien ne nous apprend ni l'usage, ni l'objet de cette production sautillante.

(o) Un homme armé d'une pique.

(p) C'est Dédale de Sycione. Pline ne parle pas de l'ancien Dédale Athénien, comme Sculpteur : il méritoit pourtant une place dans le catalogue de ceux qui ont commencé l'art. Cet Artiste avoit eu dans son tems une réputation étonnante : Diodore de Sicile n'en laisse aucun doute. *Dédale surpasse, dit-il, tous les hommes dans les ouvrages de la main, & surtout dans la Sculpture..... En effet, ses statues*

mé entre les Artistes qui ont fait des ouvrages en argille, a fait en bronze deux enfans au bain, qui se frottent. Dinomène a fait Prostéfilas & le lutteur Pythodème.

16°. Il y a d'Euphranor un Paris estimé en ce qu'on y reconnoît tout ensemble, & le Juge des Déeses, & l'amant d'Hélène, & enfin le

étoient faites avec tant d'art, & imitoient le naturel de si près, qu'on a dit qu'elles étoient parfaitement semblables à des êtres vivans, qu'elles voyoient, qu'elles marchaient; en un mot, qu'elles avoient tous les mouvemens que l'on remarque dans l'homme qui vit & qui pense. Diod. l. 4. c. 31.

Il est vrai que Diodore met ces beaux éloges sur le compte de gens qui, jusques-là, n'avoient vu pour toutes statues que des buches mauffadement fabriquées. Il est vrai aussi que Platon a écrit dans son Dialogue du Beau: *Si Dédale revivoit, disent les Statuaires de nos jours, & qu'il produisit les ouvrages qui lui acquirent autrefois tant de réputation, il ne passeroit que pour un ignorant.* Mais cette ignorance n'étoit pas une raison pour notre Auteur de supprimer ce Statuaire, dont il parle ailleurs comme inventeur de plusieurs outils & comme Architecte, surtout ayant fait mention du Potier Dibutade & des premiers Peintres qui dégrossirent l'art. *Il est certain, dit Pausanias, que Dédale fit un assez long séjour*

meurtrier d'Achille (q). Il y a de lui une Minerve à Rome, qu'on appelle Catulienne; elle a été dédiée au bas du Capitole par Q. Lu-

auprès de Minos à Gnoffe, pour y fonder une excellente école de sculpture. Il dit ailleurs: Les ouvrages de Dédale sont grossiers, & ne présentent rien de beau à la vue; cependant ils portent un certain caractère de divinité. Quoiqu'il y ait beaucoup à rabattre de cet éloge, & que Platon ait mieux approché du vrai, il n'en est pas moins certain que Pline eût été plus exact, s'il eût fait mention de Dédale, comme fondateur d'une très-ancienne école de sculpture. Mr. de Jaucourt dit, que ce Dédale vivoit 30 ou 40 ans avant la guerre de Troye, je ne fais sur quelle autorité. Mais puisqu'il travailla pour Minos, premier Roi de Crète, il devoit vivre 230 ans avant la prise de Troye.

(q) Si Euphranor avoit trouvé le secret merveilleux & perdu depuis, de donner à la fois à une statue trois expressions différentes, opérant en même tems, & dont chacune fût également claire pour le spectateur; il paroît que Pline a eu tort de ne pas appuyer davantage sur une circonstance si extraordinaire, pour faire sentir dans toute son étendue l'inconcevable talent de l'Artiste qu'il vouloit célébrer, ce qui en valoit mieux la peine que les détails qu'il a faits sur les raisins de Zeuxis & la ligne fendue en quatre par Apelles & Parrhasius.

tatius Catulus; & une figure du Bon-Succès, qui tient de la main droite une coupe, de l'autre une épi & un pavot: une Latone qui porte

Mais si les trois expressions, ou plutôt, les trois idées renfermées dans le Paris, étoient marquées, non par des signes contradictoires & inalliables dans une même statue, & qu'elles ne le fussent que par des attributs qui rappellassent à ceux qui favoient son histoire, trois principaux traits de sa vie; comme, par exemple, s'il tenoit Hélène dans ses bras, ou que près d'elle, il lui exprimât son amour; si en même tems il tenoit une pomme & une flèche: on pouvoit aisément reconnoître l'amant d'Hélène, le juge des Déeses & le meurtrier d'Achille. En ce cas, Pline auroit dû faire mention de ces attributs. Alors tout le merveilleux se feroit évanoui; il ne feroit plus resté que le récit simple d'une ressource ordinaire de l'art pour caractériser une figure: l'emblème.

Vous plaît-il davantage de croire que ces trois expressions étoient rendues sur la physionomie de Paris? Je le veux bien, pourvu cependant que vous puissiez allier dans les traits d'un visage de bronze l'air judicieux, imposant, majestueux, à l'air charmant, passionné, galant, & à l'air cruel, fourbe & lâche. Mais prenez garde que rien de cela n'y manque, sans quoi on ne pourroit reconnoître le juge des Déeses, l'amant d'Hélène, & le meurtrier d'Achille, dans le visage de votre statue. Convenez que si Pline eût dit à

Apollon & Diane qu'elle vient d'enfanter; cette figure est dans le petit temple de la Concorde. Il a fait aussi des quadriges & des chars à deux

quels signes on pouvoit reconnoître ces trois caractères, il vous eût bien autrement satisfait.

Quand vous diriez qu'*Euphranor* a pu trouver dans la nature un beau jeune homme en qui un vif penchant à la volupté déceloit une certaine fausseté du cœur, vous diriez ce que font les Artistes en choisissant un modele dont les traits & la physionomie répondent à l'expression de leur sujet. Mais vous n'auriez pas encore les trois expressions; celle de lâcheté vous manqueroit. Si vous ne demandiez que l'assemblage de deux caractères, vous avoueriez qu'il vous en manque un troisième; & s'il vous échappoit de dire que *l'imagination de l'admirateur est disposée à suppléer à ce qui manque*, on vous feroit deux réponses. On vous diroit premièrement que par votre proposition, vous ouvrez la carrière à toutes les fantaisies qu'un cerveau déréglé voudroit enfanter; puis on ajouteroit qu'il ne manque rien au texte de Pline, & qu'il est trop clair pour s'y méprendre. En effet *Euphranoris Alexander Paris est: in quo laudatur quod omnia simul intelligentur, judex Dearum, amator Hælenæ, & tamen Achillis interfector*, ne laisse rien à faire à l'imagination, du moins pour la certitude que la statue montrait les trois caractères, le mot *intelligentur* s'y rapportant également. Mr. Poin-

chevaux ; un Pluton d'une rare beauté ; la Vertu & la Grèce, toutes deux colossales, & une femme en admiration & qui adore ; un Alexandre

finet le pensoit ainsi, lorsqu'il traduisit, *Euphranor est célèbre par son Alexandre Paris, en qui il a su caractériser le juge des trois Déeses, l'amant d'Hélène, & en même tems le meurtrier d'Achille.* Qui dit caractériser, & qui ajoute en même tems, ne suppose pas que l'imagination dût s'exercer sur la troisieme expression plus que sur les deux autres. Voy. *Réflex. sur la Peinture* par Mr. de Hagedorn, tom. 2. pag. 119.

Mais si rien de tout cela n'étoit le sens de Pline, & que s'exprimant comme un homme qui veut qu'on dise en regardant la statue : voilà ce Paris qui jugea les Déeses, qui fut le ravisseur d'Hélène, & qui tua lâchement Achille, toutes nos peines seroient en pure perte, & nous serions obligé de convenir que Pline se feroit exprimé en homme d'esprit. Quand nous voyons, soit en Peinture, soit en Sculpture, la représentation d'un personnage dont nous favons l'histoire, & que cette représentation est assez belle pour nous rappeler vivement celui qu'elle nous montre, & pour nous conduire aux principaux traits de sa vie, ne disons-nous pas : *voilà l'auteur de telles & telles actions ?* Mais le sot ou le froid ignorant pourroient ne voir que la représentation d'un individu. J'avoue que cette façon de voir n'a pas besoin d'autant

& un Philippe sur des quadriges (r). Eutyclide a fait un Eurotas duquel plusieurs ont dit que le travail étoit plus coulant que le fleuve même (s). On loue la Minerve & le roi Pyrrhus

d'imagination qu'il en faut pour appercevoir très-distinctement la lumière du Tabor sur le bout de son nez. Entre les différens moyens de connoître les hommes, celui de faire un ouvrage public, n'est pas à négliger. L'Artiste trouvera dans cette connoissance des leçons pour la partie métaphysique de son art, & qui pourront lui servir à diriger son enthousiasme, comme aussi à l'élever au-dessus de certaines observations bizarres, ou froidement calculées, qui sont le triste affommoir du génie. Qu'importe que ce soit de la part d'un esprit solide & profond, ou de celle d'un sot, puisque les extrémités se rapprochent.

(r) Il a certainement fait ces statues après la mort d'Alexandre; 1°. parce qu'en vertu de l'édit d'exclusion pour tout autre que Lyfippe, il ne lui étoit pas permis de les faire pendant la vie du roi. 2°. Parce qu'Euphranor vivoit dans la 151^e. Olympiade, comme je le prouverai sur de bons témoignages, au livre suivant, à l'article de ce Peintre.

(s) Voilà de ces manieres de parler qui font dire que *Plin* étoit un grand connoisseur. Plusieurs de ceux qui ont de trop fortes prétentions à la connoissance des arts sans l'avoir effectivement, tenant le même langage qui est celui des gens d'esprit, ont in-

d'Hégias, sa cavalcade d'enfans, & Castor & Pollux d'Hégélias, qui sont devant le temple

térêt de se persuader & de vouloir persuader aux autres que Pline étoit grand connoisseur. Ils font à-peu près ce raisonnement : *Pline a parlé des arts comme nous en parlons ; donc il étoit connoisseur : nous parlons des arts comme Pline en parle ; donc nous sommes connoisseurs.* Il ne faut point ôter au lecteur le plaisir de rétorquer cet argument.

Mr. de Jaucourt n'a pas lu Pline ici avec assez d'attention : il lui fait dire, *le travail de cette figure étoit encore plus coulant que les eaux de ce fleuve.* Pline a été plus modeste, & n'a rien pris sur lui ; il a écrit *plurimi dixere, bien des gens ont dit.* Quoique le style de Pline soit quelquefois dur, ferré, obscur & sentant son déclamateur, il est cependant noble, vif, énergique, élégant & rempli de goût. Je trouve avec Mr. de Buffon que *Pline communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser, qui est le germe de la Philosophie.* La seule lecture de Pline auroit suffi pour m'inspirer la hardiesse de l'examiner lui-même, n'eussai-je pas eu d'autres motifs. Quoique la Sculpture ne m'ait pas laissé tout le tems de m'appliquer entièrement à l'étude du latin, c'est-à-dire, à la lecture suivie & répétée des meilleurs Auteurs ; j'ose dire cependant que le projet de rectifier cette traduction, ma conduit à plus de connoissance de la langue de Pline, &

de Jupiter tonnant; on voit dans la colonie de Parium, un Hercule fait par Isidore (*t*).

que je vois peut-être mieux à présent l'élégance & le goût de son style. Mais de l'élégance & du goût dans la diction, il n'en résulte pas plus de connoissance dans telle ou telle science, que d'une science acquise il ne résulte nécessairement du goût; observation qu'on auroit pu faire avant de conclure du beau style & de certaines manières de s'exprimer de Plinè, qu'il se connoît bien aux arts dont il parle, & dont par fois il dit des choses fort élégantes & fort justes.

(*t*) Je commence par transcrire ici la note de Mr. Poinfinet, pour justifier cet endroit de ma traduction, que je ne suis point d'avis de changer.

„ Isidore est ici le nom du propriétaire de l'Her-
 „ cule de Parium, & non pas d'un Statuaire, comme
 „ on l'a cru jusqu'ici; car ce n'est pas ici la place des
 „ Artistes Grecs, dont le nom commenceroit par un
 „ *iota*. D'ailleurs, dans toute cette liste, le nom du
 „ Statuaire mis au génitif, précède constamment l'é-
 „ nonciation de l'ouvrage, au lieu que cet *Ifidori* fi-
 „ nit la phrase: d'où je conclus qu'il faut un point
 „ après *tonantis*, & qu'il faut lire ensuite: *Hegastia*,
 „ *in Pario Coloniâ, Hercules Ifidori*”.

Dans toute cette liste, le nom du Statuaire mis au génitif, ne précède pas constamment l'énonciation de l'ouvrage; le passage même en est la preuve, puis-

17°. Lycius d'Eleuthère, élève de Myron, a fait un enfant qui souffle un feu qui s'éteint; ouvrage digne de Myron lui-même. Il a fait aussi les Argonautes. Léochares a fait un aigle

qu'on y lit : *Ἔ Castor ἔ Pollux ante adem Jovis tonantis, Hegesia. In Pario Colonia Hercules Isidori.* Quelqu'ingénieux que soit le changement que fait Mr. Poifinet dans la ponctuation, je ne crois pas qu'il soit juste, puisque le principe sur lequel il le fonde n'existe point; ainsi nous pourrions résoudre cette question, par le passage même qui la fait élever. Sans trop charger mon papier d'exemples, j'observe cependant que Pline dit : *Medeam Timomachi, Venerem Apelli*; & qu'au liv. 36, chap. 5, on en voit neuf exemples de suite, soit ou non pour finir la phrase. Mais Pline ne dit-il pas spécialement pour la finir, *quinta (amazona) Phradmonis*? Voyez vers le commencement de cette même section 19.

Je demande à présent si Pline, Ecrivain Latin, a dû suivre & s'il a suivi l'alphabet grec? & si un nom qui commence par un I, n'est pas bien placé après *Eutichides, Hegias, Hegesias*, & avant *Lycius, Leochares, Lyfiscus, Lycus, Menæchmus, Naucides*? Si Mr. Poifinet eût observé que plus loin, notre Auteur dit : *Baton, Euchir, Glaucides*, il eût vu que Pline quelquefois ne s'affujettit pas à l'ordre de l'alphabet grec, A, B, Γ, Δ, E; les exemples en sont

qui ravit Ganimède, & qui sachant ce qu'il enleve, & à qui il le porte, marque la crainte qu'il a de le bleffer, même à travers son vêtement (u); le jeune Autolycus vainqueur dans

dans tout son ouvrage; & sans sortir des trois livres que j'examine, on en trouve plusieurs.

Le Statuaire *Ifidore*, ainsi que quelques autres Artistes Grecs, n'est connu que dans Pline; & Mr. Poinfinet qui l'a remarqué de plusieurs, auroit dû en faire autant de celui-ci. Il y eut un autre *Ifidore* Historien qui vivoit sous le regne d'Auguste, & que Pline cite plusieurs fois. Mais auroit-il été le possesseur de cet Hercule, qui paroît être une statue publique bien plus vraisemblablement, qu'elle n'est la possession d'un particulier? Par l'énumération que fait Pline, on voit que les ouvrages dont il parle, appartenoient à des villes ou à des souverains: pour les statues qui étoient à Rome, il dit le temple ou le palais où on les voyoit. Ainsi je traduis conformément à la ponctuation des imprimés & des manuscrits, qui se rapportent tous, comme aussi celui de Pétersbourg; ils n'ont pas le point après *tonantis*, mais seulement une virgule.

(u) Voici le texte. *Leochares aquilam (fecit) sentientem quid rapiat in Ganimede, & cui ferat, parcentem unguibus etiam per vestem, puerum.* Et voici la traduction qu'on en trouve dans le quatorzième tome de l'Encyclopédie, page 821. *Léochares,*

les combats du Pancrace, le même pour lequel Xénophon a écrit son banquet : il fit aussi le Jupiter tonnant qui est au Capitole ; c'est de

dit Pline , *exécuta un aigle enlevant Ganimède , sentant le mérite du poids dont il est chargé , & la grandeur de celui auquel il le porte , craignant de blesser avec ses ongles les habits même du jeune Phrygien.*

Je n'examine pas cette traduction comme phrase françoise : mais voici ce qu'il m'est permis d'observer, puisque je suis Traducteur. 1°. Le sens du texte n'est pas celui de la traduction que donne Mr. de Jaucourt, quand il dit que l'aigle craint de blesser les habits de Ganimède ; & *blesser*, quand on l'applique à des habits, ne me paroît pas le mot propre. 2°. Pourquoi d'ailleurs cet aigle si intelligent, auroit-il pris tant de précaution ; pourquoi auroit-il eu tant de délicatesse pour le vêtement de Ganimède ? Ne savoit-il pas que Jupiter avoit le moyen de lui donner un habit neuf ?

Mr. de Jaucourt dit, *admirez comme Pline parle de cet ouvrage.* Avant d'admirer, j'ai lu, & j'ai pensé que si cet ouvrage étoit admirablement composé, admirablement exécuté, il devoit être admirable, son idéal n'étant que raisonnable ; attendu qu'on ne trouveroit guere de Sculpteurs & de Peintres assez ineptes pour faire enfoncer les ongles de l'aigle dans le corps de Ganimède, s'ils traitoient ce sujet. Il ne me reste donc plus à admirer que les expressions de

toutes les statues ensemble celle qui mérite le plus d'éloges (x) : il a aussi fait un Apollon ceint d'un diadème. Lyciscus a représenté Lagon,

Pline ; car il ne dit pas un mot de la composition ni de l'exécution , il s'exprime avec le sentiment que lui inspire l'idéal de l'ouvrage ; c'est l'homme d'esprit qui parle , & voilà tout. Qu'y a-t-il d'admirable au-delà ? Sera-ce la phrase ? admirons-la.

Mr. Poinfinet traduit : *on voit qu'il craint d'offenser avec ses ongles les habits mêmes de Ganimède.* Si *etiam per vestem* ne signifie pas même à travers le vêtement , la traduction de Mr. de Jaucourt , & celle de Mr. Poinfinet sont bonnes , & je dois convenir que la mienne est infidelle.

(x) Cette statue mérite donc plus d'éloges que le Jupiter Olympien de Phidias , *qu'on avoue universellement ne pouvoir être égalé ?* liv. 34 , chap. 8. Elle en mérite donc plus que le groupe de Laocoon , *préférable à tout ce qui a été fait en peinture & en sculpture ?* liv. 36 , ch. 5. Qu'on dise en voyant un très-bel ouvrage , *voilà la plus belle chose du monde ;* & que le lendemain , en voyant un autre très-bel ouvrage , on dise encore , *il n'y a rien d'aussi beau , cela ne peut être égalé ;* ce n'est que l'expression du sentiment vif & subit , l'impression du moment : mais qu'on soit historien , qu'on parle de choses faites il y a des siècles , on n'a plus ce langage contradictoire ; on prend l'esprit d'ordre & de discussion , & l'on place

statue où l'on voit les malices & les fourberies d'un jeune esclave (y). Lycus a fait aussi un jeune esclave brûlant des parfums.

les différens ouvrages dont on se charge de rendre compte, chacun au rang que les siècles ont dû leur assigner.

Je ne fais comment ceux qui prétendroient que Pline n'est pas sujet à se contredire, pourroient le justifier ici : mais je les priois d'accorder encore cette statue, qui de toutes ensemble mérite le plus d'éloge, avec la Vénus de Praxitèle, qui est la première, non seulement de cet Artiste, mais aussi de toute la terre. L'esprit de chicane quelquefois si spécieux & si tenace, doit être ferré de près. C'est souvent à la réaction qu'on est redevable de plusieurs vérités, qui sans cette incubation, auroient froidement périés dans l'œuf. Ce n'est pas qu'à mon égard, la perte fut bien regrettable.

(y) Mr. Poinfinet traduit fort ingénieusement ce *Lagon*, & sa note est remplie d'une érudition curieuse. Il assure qu'on n'avoit rien compris jusqu'ici à ce passage de Pline, & qu'il faut lire *vernulitas*, au lieu de *vernilitas* qui est évidemment une faute des copistes. Pour moi, croyant que *vernilitas* ou *vernulitas* signifie tour de valet, malice d'esclave, & que *vernaculus* est un jeune esclave né dans la maison de son maître, je m'en tiens au sens que ces idées simples me présentent. *Vernula* diminutif de *verna*, est le

18°. Le veau de Ménæcme qui est pressé sous le genou, a le col replié: ce même Ménæcme a écrit sur son art (2).

19°. Naucide

mot dont Pline va se servir, pour désigner un jeune esclave de Périclès: *Periclis Olympii vernula hic fuit.* Ce qui feroit croire que Pline ici ne joue point sur le mot qui signifie printemps, ainsi que le dit Mr. Poinfinet: mais qu'il écrit simplement le mot en usage dans sa langue, pour nommer un jeune esclave. Mr. Brotier a conservé le *vernilitatis* du texte; & moi je fais cette note, parce que je traduis Pline aussi: voyez celle de Mr. Poifinet, tom. 11, pag. 74.

(2) Puisque Mr. Brotier a tant fait que d'afficher la traduction bête de ces deux lignes de mon autre édition, il auroit pu choisir encore quelques traits qui pouvoient bien être aussi mauvais; c'eût été grêler plus fort sur le perfil. Je dois pourtant lui dire que ce veau qui étoit appuyé sur son genou, la tête tournée en arriere, n'étoit pas de ma façon; j'avois seulement négligé de le corriger: ce qui est indifférent à un examinateur, qui a le droit de relever les fautes qu'il rencontre, & qui doit aussi les mettre sur le compte de celui dont il voit le nom. Oh! si je pouvois montrer à Mr. Brotier le manuscrit de la toute première traduction, il y en verroit bien d'autres. Je montrerai ailleurs qu'il fait me transcrire aussi, quand il m'approuve: mais alors il ne me nomme pas.

19°. Naucide est connu par son Mercure, par sa figure qui jette le disque, & par une autre qui immole un bélier. Naucerus a fait un lutteur hors d'haleine: Nicerat, Esculape & Hygia; ils sont dans le temple de la Concorde à Rome.

20°. Pyromaque a fait un quadrigé conduit par Alcibiade; Polyclès, un hermaphrodite célèbre. Pyrrhus a fait Hygia & Minerve. Phoenix élève de Lyssippe, a fait l'Athlète Epitherse.

21°. Stypax de Cypré s'est rendu célèbre par une figure de Splanchnoptès (a); c'étoit un jeune esclave de l'Olympien Périclès; il fait rôtir des entrailles & souffle le feu à pleines joues. Silanion a fondu la figure même du Statuaire Apollodore, Artiste le plus exact, mais juge emporté contre lui-même; il brisoit souvent des statues parfaites, parce qu'il étoit toujours mécontent de ses ouvrages; ce qui le fit surnommer l'insensé: Silanion a exprimé ce caractère dans sa figure: & ce n'est pas un homme qu'il a représenté avec le bronze; mais la fureur. Il a fait aussi un très-bel Achille; un maître des jeux publics exerçant des Athlètes

(a) Qui fait rôtir des entrailles.

(b). Strongylion a fait une Amazone, qu'on a surnommée *Eucnémon* (aux belles jambes,) & que par cette raison Néron faisoit ordinairement porter avec lui dans ses voyages. Il a fait aussi un jeune enfant, statue que Brutus, vaincu à Philippes, aimoit beaucoup, & qu'on honora de son surnom.

22°. Théodore, qui fit le labyrinthe de Samos, s'est représenté lui-même en bronze; outre la ressemblance parfaite, la Renommée célèbre aussi dans cet ouvrage, la grande délicatesse du travail: la figure tient une lime de la main droite; de l'autre elle tenoit avec trois doigts un petit char à quatre chevaux, si petit, qu'une mouche qu'il avoit faite aussi, couvroit de ses ailes les chevaux, le char & le cocher (c). Ce char en fut ôté & transporté à Proœneste.

(b) Le P. Hardouin est fort incertain de la signification du mot *Epistaton* qui est dans le texte. Mr. Poinfinet en fait le nom propre d'un homme, & Mr. Brotier, un *maître d'escrime*. Dans ma précédente édition, je n'étois pas éloigné de cette signification, & dans celle-ci je m'y tiens, attendu qu'*Epistate* est un nom d'homme inconnu, comme le remarque Mr. Brotier.

(c) Il ne faut pas insister sur cette misère dont Plinè n'auroit pas dû parler ici. Je puis remarquer

23°. Xénocrate élève de Tyficrate, ou selon d'autres, d'Euticrate, a surpassé l'un & l'autre par le nombre de ses statues : il a écrit sur son art.

24°. Plusieurs Artistes ont fait les combats d'Attale & d'Eumène contre les Gaulois, comme Ifigone, Pyromaque, Stratonique, ainsi que le dit Antigone qui a écrit sur son art. Boëthus, quoiqu'il ait mieux réussi dans les ouvrages en argent, a fait en bronze un très-bel enfant qui étrangle une oie. De toutes les figures dont j'ai parlé, les plus célèbres ont été consacrées par

seulement qu'il devoit au moins ne pas confondre ces petits talens, quelque *délicatesse* qu'ils eussent, avec ceux des grands Statuaires. Dans la sculpture, les petits travaux en bronze n'ont presque aucun mérite, à cause du soutien de la matière.

L'admiration cessera pareillement sur l'art des anciens pour fondre des objets de cette exiguité, quand on saura que par un art plus admirable, nous fondons le tissu immense des vaisseaux du cœur, du poulmon, &c. jusqu'aux capillaires les plus imperceptibles, sans l'avoir appris des Anciens. On peut savoir que les fontes dont je parle, s'operent avec un mélange d'étain, de plomb & de bismuth. A les voir bien nettes & bien conservées, comme j'en ai vues, on les prendroit pour du bel argent.

l'Empereur Vespasien dans le Temple de la Paix & dans ses autres édifices à Rome; la violence de Néron les avoit rassemblées de toutes parts & placées dans les salles de sa maison dorée.

25°. Outre ces Artistes, il y en a d'autres qui ont une réputation égale entre eux, mais qui ne se sont pas distingués par des ouvrages célèbres: Ariston qui a aussi gravé en argent, Calliade, Ctéfias, Cantharus de Sycione, Dionisodore élève de Critias, Déliade, Euphorion, Eunicus & Hécateus, graveurs en argent; Lesboclès, Prodorus, Pythodicus, Polygnote, qui ont été en même tems de très-habiles Peintres, comme le furent aussi Stratonicus, & Scymnus, élève de Critias, parmi les graveurs.

26°. Je vais nombrer à présent ceux qui ont travaillé dans le même genre, comme Apollodore, Androbule, Asclépiodore, Alévas, qui ont fait des statues de Philosophes; Apellas a fait des femmes en adoration; Antigone a fait un homme au bain qui se frotte en se promenant, & l'Harmodius & l'Aristogiton dont j'ai parlé plus haut; Antimaque & Athénodore ont fait de belles figures de femmes; Aristodème a fait des lutteurs & des chars à deux chevaux avec leurs conducteurs, des Philosophes, des Vieil-

les, le Roi Séleucus: son foldat armé d'une pique a auffi fa beauté.

27°. Il y eut deux Céphiffodotes (*d*): c'est du premier qu'est le Mercure nourrissant Bac-

(*d*) A l'occasion de ces deux Céphiffodotes qui vivoient, l'un dans la 102^e Olympiade, l'autre dans la 120^e, observons que Mr. de Jaucourt a déposé dans l'article *Muses*, un de ces traits dont l'esprit humain ne doit pas tirer vanité. Selon Pausanias, un Céphiffodote fit trois statues des Muses; Strongilion & Olympiosthene en firent aussi chacun trois, ce qui complettoit les neuf; Pausanias n'en dit pas davantage. Mr. de Jaucourt, après avoir fait entendre que selon les idées de Varron, il n'y avoit anciennement que trois Muses; (ainsi que l'Abbé Bannier le rapporte) mais qu'à Sicyone, on nomma trois Sculpteurs pour faire chacun les trois statues des Muses, afin de choisir les trois meilleures, & qu'on les dédia toutes les neuf à Apollon, parce qu'on les trouva toutes de la plus grande beauté. Après cet exposé, Mr. de Jaucourt ajoute: *il a plu ensuite à Hésiode d'imposer des noms à chacune de ces statues.* Hésiode imposer des noms à des statues faites cinq ou six cens ans après lui, cela paroît bien extraordinaire. Je devois, après un tel exemple, ne plus écrire qu'en tremblant; car si un homme d'une lecture prodigieuse, & d'autant de mérite littéraire en est là, quelles bévues ne fera donc pas le Statuaire?

chus encore enfant: un homme qui harangue, la main élevée: on ignore qui c'est. Le second a fait des Philosophes. Colotès qui travailloit au Jupiter Olympien avec Phidias, a fait des Philosophes (e). Cléon, Cenchramis, Calliclès & Céphis, en ont fait aussi. Chalcosthène, des Comédiens & des Athlètes.

28°. Dahippe a fait un homme au bain, qui se frotte en se promenant (f). Daïphron, Démocrite & Dæmon ont fait des Philosophes.

29°. Epigone qui a imité presque tous les genres dont je viens de parler, s'est distingué par une figure qui sonne de la trompette, & par une mere tuée à qui son enfant fait des cares.

(e) J'ignore pourquoi Mr. Poinfinet traduit *Colotès qui cum Phidia Jovem Olympium fecerat*, par *Colôte avoit fait en concurrence avec Phidias un Périclès Olympien*. Le texte latin me conduit, c'est pourquoi je continuerai à croire que, selon Pline, Colotès, élève de Phidias, fût employé par son maître dans le travail du fameux Jupiter Olympien.

(f) Mr. Brotier dit qu'au lieu de *perixyomenon*, il faut corriger *paralyomenon*, un homme qui tombe en défaillance. Par cette correction Mr. Brotier explique une pierre gravée, laquelle expliquée rectifie le passage de Pline. *Si rectè, bene est.*

ses qui excitent la compassion. Il y a d'Eubolide, un homme qui compte par ses doigts.

30°. Micon s'est acquis de la réputation par des Athlètes; Ménogène, par des quadriges.

31°. Nicerat qui a travaillé dans tous les genres précédens, a fait un Alcibiade & sa mère Démarate qui sacrifie à la lumière d'une lampe.

32°. Piston a mis une figure de femme sur un char à deux chevaux fait par Tisicrate. Il a fait aussi le Mars & le Mercure qui sont au temple de la Concorde, à Rome. Personne ne loue Périllus, plus cruel que Phalaris, à qui il fit un taureau, qui par le moyen d'un homme enfermé dedans & du feu allumé dessous, devoit rendre le mugissement; mais par une plus juste cruauté, l'inventeur éprouva le premier ce supplice. C'est à cela qu'il avoit réduit un art très-humain, & fait pour représenter les Dieux & les hommes. Ses Auteurs l'avoient-ils donc cultivé avec tant d'application, pour qu'il devint l'instrument des supplices? Aussi les ouvrages de Périllus sont-ils seulement conservés pour qu'en les voyant, on puisse en détester l'auteur.

33°. Sthenis a fait une Cérés, un Jupiter, une Minerve, qui sont à Rome, dans le temple de la Concorde; des Matrones qui pleurent, qui adorent & qui sacrifient. Simon a fait un chien

& un archer; Stratonicus le cifeleur a fait des philosophes: Scopas a travaillé dans l'un & l'autre genre.

34°. On a de Batton des Athlètes, des hommes armés, des chasseurs & des gens qui facrifient; comme auffi d'Euchir, de Glaucide, d'Héliodore, d'Hicanus, de Lophon, de Lyfon, de Léon, de Ménodore, de Myïagre, de Polycrate, de Polydore, de Pythocrite, de Protogène qui fut auffi très-habile Peintre, comme nous le dirons; de Patrocle, de Polis, de Pofidonius Ephésien, qui fut auffi très-bon cifeleur en argent. Périclymène, Philon, Simene, Timothée, Théomnefte, Timarchide, Timon, Tifias, Thrafon (g).

(g) L'affectation de placer les noms par ordre alphabétique dans le corps d'un ouvrage, est-elle bien du meilleur goût, & convient-elle à un Ecrivain qui pense plus aux choses qu'à cette petite formule d'*index*? Comme elle est observée presque généralement dans tout l'ouvrage de Pline, & qu'il ne s'en écarte guere que lorsqu'il fuit l'ordre chronologique, ne seroit-ce pas un indice qu'il se feroit plus réglé sur les tables des matieres, car elles ne font pas d'invention moderne, qu'il n'auroit pensé & composé lui-même? On verra dans la suite quelques preuves bien certaines de ce fait. Quant à celle de l'ancienneté des

35°. Le plus remarquable de tous, à cause du surnom de *Cacizotechnos* (h) qu'on lui a donné, est Callimaque; toujours juge injuste de lui-même, il ne pouvoit cesser de retoucher ses ouvrages: exemple mémorable qu'on doit mettre des bornes à son exactitude. Il y a de lui des Lacédémoniennes dansantes: ouvrage correct, mais dont le trop de recherches a ôté toute la grace. Quelques-uns disent qu'il a aussi exercé la Peinture (i). Caton, lors de son ex-

index, Pline lui-même la donne au livre 20, chap. 14, lorsqu'il dit qu'Hermipus mit des tables aux ouvrages de Zoroastre; *Indicibus quoque voluminum ejus explanavit.*

(h) Qui gâte l'art.

(i) Pausanias dit aussi que Callimaque eut le surnom de *Cacizotechnos*; mais il ajoute qu'il fut le premier qui perça le marbre: sur quoi il faut observer que Vitruve, Artiste lui-même, dit que ce Statuaire fut surnommé par les Athéniens *catatechnos*, *l'adroit*, *l'ingénieur*, à cause de sa légèreté & de la délicatesse de son travail en marbre, *propter elegantiam & subtilitatem artis marmoreæ*, l. 4, c. 1. S'il fut le premier qui perça le marbre, la nouveauté du fait pouvoit donner de l'admiration & lui valoir un surnom flatteur. Il resteroit à savoir dans quelles Olympiades il vivoit, & nous aurions une époque précise

pédition de l'Isle de Cypre, ne reserva que la

du tems où la sculpture a commencé chez les Grecs à imiter les légeretés du naturel ; mais les anciens ne nous en ont rien appris. On croit cependant que ce Callimaque étoit en réputation peu après la 60^e. Olympiade.

Si Callimaque avoit le talent que dit Vitruve, Pline est fort inexact, ou mal informé, lorsqu'il écrit N^o. 3, que Myron n'avoit pas mis plus de soins, de recherches dans certaines parties de ses ouvrages *que la grossiere Antiquité*. Ce raisonnement suppose que personne encore n'étoit sorti de cette grossiereté. Mais si Callimaque étoit en possession 100 ans avant Myron de la délicatesse & de la légereté dans le travail, c'étoit de lui qu'il falloit dater, & ne plus citer la grossiere antiquité qu'un siecle avoit déjà corrigée ; car sur ce point Vitruve est plus croyable que Pline. Cependant celui-ci lisoit l'Artiste, & le copioit souvent : il convient même que Callimaque *ôtoit la grace de ses ouvrages par trop de recherches*. Ce n'étoit donc pas l'information qui manquoit à Pline cette fois-là.

Mr. Winckelmann trouve lui, que Myron vivoit dans la 60^e. Olympiade, parce qu'Anacréon & sa contemporaine Erinna ont parlé de Myron, ce qu'ils n'auroient pu faire s'ils eussent été avant lui. Le raisonnement de Mr. Winckelmann a cela de particulier, qu'il supposeroit que ces gens-là ne vivoient qu'une Olympiade. Voici, je crois, comme il fau-

statue de Zénon. S'il ne la vendit pas, ce ne

droit raisonner pour laisser à Pline la date qu'il donne à Myron. Anacréon vivoit dans la 72^e. Olympiade, & mourut à l'âge de 85 ans ; il seroit donc possible que lui & sa contemporaine Erinna , eussent parlé de Myron existant vers la 87^e. Olympiade ; car de la 72^e. à la 87^e. il n'y a guere plus de 60 ans. Quel âge avoit Myron dans la 87^e. Olympiade , & depuis quel âge travailloit-il ? Tant qu'il y a possibilité que deux hommes vivent & travaillent , il n'est pas permis de contredire une date qui les fait contemporains ; l'un eût-il 85 ans & l'autre 25. Lorsqu'Anacréon avoit 85 ans , Myron pouvoit n'en avoir que 25 , avoir fait sa vache & d'autres ouvrages ; & même qu'Erinna eût chanté cette vache. (Voyez *Monumenti antichi inediti*, vol. 1, pag. LXIV.)

Le Statuaire qui m'occasionne cette observation , me conduit à une autre , plus sérieuse au fond qu'elle ne le paroît à la première vue : la voici. N'est-il pas vrai que si un Moderne avoit cité un Ecrivain ancien , & que le chiffre de sa citation fût semblable à celui d'un autre Moderne , qui par son erreur propre ou par celle de son imprimeur , auroit cité faux ; n'est-il pas vrai , dis-je , que le dernier citeur seroit fort suspect de n'avoir pas lu l'Ancien dans l'original ? Il semble que la probabilité seroit si grande qu'elle équivaldroit à une preuve.

Or , à la page 84 du *Paufanias François* , de l'Abbé

fut ni la richesse du bronze, ni les beautés de

Gédoyn, tome 1, on trouve une Note sur Callimaque où Pline est cité, L. 34, c. 19.

A la page 818, du tome 14 de l'Encyclopédie, au mot *Callimaque*, le livre 34, c. 19. de Pline est pareillement cité. Cependant ce livre ne contient que 18 chapitres, & ce qu'on dit dans ces deux citations se trouve au huitieme.

Je suis fâché d'avoir de semblables observations à produire : mais il est certains faits que le public ne pense pas toujours à vérifier, sur-tout lorsqu'ils se trouvent appuyés d'une citation, & c'est en l'avertissant de la fréquente infidélité des citations faites de mémoire, ou données de la seconde main, qu'on peut le mettre en garde contre cette espece de surprise, trop souvent faite à sa bonne foi ou à sa paresse.

Mes recherches sur le tems précis où vivoit Callimaque ne m'en ayant rien appris de certain, j'eus recours aux Dictionnaires; & si je n'y trouvai pas ce que je cherchois, je fus un peu surpris de rencontrer dans l'Encyclopédie, tome premier, pag. 618, ce que je n'y attendois pas : l'article est de Mr. Blondel, Architecte du Roi. Il dit : *Voyez la définition de ces différentes expressions, aussi bien que celle des arts qui dépendent de l'Architecture, tels que la Sculpture, Peinture, &c.* Je savois que ces deux arts, quelque ingénieux qu'ils soient, n'étoient pas les premiers de tous; mais je ne savois pas qu'ils dépendissent

l'art qui le séduisirent; mais parce que c'étoit

de l'Architecture, & je crois que Mr. Blondel ne le fait pas plus que moi. Ainsi, quand on lira ces paroles, il ne faudra pas imputer un trait de vanité ridicule à un si habile Artiste, parce qu'il faut supposer aux hommes autant d'honnêteté que de connoissance du sujet qu'ils traitent, jusqu'à ce qu'ils aient donné des preuves suffisantes du contraire. Croyons donc que cet habile homme a voulu parler de la sculpture & de la peinture en ornemens.

La peinture ni la sculpture, en ce qu'elles représentent les divers objets de la Nature, n'ont jamais *dépendu* de l'architecture : mais quand leurs productions sont jointes à quelqu'édifice, & qu'elles en font partie, il faut bien qu'alors elles s'y accordent, & qu'à son tour l'architecture se prête à ces deux arts. Si un Architecte se proposoit, par exemple, de faire peindre l'Olympe dans le plat-fond d'un entre-sol, il faudroit ou qu'il renonçât à l'Olympe, ou qu'il relevât le plat-fond. N'accusons donc point un savant Artiste de s'être laissé emporter à trop de présomption, lorsque nous trouvons dans son discours un sens raisonnable. Qui est-ce qui ignore que la musique ne *dépend* point d'une petite chambre ? Cependant si on l'y exécute, il ne faut employer ni tambours, ni trompettes, ni aucun des instrumens qui pourroient faire un très-bon effet sur la vaste étendue de la mer. Voilà comment la peinture &

la statue d'un philosophe: afin que ce léger

la sculpture peuvent *dépendre* de l'architecture, & voici comment l'architecture *dépend* de la peinture & de la sculpture.

Quand on construit une galerie pour placer des tableaux, il faut la situer au nord; il faut que ses jours soient disposés de la manière la plus avantageuse, pour que les tableaux soient bien vus; il faut que la composition & les ornemens de cette architecture soient fort simples, afin que leur effet ne fasse aucun tort à celui des tableaux. Quand c'est une galerie pour placer des statues, chacun fait, ou doit savoir quelle simplicité l'Architecte doit y mettre, & comment il doit observer que les jours n'y viennent que du haut. Quand on fait une statue pour une place publique, & que cette place, & même son projet, ne sont faits qu'après la statue, il seroit un peu difficile de prouver que cette sculpture *dépendit* de l'architecture. On disoit à Bouchardon, *votre statue sera peut-être trop grosse ou trop petite pour la place*; il répondit: *Avant qu'on ait seulement choisi le sol de cette place, je ne serai plus*, & il faisoit son modele; & ce modele, qui ne *dépendoit* pas de l'architecture de cette place, étoit beau.

Je demanderois volontiers à certains juges qui sont les entendus, quel rapport nécessaire une statue peut avoir avec la grandeur de la place où elle est posée. Est-ce le quart, le sixieme, le dixieme, &c. Tout homme de bon sens qui regarde une statue équestre

ou autre, se met à la distance qu'il sent lui être nécessaire pour bien voir, & l'espace qu'il laisse derrière lui, doit lui être indifférent. Si la place lui paroît trop grande, ce n'est pas la faute d'une statue qui, par exemple, seroit du double de la grandeur naturelle. Faudroit-il que le Sculpteur fit une statue de trois ou quatre cent toises pour une place de trois ou quatre lieues, si on s'avisoit d'en construire une de cette étendue? Il y a des gens qui se logent dans la tête des regles de proportion extravagantes, sans pouvoir assigner aucune raison solide pour les prouver; & c'est ainsi qu'ils décident que la statue de Bouchardon est trop petite pour la place. S'ils savoient comment l'une & l'autre ont été faites, ils changeroient au moins l'objet de leur reproche. Mais, ni la statue ni la place n'en méritent.

Les mesures du quadre dans lequel doit être un tableau d'autel, celles d'une niche où doit être une statue, n'ont aucun rapport avec le génie du Peintre, & celui du Statuaire; & l'on ne voit pas qu'il en *dépende* plus que de la toile ou du marbre. Si on vouloit regarder cet accord avec des mesures, comme une dépendance, on trouveroit que l'Architecte dépend plus nécessairement du Peintre, lorsque dans la construction d'une coupole, il est *obligé* de pratiquer au-dessus de la corniche des jours pour éclairer la peinture de la coupole: mais où est l'homme assez bête pour en conclure, qu'en général l'*Architecture dépend de la Peinture*? Il est vrai qu'il y a des prêchers qui n'appellent jamais l'architecture que la

reine des arts ; & la raison qu'ils en donnent , c'est qu'elle assigne à chacun la place qu'il doit occuper dans un édifice. Ils n'apperçoivent pas qu'ils ne font de l'architecture que le Maréchal des logis. Qui est donc le Général de l'armée ? Eh ! Messieurs , c'est le génie qui préside à tout : ainsi , laissons une sottise insolente & brutale à ce fou d'Abraham Bosse , qui , chassé de notre Académie (*), a placé dans sa *manière de dessiner l'architecture antique* , la statue de l'architecture sur un piédestal , ayant à ses pieds les emblèmes de la peinture & de la sculpture , avec cette modeste inscription : *La Reine des Arts*. Il n'avoit pas l'adresse de garder ces quatre mots pour la conversation avec ses amis. Vous me direz ; Vasari n'a-t-il pas écrit dans sa préface , que la peinture & la sculpture sont *al servizio , e ornamento* de l'architecture ? Je vous répondrai que dans le sens de décoration , cela est vrai. J'ajouterai aussi , qu'une autorité trop vague , trop générale , quelle qu'elle soit , doit être restreinte , quand des faits sans réplique la contredisent.

Jean de Laët , Editeur de *M. Vitruvius - Polio* , Amsterdam 1649 , a dit en latin , dans un Avertissement *ad benevolum lectorem* ; „ J'ai ajouté quelques „ petits traités sur la peinture , la sculpture & sem- „ blables arts ; non que d'eux-mêmes il leur soit per- „ mis de faire partie de l'architecture , mais seule- „ ment ils la parent comme leur souveraine , & ils „ lui

(*) Voyez Arrêt du Conseil , du 24e. Décembre 1662.

„ lui obéissent comme ses servantes ”. Il faut convenir qu'ici la dose est un peu plus forte, qu'elle passe la raillerie, & que son parfum a pu déranger des cerveaux faits comme celui d'Abraham Bosse. Mais il seroit difficile d'entendre tenir un propos semblable à nos Architectes actuels; car vous noterez que c'est de la peinture & de la sculpture des Apelles & des Phidias que parle Jean de Laët (*).

L'Auteur très-estimable des Monumens de la Grece, seconde édition, fait quelques tentatives pour assimiler l'architecture à la poésie, quand il dit: *Souvent l'architecture, comparée à ces deux arts, n'offre, comme la peinture, qu'un seul tableau qui ne change point; elle offre aussi quelquefois, comme la poésie, une succession de tableaux variés (**).* Si nous comparons cela aux grossieretés d'Abraham Bosse & de Jean de Laët, nous le trouverons modéré. Ce n'est pas que si Mr. le Roi eût un peu mûri son idée, il n'eût senti qu'il n'y a pas une parité assez entière entre les tableaux du Poëte & ceux de l'Architecte, pour qu'il soit permis de *commer* ainsi, & de comparer des *nombres* à des *qualités*. Si le Poëte disoit; voyons ce que vos tableaux représentent; quels caractères, quels traits d'Histoire ou de Morale retracent-ils à mon esprit? quelle instruction me don-

(*) *Denique subjunxi quosdam libellos de Pictura & Sculptura & similibus artibus, quæ licet per se Architecturæ partem non faciant, tamen illam comunt tanquam dominam, illique ancillantur.*

(**) Essai sur la théorie de l'Architecture. pag. xvij.

nent-ils? quelle passion s'empare de mon ame quand je les vois? J'ignore la réponse de l'Architecte; mais je crois que le Poëte seroit difficile à contenter.

Lui représenteroit-on que la grandeur, la puissance des nations est attestée par les beaux monumens de l'architecture, & que c'est beaucoup dire à l'esprit que de lui offrir ce tableau sublime? Hélas! vous confondez les idées, répliqueroit-il. Cette grandeur, cette puissance, n'en voyez-vous pas également le signe dans ces pyramides énormes, & dénuées de tableaux, que nous a transmis l'Egypte? D'ailleurs tous les arts du génie, & ceux d'agrément, lorsqu'ils sont perfectionnés, n'attestent-ils pas aussi la grandeur, la puissance & le luxe des nations? Ce n'est donc ni de cela, ni de tout ce que vous pourriez dire de semblable, qu'il s'agit entre nous: mais du caractère de vos tableaux successifs & variés, comparé au caractère des tableaux qu'offre la grande poésie. C'est à cela qu'il me faudroit une réponse nette & satisfaisante, & vous ne me la donnez pas.

Après avoir senti la supériorité de la poésie, disons un mot de la peinture. Mr. Le Roi compare aussi les successions variées de l'architecture aux tableaux peints, qui n'ont point de succession; & son objet, si je ne me trompe, est de faire penser que la peinture est un art plus borné que l'architecture. Puisqu'il le faut, j'oserai n'être pas de cet avis, & j'exprimerai mes doutes par quelques interrogations.

Quand vous voyez un tableau qui n'offre qu'un instant; si le sujet, traité par un grand maître, peint

un trait de morale , ne vous en donne-t-il pas une leçon ? Ne vous montre-t-il pas l'expression & le caractère des hommes qui ont avec vous un rapport immédiat ? Si c'est un trait de bienfaisance , votre ame ne dit-elle pas doucement , je voudrois l'avoir fait ? Si vous avez l'enthousiasme de la vertu , si l'occasion d'en faire un acte se présente , je vous demande comment vous pourrez ne pas imiter le tableau ? Lorsque dans la galerie de Versailles vous voyez *successivement* les conquêtes de Louis XIV. n'y trouvez-vous pas un sujet d'instruction & de méditation , pour peu que vous soyez Philosophe ? S'il faut marcher quelques toises , pour découvrir les différents tableaux d'un grand morceau d'architecture , n'appercevez-vous pas aussi en faisant quelques pas , différentes vues dans une coupole , dans un grand plafond , dans un fort grand tableau ? Ces vues , en même tems qu'elles sont pour vos yeux , une cause de variétés agréables , ne font-elles pas éprouver à votre ame plusieurs sensations toutes plus ou moins instructives ? Les beaux tableaux de l'architecture , vous en disent-ils autant ? vous instruisent-ils de même ?

Quittons l'interrogation ; il ne s'agit plus de douter. Je veux comparer un grand & superbe morceau d'architecture à un petit tableau qui n'a qu'un instant. Vous avez élevé un des plus beaux monumens connus dans l'Europe ; vous avez fait le péristyle du Louvre : au bas de la colonnade on a exposé le *testament d'Eudamidas* , & j'ai vu les deux ouvrages. Tout ce que votre art a de puissance & d'énergie s'est déve-

loppé à mes yeux. J'ai senti l'accord, l'harmonie d'un grand ensemble, & mes yeux ont été délicieusement affectés. L'idée morale est venue, & j'ai dit : le maître qui a fait construire une telle façade à son palais, doit être un homme puissant, un grand Prince : tout ici me l'annonce & m'en impose. Mais le *palais doré* de Néron s'est aussi présenté à ma mémoire, & je n'ai plus vu dans le péristyle du Louvre qu'un signe équivoque. Forcé d'abandonner l'idée d'une vaine illusion morale, il m'a fallu revenir uniquement aux belles conventions de l'art, & à la science du constructeur; mais ce dernier point, duquel je n'ai pu me départir, n'est pas celui dont il s'agit ici.

Je m'approchai du tableau de Nicolas Pouffin; tableau presque noir & d'un foible coloris. Un homme vertueux, qui après avoir servi sa patrie, meurt sur un grabat; sa vieille mere & sa fille en pleurs au pied de ce lit modeste; il n'y a pas d'autre siege; un médecin, un écrivain du testament, voilà tout le faste de cette composition. Mais le sujet, que ne dit-il pas! Vous le connoissez. Cet héroïsme de confiance, d'amitié sainte & sacrée, que d'idées tendres, précieuses & sublimes n'imprime-t-il pas au fond d'une ame honnête & sensible! Cependant, ce n'est qu'un petit tableau, il ne change point de scene, elle est unique: je lui aurois sacrifié comme au Dieu inconnu; & si, au pouvoir qu'il a d'affecter profondément, il réunissoit le charme séducteur & vrai du beau coloris, j'aurois été frappé bien plus profondément encore.

Depuis que les hommes peignent , bâtissent & font des statues , nous savons qu'on a sacrifié à des images : mais nous n'avons pas encore appris qu'on ait adressé des vœux à l'Architecture. Pourquoi cela ? C'est que la Peinture & la Statuaire sont relatives , & que l'imagination y rapporte un original , dont le type est dans la nature , & dans la supposition que des Etres célestes ont une forme humaine.

Mr. le Roy dit aussi : *Pour imiter la proportion forte & mâle de l'Hercule , on a donné six diamètres de hauteur aux colonnes , sept pour imiter celle d'un homme plus svelte , comme seroit le Gladiateur , & huit pour imiter celle d'un jeune homme (*)*. Il dit ailleurs , que peu après Ion , fils de Xuthus , les Grecs donnerent plus de six diamètres à leurs colonnes , & qu'ils les firent ressembler à la force & à la beauté du corps de l'homme (**). Vitruve écrit cela , mais il dit six diamètres ; *dimensi sunt virilis pedis vestigium , & cum invenissent pedem sextam partem esse altitudinis in homine , ita in columnam transfulerunt*. lib. 4 , cap. 1. Il se trompe , en ce que la longueur du pied humain n'est pas la sixieme partie de la hauteur d'un homme , & que ceux d'alors étoient proportionnés comme nous le sommes.

Supposons pour un instant , que les Grecs eussent calculé leurs colonnes sur la proportion des statues indiquées par Mr. le Roy , il résulteroit qu'ils se seroient trompé , puisque l'Hercule & le Gladiateur

(*) Essai sur la théorie de l'Architecture. page xvij.

(**) Ibid. page xiv.

n'ont pas quatre & demi de leur diamètre, & qu'il n'y a aucun jeune homme qui ait huit des fiens. Il résulteroit aussi, selon Vitruve & Mr. le Roy, que tout homme qui auroit la taille d'une colonne, qui lui ressembleroit, auroit *la force & la beauté du corps de l'homme*. N'imputons point cette inadvertence à notre Architecte François; Vitruve l'a entraîné: pour les premiers Grecs, je crois qu'ils n'y ont jamais pensé, & qu'on leur prête des suppositions qu'ils auroient eu bien tort d'imaginer.

Votre art est beau, très-beau; il est imposant: on ne l'insulte point, on ne l'injurie point; il n'a pas besoin d'apologie, sur-tout quand elle est appuyée sur une base aussi frêle que le roseau. Pourquoi chercher où ils ne sont pas, vos principes de décoration? Pourquoi vouloir qu'une colonne soit un homme, une femme, une fille, quand elle en est si différente? Et quand on a si bien raison d'ailleurs, pourquoi se donner gratuitement autant de tort? Michel-Ange prétendoit aussi, qu'il falloit, pour être bon Architecte, savoir l'anatomie du corps humain: ce grand Artiste qui la savoit si bien, avoit-il raison d'en appliquer la science à l'architecture?

Voulez-vous savoir comment on s'exprime sur nos trois arts, quand on a le sentiment de leur objet? Comme l'Auteur de l'Histoire philosophique des deux Indes. *Le génie, dit-il, qui préside au dessein, éleva trois arts à la fois: je veux dire l'Architecture, où la commodité même ordonna les proportions de la symétrie, qui contribue au plaisir des yeux; la Sculp.*

exemple soit aussi connu, je le rapporte en passant (k).

ture, qui flatte les Rois & récompense les grands hommes; la Peinture, qui perpétue le souvenir des belles actions & les soupirs des ames tendres. (tom. 7, pag. 117.) Ces dernières paroles semblent avoir été dites en face du testament d'Eudamidas.

Voilà nos arts & leur définition précise : mais si nous la contredisons, si nous cherchions à l'é luder, nous aurions contre nous, la vérité, la raison, le sens commun; trois adversaires qui flétrissent tôt ou tard, quiconque se glorifie de n'être pas leur sectateur. N'oublions pas aussi, que les Littérateurs se moqueroient de nous avec raison, si nous connoissions moins, qu'ils ne les connoissent, les principes & l'objet de nos arts.

(k) Porcius Caton bifayeul de Caton d'Utique, n'aimoit pas les Philosophes. Mr. Poinfinet traduit, *ut obiter hoc quoque noscatur tam inane exemplum*, par *afin qu'on n'aille pas se figurer autre chose, & prendre Caton d'Utique pour un amateur de statues; & dans sa note il dit: Pline paroît cependant l'avoir pris pour tel au livre 7, où il s'écrie: Quanta morum commutatio! &c. Le latin n'offre pas même la moindre trace de cette contradiction, & si on lit les deux passages dans le texte, on trouvera que n'ayant aucun rapport entre eux, ils ne peuvent se contredire. Dans le nôtre, Pline dit que Caton d'Utique réserva seu-*

36°. En parlant des statues, il ne faut pas en oublier une dont l'Auteur est incertain. C'est un Hercule, qui est près de la Tribune aux harangues à Rome; il est revêtu de la fatale Tunique, son air est furieux, il paroît sentir dans cette Tunique son dernier moment. Cette statue est chargée de trois inscriptions: la pre-

lement la statue de Zénon: dans celui du livre 7, chap. 30, il dit que Caton, après son Tribunat militaire, revint avec un Philosophe Grec, & qu'il en ramena un autre après sa légation de Cypre. Aucun de ces deux Philosophes n'étoit statue; car Pline ajoute: *Il est mémorable que la même langue ait été proscrire par l'un des deux Catons, & introduite par l'autre; Eademque linguam ex duobus Catonibus in illo abjessisse, in hoc importasse, memorabile est.* On peut voir que le verbe *importare*, qui dans cet endroit signifie *attirer, amener*, est relatif aux deux Philosophes & à la langue grecque qu'ils parloient, ainsi point de contradiction. C'est peut-être le Père Hardouin qui aura trompé Mr. Poinfinet, en disant dans sa note: *Zenonem. Vide lib. 34, sect. 19, sub finem, num. 35.* J'avois bronché plus d'une fois, en donnant trop de confiance au P. Hardouin; peut-être aussi ne m'en suis-je pas encore entièrement affranchi: mais je comprends qu'il ne faut pas toujours se fier à ce savant Editeur, s'il induit un aussi bon lecteur que Mr. Poinfinet à une telle méprise.

miere porte, que L. Lucullus l'a acquise à la République, du butin fait sur les ennemis; l'autre, que le fils de Lucullus l'a consacrée en conséquence d'un décret du Sénat; la troisième, que Titus Septimus Sabinus, Edile Curule, l'a rendue au public, de privée qu'elle étoit: tant ce Simulacre étoit digne qu'on se disputât l'avantage de l'avoir donné à la République.

S E C T I O N V I N T I E M E.

*De la différence des Airains, & de leur alliage.
Du Pyropus. De l'airain de Campanie.*

Revenons maintenant aux différentes especes d'airain, & à leurs alliages. On trouve en Cypre le *coronaire* & le *régulaire*, qui l'un & l'autre sont ductiles (1). Le coronaire applati en lames

(1) Le Pere Hardouin supprime une partie de la phrase qui, sans être une rédonance, comme le croit Pintianus, fait le sens complet. Il semble donc qu'il faut, *In Cyprio Coronarium & regulare est, utrumque ductile. Coronarium tenuatur in laminas: tauro-rumque felle tinctum, &c.* Le Pere Hardouin met, *In Cyprio Coronarium tenuatur in laminas, &c.* & remarque dans son *index emendationum*, que les manuscrits n'en contiennent pas davantage. Ce surplus n'est peut-être en effet qu'un développement, une

minces & teint avec du fiel de taureau, imite l'espece d'or dont on fait les couronnes des Histrions. En y ajoutant six scrupules d'or par once, il imite la flamme, lorsqu'il est battu en feuilles très-minces (*m*). Le régulaire se fait aussi des autres especes d'airain, ainsi que le *caldarium*: la différence entre ces deux especes est, que le *caldarium*, fragile sous le marteau, ne peut que se fondre; & que le régulaire, ainsi que tout l'airain de Cypre, est malléable, ou ductile comme d'autres l'appellent. Mais par le travail on peut corriger le *caldarium* & celui des autres mines; car tout airain soigneusement

explication qu'on aura placée dans le texte; car le manuscrit de Pétersbourg est, en cela, conforme au Pere Hardouin. Si ce peu de mots est une addition, elle ne me paroît ni d'un *fat glossateur*, ni d'un *copiste ignorant*, puisque loin de faire aucun tort à l'Auteur, elle rend son discours plus clair: mais il est bon d'en avertir. Quoiqu'il en soit, & au risque de me tromper, j'ai cru devoir, en cet endroit, abandonner le Pere Hardouin, même le manuscrit que je cite, & sans tirer à conséquence, traduire selon les éditions où le sens me paroît plus suivi & plus net. Mrs. Poinfinet & Brotier sont conformes au Pere Hardouin.

(*m*) C'est le *pyropus*, en françois du *clinquant*.

purifié au feu & recuit, devient malléable. Parmi les autres especes, celle de la Campanie a la préférence: il y en a de semblable dans plusieurs endroits de l'Italie; mais comme on y manque de bois, on ajoute huit livres de plomb (sur cent livres de bronze) & on le fait bien recuire. C'est dans la Gaule, sur-tout, où l'on fond le cuivre entre des pierres rougies au feu, qu'on peut remarquer quelle différence la maniere de fondre opere sur le cuivre; car celle-ci le brule, & le rend noir & cassant: d'ailleurs on ne le fait recuire qu'une fois; & plus il est recuit, meilleur il devient.

C H A P I T R E IX.

IL n'est pas hors de propos non plus d'observer que par un grand froid, l'airain se fond mieux. Voici l'alliage dont on se sert pour les statues & pour les tables. On fond d'abord la masse du bronze; on ajoute à la fonte une troisieme partie de ce métal qui ait servi: il a une qualité particuliere, qui lui vient du frottement qu'il a éprouvé, & de l'écurage qui semble l'avoir adouci; on mêle aussi douze livres & demi d'étain par quintal de la masse. On appelle

cuivre à faire des moules, l'alliage d'une espece de cuivre très-tendre, parce qu'on y ajoute une dixieme partie de plomb & une vingtieme d'étain (a): en cet état, il imbibe mieux la cou-

(a) Je traduis par *étain & plomb* le *plumbum argentarium, vel album*, & le *plumbum nigrum* du texte, & je n'ai d'autre remarque à faire à l'occasion de ce passage, sinon que Blaise de Vigenere, qui je crois s'entendoit en métallurgie, trouve que Pline s'y entendoit fort peu. Voici ce qu'il dit dans son article *de la ferrumination ou soudure*; car à ce sujet, notre Auteur parle aussi d'étain & de plomb.

„ Pline montre avoir eu quelque odeur de ces mê-
 „ langes, mais grossièrement, & comme à travers
 „ quelque épaisse obscure nuée... Pline se feroit fort
 „ abusé aussi-bien qu'en infinies autres choses où il
 „ s'est embarqué par un oui dire.... Pline nous en
 „ compte ici des merveilleuses & en peu de mots,
 „ s'étant contenté de ce qu'il a pu ouir superficielle-
 „ ment d'infinies choses qu'il a atteintes comme en
 „ passant sans en avoir expérience.... Certes il écrit
 „ à la volée de tout ce qui lui vient en la fantaisie
 „ & qu'il s'imagine: ce qui nous apprend qu'il ne se
 „ faut pas toujours fier à tout ce que les Auteurs
 „ mettent; car la plupart du tems, c'est après les
 „ autres sans en avoir eu connoissance”.

Quoique cela ne soit pas de mon sujet, en apparence au moins, encore est-il bon de le montrer à

leur qu'on nomme *de Grèce*. L'espece la plus nouvelle est celle qu'on appelle *ollaria* (*b*), qui tire son nom de ce vase ; on y ajoute trois ou quatre livres d'étain sur cent livres de cuivre. Si l'on ajoute du plomb à celui de Cypre, il devient couleur de pourpre dans les couvertures des statues (*c*).

ceux qui pourroient croire que je suis particulier, bizarre, en ce que je ne veux pas fermer absolument les yeux, & juger sur parole. J'oubliois de dire que Vigenere parle ainsi à mesure qu'il donne ses preuves.

(*b*) De marmite.

(*c*) Mr. Poinfinet, sans y être autorisé par aucun manuscrit, ni par aucune édition, fait ici un changement au texte de Pline, & transforme en négation, l'affirmation qu'on y a toujours lue. Il fait dire à Pline : *Cyprio si NON addatur plumbum, colos purpure fit in statuarum prætextis* ; puis il traduit ainsi : *La couleur rouge des bandes des robes prétextes se fait avec du cuivre de Chypre pur & SANS MÉLANGE de plomb.*

Pour justifier ce changement, on peut dire que si Pline eût voulu qu'on ajoutât du plomb à ce cuivre, il en auroit spécifié la dose, comme il fait dans toute la section. Mais ne peut-on pas répondre aussi, que l'exactitude de Pline n'étant pas rigoureuse, & que cet Auteur ne se piquant pas d'être toujours semblable à lui-même, une telle raison, pour ajouter à son

SECTION VINGTUNIÈME.

De la maniere de conserver l'airain.

Le bronze écuré contracte plus promptement le verd-de-gris, que quand on le laisse tel qu'il

texte, ne seroit pas déterminante? On peut sans doute apporter encore d'autres raisons: mais toujours est-il vrai que le texte parle de *statues*, & que la traduction de Mr. Poinfinet parle *des bandes des robes prétextes*.

Si ma traduction est aujourd'hui fort différente, c'est que je vois dans *statuarum pretextis*, les couvertures, les *nimbés* qu'on mettoit au-dessus des statues, principalement de celles des Dieux & des Empereurs. Après avoir dit (l. 16, c. 9.) l'usage que faisoient les payfans de différentes écorces d'arbres, & qu'au tems des moissons & des vendanges, ils en fabriquoient des vaisseaux pour le vin, & des paniers, Pline ajoute, *atque pretexta tuguriorum, ils en couvrent aussi les toits de leurs chaumières*. C'est l'avant-toit, les bords avancés du toit, les égouts, les prominences, en un mot, le *prætelum*: & ces avances de toits, ces *sevérondes* étant faites d'un tissu d'écorces, elles furent aussi nommées *præ-texti*. Peut-être ce nom leur venoit-il par métaphore, des robes prétextes, peut-être aussi fut-ce le contraire. Servius Tullius, dit-on, se vêtit le premier de cette robe après avoir vaincu les Etrusques: mais avant lui, des

est, à moins qu'on ne le frotte d'huile. On dit qu'il se conserve très-bien dans la poix liquide. Il y a longtems qu'on a employé l'airain pour les monumens qu'on veut rendre durables, par

payfans ne pouvoient-ils pas aussi couvrir leurs cabanes d'un tissu d'écorces, & le nommer *pratextum*?

J'ai lu avec attention tout ce que dit Pline de la pourpre & de sa teinture, & je n'y ai vu nulle part qu'il dise que le cuivre de Cypre, soit qu'on y mêlât ou qu'on n'y mêlât pas du plomb, y fut employé. J'ai lu également la traduction de Mr. Poinfinet, où je n'ai trouvé non plus autre chose que le coquillage nommé *pourpre*, le *buccin*, en un mot, que des poissons à coquilles qui fournissent cette teinture. Par cette raison encore, il ne m'est pas permis de traduire Pline de maniere à le faire tomber dans une contradiction que je ne lui trouve pas. Si j'eusse cru qu'elle lui appartint, je l'aurois observée comme j'en observe d'autres.

Au surplus, je trouve ici les Editeurs, Commentateurs, Glosateurs en défaut, ceux que j'ai vu du moins, & je suis réduit à moi seul. Chacun se tait sur ce passage, soit qu'il ait paru clair, ou qu'on n'ait pas trouvé le moyen de l'éclaircir. La connoissance que je puis avoir des fontes en bronze, me le fait trouver absurde, en traduisant comme il y avoit à peu près dans ma précédente édition: *il prend une couleur de pourpre dans les robes prétextes des statues*. Je n'approuve pas non plus une traduction qui

l'usage qu'on en fait en tables sur lesquelles on grave les constitutions publiques.

Le reste de ce Livre ne traite que de l'usage du cuivre en médecine, du plomb, de l'étain, du fer, &c. (d)

parle des tuniques de laine blanche bordées de pourpre, & que les tailleurs faisoient à Rome, quand le texte dit *statuarum prætextis*. Il m'a donc fallu recourir à mon Auteur, & voir si je ne pourrois pas l'entendre par lui-même; je ne fais si j'ai réuffi. Mr. Poinfinet, que j'honore assurément, voudra bien être un de mes juges, & je l'en prie.

(d) Le chapitre 14 de ce livre, offre pourtant un passage qu'il ne faut pas omettre, parce qu'il ajoute à la preuve des foibles connoissances que Pline avoit dans l'art.

„ Cependant le fer reçut aussi de la part des hommes un honneur plus doux. Lorsque l'Artiste Aristonidas voulut représenter le repentir d'Athamas, après avoir, dans sa fureur, précipité son fils Léarque, il mêla du fer & du bronze, afin que la rouille de la confusion fut exprimée par la rouille qui se distinguoit à travers l'éclat du bronze. Cette figure est encore aujourd'hui à Thèbes ”.

Et tamen vita ipsa non defuit honorem mitiorem habere ferro quoque. Aristonidas artifex cum exprimere vellet Athamantis furorem Learcho filio præcipitato residentem pœnitentiâ, æs, ferrumque miscuit, ut rubigine ejus per nitorem æris relucente, exprimeretur

retur verecundiæ rubor. Hoc signum exstat Thebis hodierno die. L. 34, c. 14, f. 40.

Ce procédé bizarre ne paroît pas avoir été suivi par tous les anciens Statuaires. En effet , ce devoit être un objet bien ridicule , bien défagréable & bien choquant , que ce barbouillage de rouille & de bronze ; & l'Ecrivain qui le rapporte , sans y ajouter un mot d'observation , ne laisse aucun doute sur son ignorance des vrais moyens du Statuaire pour rendre les expressions. Si ces moyens eussent été présens à l'esprit de Pline , s'il les eût connus , il auroit dit : ce n'est-là qu'un effort impuissant & ridicule pour vouloir rendre ce que les vrais , les habiles Statuaires favent exprimer par l'action , la forme , les traits du naturel , & jamais par une prétendue rougeur , qui défigureroit la plus belle expression , bien plus qu'elle n'aideroit à la représenter. D'ailleurs , la confusion d'Athamas ne devoit pas être colorée dans ses cheveux & quelques autres parties. Le fer non plus , ne prenoit pas son département tout juste dans le moule , & n'alloit pas se loger , ni plus , ni moins , où l'Artiste assignoit le siege le plus apparent de la confusion.

Mais Pline ne dit pas que cette méthode soit bonne , il se contente de la rapporter sans décider ; il paroît même qu'il ne la loue pas , puisqu'il dit : *cum exprimere vellet , lorsqu'il voulût représenter*. Si on faisoit cette objection , Pline seroit un peu mieux convaincu d'ignorer ce qui produit les vraies beautés de l'Art , & l'on pourroit y répondre : lisez le passage dans le texte latin avec attention , & vous verrez

178 NOTES SUR LE XXXIV. LIVRE, &c.

par ce qui précède & ce qui suit , que Pline parle avec complaisance , avec satisfaction de cet emploi du fer , en l'opposant à l'usage meurtrier qu'on en fait dans les combats : l'homme sensible à cette fureur destructive , est visible : mais dans une circonstance où le connoisseur devoit aussi paroître ; on ne l'apperçoit pas. Ainsi Pline approuve , parce que c'est-là sa maniere d'approuver. Quand il dit que Pausias *savoit* peindre un bœuf en racourci , il ne s'exprime pas autrement , *cum longitudinem bovis ostendere vellet*. Quand il dit que Néaclès avoit placé une Episode pour faire entendre le lieu où s'étoit passé le sujet qu'il représentoit , il ne s'exprime pas autrement , *factum volebat intelligi*. Quand il dit que Parrhasius avoit représenté le peuple d'Athènes assemblé , il ne s'exprime pas autrement , *volebat namque varium..... ostendere*. Il est donc certain qu'il parle ici comme un homme qui ne fait pas que le bronze devient & reste sombre , & que le fer , s'il est travaillé après la fonte , est aussi brillant que l'autre métal avec lequel il est fondu. Voyez à présent ce que devient cette rouille qui se distingueoit à travers l'éclat du bronze ? Ainsi les adresses du sophisme , non plus que les ignorans *examens* , ne réussiroient pas mieux ici qu'ailleurs , & la manie de vouloir faire de Pline un grand connoisseur , est , je crois , trop dévoilée pour en imposer encore.

Fin des Notes sur le XXXIV. Livre de Pline.

N O T E S

S U R

LE TRENTE-CINQUIEME LIVRE

D E P L I N E ,

AVEC LA TRADUCTION.

S E C T I O N P R E M I E R E .

Honneur de la Peinture.

Nous avons indiqué en partie, la nature des métaux & celle de leurs produits, qui constituent les richesses: l'enchaînement de la matiere nous a conduit à l'immensité de remedes qu'ils fournissent, & à l'ignorance de ceux qui les préparent, comme aussi aux travaux lents de la ciselure & de la Statuaire (a), & à la délica-

(a) Chez les Latins la *statuaire* est l'art de faire des statues de bronze; la *sculpture*, celui d'en faire de marbre; & la *plastice* ou *plastique* celui de modeler.

teffe de la teinture. Reste à parler des différentes especes de terres & de pierres, dont le nombre est encore plus grand, & dont les Grecs surtout, ont traité en particulier dans beaucoup de livres. Pour nous, nous mettrons dans cette matiere une briéveté convenable à notre plan, fans omettre pourtant rien de nécessaire, ou de ce que produit la nature en ce genre.

CHAPITRE PREMIER.

P Arlons d'abord de ce qui nous reste de la Peinture, de cet art vraiment noble, autrefois que les rois & les peuples le recherchoient, & qu'il illustroit ceux qui étoient dignes de passer à la postérité. Mais aujourd'hui il est absolument banni par les marbres, & même par l'or; cette manie est poussée si loin, que non seulement les murailles sont toutes couvertes de marbre, mais qu'on le creuse même pour y former en mosaïque & en ciselure, des représentations d'animaux & d'autres objets. Les compartimens & les portions de montagnes renfermées dans les chambres à coucher, ne plaisent déjà plus: & nous commençons à peindre la pierre. C'est une invention du tems de Claudius; & c'est

sous Néron que pour varier l'uniformité du marbre , on y a incrusté des taches qui n'y étoient pas , afin que celui de Synnade se distinguât par la couleur du pourpre , ainsi que la mollesse voudroit qu'ils eussent été produits. Ces ornemens sont les tributs imposés par le luxe , aux montagnes épuisées : c'est ainsi qu'il ne cesse de fournir plus d'alimens encore aux incendies.

C H A P I T R E II.

S E C T I O N S E C O N D E.

Honneur des portraits.

PAr la Peinture on transmettoit à la postérité la ressemblance la plus parfaite des grands hommes ; cet usage est entièrement passé. Ce sont des boucliers de bronze que l'on consacre à leur mémoire , des bustes en argent dont à peine on peut distinguer les ressemblances. On substitue même d'autres têtes aux statues ; ce qui a occasionné bien des couplets satyriques : tant il est vrai , qu'on a plus d'égard à la matière , qu'on ne prend de soin à se faire connoître soi-même. Et cependant les mêmes personnes forment des

galeries de tableaux anciens & de portraits étrangers. Pour eux, ils n'estiment que la matière de leurs portraits que brise un héritier, ou que les voleurs dérobent; ils ne laissent ainsi aucune mémoire d'eux-mêmes, que celle de leurs richesses. Ils ornent d'images d'Athlètes leurs places d'exercices & les salles où il se parfument (*a*). Ils ont dans leurs chambres à coucher & portent avec eux le portrait d'Epicure; ils font des sacrifices en l'honneur de sa naissance, le vingtième jour de la lune (*b*); & ils

(*a*) *Et ceromata sua exornant.* Au chap. 16, f. 47, Pline montre tout son mépris pour cette sorte d'exercice, quand il dit qu'en fortifiant le corps, il détruit les forces de l'esprit: *exercendo... corpora, vires animarum perdidit.* Il savoit pourtant que le gouvernement romain, militaire & tyrannique, avoit besoin des forces du corps; & les premiers Romains qui s'exerçoient aussi beaucoup, n'avoient pas pour cela l'esprit plus énérvé.

(*b*) *Natali ejus vicesima Luna.* De quelle lune? Epicure étoit né le dix du mois que les Grecs appelloient *Gamelion*: son anniversaire tomboit par conséquent chez les Romains vers la fin de Janvier & le commencement de Février. Il y auroit lieu de croire que Pline, plutôt que de consulter le testament d'Epicure, aura mal vu un passage de Cicéron, où

observent chaque mois des fêtes, qu'ils appellent *Icades*. Cela se fait sur-tout par ceux qui ne veulent pas être connus même pendant leur vie. Oui, cela est certain, l'oisiveté a perdu les arts; & parce qu'il n'y a plus d'ames qui puissent servir de modeles, on néglige même la représentation des corps. Nos ancêtres pensoient bien différemment: ce n'étoit pas des statues de bronze ou de marbre, faites par des Artistes étrangers, qu'on voyoit dans leurs vestibules; c'étoit les portraits de leurs ayeux (c). Les

l'Orateur en transcrit infidèlement quelques mots. Voy. de *fnib. bon. & mal.* l. 2, N°. 31; & *Diog. Laërt. vie d'Epicure.* Mr. Poinfinet met dans son texte françois, *la lune de Gamélion*: c'est, je crois, ce qu'il falloit placer dans une Note, puisque ce mot n'est pas dans le texte latin.

(c) Pline fait un double reproche aux Romains: celui d'avoir recours à des Artistes étrangers, & celui de ne plus mettre dans leurs maisons les portraits de leurs ayeux. Il explique trop bien lui-même la cause du second reproche, pour qu'il soit besoin d'y ajouter un mot d'observation, si ce n'est l'éloge que mérite son zèle pour la vertu.

Mais a-t-il autant raison sur l'autre article, & faut-il blâmer une nation qui n'ayant pas de bons Artistes, en appelle d'étrangers, ou acquiert leurs pro-

bustes en cire étoient rangés par ordre sur des tablettes, ils accompagnoient les funérailles de leurs descendans ; & quand un homme mouroit, il étoit entouré de toute sa famille qui avoit vécu avant lui. Les fleurons généalogiques s'entrelaçoient avec des portraits. Les archives se remplissoient de manuscrits & des monumens

ductions ? Pour bien juger ce reproche de Pline, il faudroit premièrement savoir s'il y avoit à Rome, soit une Académie, soit quelque autre cause d'émulation ; si la nation favorisoit le progrès des arts, ou n'en tenoit aucun compte. Si une Académie, au cas qu'elle existât, avoit uniquement pour objet l'éducation convenable à des Peintres & à des Sculpteurs.

Avec ces préliminaires, nous pourrions excuser ou blâmer les Romains de n'avoir pas eu de fort bons Peintres & d'excellens Statuaires ; car le peu que nous en connoissons de nationaux, ne fait pas règle. Ne louons ou ne blâmons jamais un pays sans bien savoir ce qui s'y passe ; & si des Ecrivains mendiants, mendiés, falariés, nous en disent des merveilles, rabattons-en toujours beaucoup : ne donnons pas plus de croyance à des imputations trop défavorables.

Mais Pline, dira-t-on, qui n'étoit ni mendiant, ni mendié, ni falarié, devoit savoir ce qui se passoit dans son pays, & nous ne voyons nulle part qu'il ait voulu le calomnier. Hé bien, croyons donc que

des actions qu'un homme avoit faites pendant sa magistrature. On voyoit au dehors des portes & à l'entrée des maisons, les images des nations vaincues; leurs dépouilles y étoient suspendues, sans qu'il fut permis à un acquéreur de les en détacher. Ainsi les maisons-mêmes, après avoir changé de maître, triomphoient encore. C'étoit-là un aiguillon à la gloire, parce que les murs reprochoient tous les jours à un maître lâche, qu'il usurpoit le triomphe d'autrui.

son reproche n'est pas sans fondement, & que s'il a vu ramper les beaux-arts dans la nation qu'il habitoit; s'il a connu la cause de cette inertie, il a pu même en ne s'expliquant pas nettement, sévir contre les torts d'un Empire, dont le Souverain & quelques riches dépensoient beaucoup en tableaux & en statues des Grecs; parce qu'ils n'employoient pas les vrais moyens de former des Artistes nationaux.

Pline a donc raison; & je crois qu'il l'auroit davantage, s'il eût indiqué d'autres causes du mauvais état des arts à Rome, que *l'oïsveté, la mollesse; ita est profectò: artes defidia perdidit*. Ils étoient dans leur plus grande force en Grece, lorsqu'elle ne le cédoit pas en mollesse aux Romains. Voyez aussi les progrès qu'ils firent depuis dans le pays de Pline, & dans un tems où les ames n'y étoient ni plus grandes, ni plus vertueuses que dans l'ancienne Rome.

On voit avec quelle indignation l'orateur Messala défendit qu'on mêlât un portrait étranger à ceux des Lævinus ses parens. C'est par une raison semblable, que l'ancien Messala fit ses livres sur les familles Romaines, lorsqu'ayant passé dans le vestibule de Scipion Pomponianus, il eût apperçu que par adoption testamentaire, & à la honte du nom d'*Africain*, les *Salution* (c'étoit le surnom de Pomponius) s'étoient insinués dans la famille des Scipions. Mais sans offenser les Messala, qu'il soit permis de dire que les *Salution*, en s'appropriant ces images étrangères d'hommes illustres, rendoient une sorte d'hommage à leurs vertus; ce qui est beaucoup plus honnête que de mériter que personne ne daigne s'approprier ainsi les leurs.

Je ne dois pas omettre une invention nouvelle. On ne se contente pas de consacrer dans les bibliothèques, en or, en argent ou en bronze, la figure de ceux dont l'esprit immortel parle encore dans ces mêmes lieux; on va même jusqu'à imaginer celles qui n'existent plus; & des ressemblances qui n'ont pas été conservées, produisent nos regrets, comme il est arrivé à l'égard d'Homère. Il n'y a pas, je crois, une plus grande preuve de bonheur que celle qui fait toujours désirer à chacun de sa-

voir comment nous étions. Asinius Pollion est le premier à Rome qui en établissant une bibliothèque, ait consacré au service public l'esprit des grands hommes. Je ne saurois dire si les Rois d'Alexandrie & de Pergame, qui formerent à l'envi des bibliothèques, ont commencé les premiers. Que la passion des portraits ait autrefois dominé, c'est ce que prouvent & Atticus, l'ami de Cicéron, par l'ouvrage qu'il donna sur cette matière (*d*), & Marcus Varron

(*d*) Il est certain que ces trois mots, *Atticus ille Ciceronis*, désignent Atticus, l'ami de Cicéron. J'avois donc eu tort de croire le Pere Hardouin, & de suivre moins le texte que la note de cet Editeur. J'ai eu plus de tort, quand, après la première faute, j'ai dit avec trop de confiance, que Mrs. de la Nauze & de Jaucourt avoient mal entendu ce passage. Voici la Note du Pere Hardouin, édition de 1723. *De imaginibus quæ solent in Bibliothecis collocari. Volumen illud a Cicerone scriptum, cui nomen fecit Atticus, penitus intercidit.* Cette fautive interprétation n'auroit pas dû tenir contre le texte; mais enfin, dans cet instant elle y a tenu, & j'en fais l'aveu, ne croyant pas qu'il suffise de m'être corrigé. Je suis même bien plus content de l'avouer aujourd'hui, que si j'avois su ne la pas commettre alors. Mr. Poinset a fait & laissé la même faute que j'avois com-

qui par une très-heureuse découverte, inféra dans la multitude de ses livres, non seulement les noms de sept-cens hommes illustres, mais encore en quelque sorte leurs portraits. C'est

mise, & c'est le Pere Hardouin qui nous trompa tous deux.

Le passage qui occasionne cette Note est fort différent dans le manuscrit de Pétersbourg, & je ne crois pas qu'il soit connu des Savans. Je ne juge, ni de sa valeur, ni de la préférence qu'on doit lui accorder ou lui refuser; je le mets seulement sous les yeux du lecteur que ces sortes de variantes peuvent intéresser, & je tâche d'en rendre le sens en françois.

„ An priores cœperint Alexandriae & Pergami re-
 „ ges, qui Bibliothecas magno certamine instituere,
 „ non facile dixerim. Imaginum amore flagrasse quos-
 „ dam, testes sunt & Atticus ille Ciceronis, edito de
 „ sua senectute volumine, & M. Varro benignissimo
 „ invento, & insertis in voluminibus suorum fecun-
 „ ditatum, non *nominibus* tantum septingentorum il-
 „ lustrum, sed & aliquo modo imaginibus: non pas-
 „ sus interire figuras, aut vetustatem ævi contra ho-
 „ mines valere, sacrorum inventores. Quin etiam
 „ Diis invidiosi, quando immortalitatem non solum
 „ dedit, verum etiam in omnes terras misit; ut præ-
 „ sentes esse ubique credi possent”.

„ Je ne saurois dire si les Rois d'Alexandrie &

ainfi qu'il a fauvé leurs figures de l'oubli, & les a garanties des ravages du tems. Inventeur d'un bienfait envié même des Dieux, il assure à ces perfonnages l'immortalité, mais il les envoie auffi par toute la terre, afin qu'ils foient

„ ceux de Pergame, qui formerent à l'envi des Bi-
 „ bliothèques, ont commencé les premiers. Que
 „ quelques-uns d'eux aient été passionnés pour les
 „ portraits, c'est un fait qu'Atticus, l'ami de Cicéron,
 „ atteste dans l'ouvrage qu'il a donné fur sa vieillesse;
 „ & Marcus Varron, par une très-heureuse décou-
 „ verte, ayant inféré dans les volumes de ses fécon-
 „ dités, non feulement les noms de sept cent per-
 „ fonnages illustres, mais encore en quelque forte
 „ leurs portraits: il n'a pas souffert que leurs figures
 „ périffent, ou que le laps du tems prévalût contre
 „ des hommes inventeurs des choses sacrées. Et, ce
 „ qui donne même de la jalousie aux Dieux, il ne
 „ leur procure pas feulement l'immortalité, mais il
 „ les envoie auffi par tout le monde, afin qu'on puiſſe
 „ les croire préfens par-tout”.

Les Savans connoiffent les éditions & les manuſcrits, c'est pourquoi je ne rapporte aucune autre leçon. J'obſerve feulement que le Pere Hardouin, au lieu du *inventione muneris etiam Diis invidioſus* de quelques imprimés, corrige ſelon des manuſcrits, non d'après ſes conjectures, *inventor muneris etiam Diis invidioſi*.

présents , & qu'on puisse les posséder partout. (e)

(e) Cette invention étoit vraisemblablement des desseins à la plume , qui représentoient les personnes dont Varron parloit , comme j'en ai vus dans les anciens manuscrits de Térence , pour les masques & les actions des acteurs. Cependant , avec plus de clarté , Pline nous eût épargné peut-être de vaines conjectures. Si le dictionnaire Encyclopédique , ce monument immortel , eût traité les articles *Dessein & Gravure* avec cette légereté , les Amateurs futurs des beaux-arts n'auroient aucun remerciement à faire aux Auteurs de ces articles. Ils auroient eu beau dire *que c'est une très-heureuse découverte enviée même des Dieux ; inventor muneris etiam Diis invidiosi* : c'est principalement , leur diroit-on , à cause que cette invention est employée si à propos qu'il falloit au moins la nommer , & laisser à un écolier de rhétorique la petite & fausse idée de la jalousie des Dieux. Il semble que quand on écrit pour la postérité , il faut la respecter assez pour ne pas lui dire les choses à demi , ne pas la laisser deviner mal à propos , ni l'induire à se tromper.

On voit bien que Pline , sans faire un article d'Encyclopédie , sans retarder la rapidité de sa marche , eût pu sacrifier cette jalousie des Dieux à quelques mots qui eussent dit comment ces portraits étoient faits. Mr. Poinfinet donne ici une note contraire à la mienne , mais que je ne crois pas fort juste , en ce

CHAPITRE III.

SECTION TROISIEME.

*Quand les portraits furent mis sur des boucliers,
& quand ils furent exposés en public.*

VArron n'a conservé que des portraits d'étrangers. Appius Claudius, qui fut Consul avec Servilius l'an 259 de la fondation de Rome,

qu'elle dit que *ces sortes de portraits étoient sans doute de petites médailles dont l'assemblage composoit un médailler*. Si Pline avoit eu cette pensée, auroit-il autant exagéré *l'invention* ? en auroit-ce été une ? Depuis longtems les médailles, ainsi que les pierres gravées, n'avoient-elles pas le droit de rendre les Dieux jaloux, en *difféminant* par toute la terre les images des hommes célèbres ? Ou c'étoit des traits à plume qu'on pouvoit copier, ou des portraits moraux, comme Suétone & d'autres en ont faits depuis : mais il n'est guere vraisemblable que ce fussent de petites médailles, sans quoi il faudroit dire que Pline manque ici de jugement. Puisqu'il ne nous en a rien appris, renfermons-nous dans le silence, & par occasion jettons un coup d'œil sur ce qui est dit de nos gravures dans le septieme tome de l'Encyclopédie.

fut le premier (à ce que je trouve) qui établit l'usage de consacrer des boucliers chargés des portraits de sa famille; car il plaça ses ancêtres dans

Mr. le Chevalier de Jaucourt s'est CRU OBLIGÉ de nommer les illustres Graveurs, & de jeter, EN PASSANT, quelques fleurs sur leur tombe. C'est dommage que les fleurs lui aient manqué pour quinze ou vingt de nos bons Graveurs morts avant l'année 1757, date de ce volume, ou qu'il n'ait point passé proche de leur tombe: car à cette époque de 1757, Mr. de Jaucourt s'arrête, & dit: *Il y a d'illustres Graveurs qui vivent encore dont nous ne pouvons parler, mais dont les ouvrages feront passer les noms à la postérité.* Cependant parmi les Graveurs François dont la tombe n'a pas été ornée de fleurs, sont Dorigni, Pefne, Cochin le pere, Chereau, Desplaces, Morin & Duchange, lesquels, en vérité, méritoient des fleurs tout aussi bien qu'Abraham Bosse, qui pourtant avoit du mérite.

C'est encore dommage qu'on trouve au mot *Mellan*, " *Les Graveurs ordinaires ont presque autant de tailles différentes qu'ils ont de différens objets, à représenter.... Mellan imitoit toutes choses avec de simples traits mis auprès les uns des autres, sans jamais les croiser en quelque maniere que ce soit* ". Cela est vrai jusqu'à un point; mais les Gérard Audran, les Edelinck, & d'autres qui n'é-

dans le temple de Bellone ; & l'on se plut à les considérer dans un endroit élevé, & à lire les titres de leurs dignités. Beau spectacle, pourvu que les enfans dont on voit les images en petit,

toient pas des *Graveurs ordinaires*, s'y prenoient autrement, & n'en imitoient que mieux *toutes choses*. Il ne falloit donc pas qualifier ces grands Artistes de *Graveurs ordinaires*.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le très-bon article *Gravure* par Mr. Watelet, & qui n'est point fait *en passant*, contredit, en établissant les meilleurs principes, cet éloge peu réfléchi du travail de *Mellan*. Il est à croire qu'on ne s'en étoit pas aperçu avant l'impression. *La maniere de graver de Mellan & d'autres qui lui ressemblent*, dit notre savant Amateur, *est libre & facile ; elle a un mérite réel ; on peut le blâmer aussi d'un peu d'affectation dans le tournoiement des tailles ; il étoit bien aise qu'on lui fût gré de l'habitude qu'il avoit acquise. Il vaudroit mieux qu'il n'en eût point fait parade, & qu'il ne l'eût employé que dans les endroits où elle étoit nécessaire.* On sent ici l'homme sûr de ce qu'il dit, l'Amateur qui en opérant lui-même, ne balbutie point. Lisez l'article *Gravure*, & vous sentirez tout ce que vaut l'article *Graveur*. Vous serez sur-tout fâché d'y trouver au commencement ; *si les Anciens eussent connu l'art de graver, il seroit sans doute échappé quelques empreintes de tant de rares productions de*

offrent ensemble comme une espece de nid de la postérité d'un grand homme : personne alors ne regarde ces boucliers sans plaisir & sans s'y intéresser. (a)

SECTION QUATORZIEME.

Quand ils furent placés dans les maisons

Après Appius Claudius, M. Æmilius, collègue de Lutatius dans son Consulat, en plaça de semblables, non seulement dans la Basilique

leur génie ; nous aurions du moins quelques images des grands hommes que nous admirons , ce patrimoine de la postérité , & qui la touche si fort. Sans compter les médailles & les belles pierres gravées , les statues & les bustes antiques ne transmettent-ils pas ce patrimoine à la postérité , d'une maniere bien plus réelle qu'une estampe sur du papier , qui , quelque bien qu'elle soit , ne peut jamais représenter les objets que d'une seule vue ?

(a) Quoique ces monumens consacrés à la mémoire des hommes illustres , fussent nommés *clypei* comme les boucliers militaires , ils n'avoient cependant d'autre usage que celui de représenter ceux qui avoient bien mérité de la République & de leur famille. C'étoient des tableaux , des médaillons , des écussons représentatifs. Si le nom de *boucliers* leur

Emilienne, mais encore dans sa propre maison : cet usage est vraiment militaire ; car les boucliers des Héros qui combattirent à Troye, étoient ornés de figures, & c'est de-là (b) qu'ils ont été nommés *Clypei*, & non pas, comme la subtilité mal adroite des Grammairiens l'a voulu, de *cluendo* (c). C'est de la valeur qu'est venu l'usage de graver sur le bouclier le por-

fut conservé, c'étoit peut-être à cause de leur ressemblance avec les boucliers militaires, ou que les boucliers étoient les plus anciens tableaux en gravure ou en bas-relief. Quand Tacite dit : *Cum censeretur clypeus, auro & magnitudine insignis, inter auctores eloquentiæ*, il n'entend pas qu'on dût consacrer à Germanicus un bouclier militaire parmi les Orateurs : celui dont il parle est un de ceux dont Pline fait ici mention ; la toge & l'épée y avoient un droit égal. On a quelquefois distingué ces boucliers médaillons, des boucliers militaires, & par l'orthographe, & par le genre : on a dit *clypeum armorum* & *clupeum imaginis* ; *clypeus scutum* & *clupeum imago*. Les Grecs nommoient ceux dont il est ici question, *πίνακες*, *tabula*, *tableaux*. Voy. *Antiq. explic.* tom. 4, pag. 63, supplément. Voy. aussi *Mém. de l'Acad.* tom. 1.

(b) Du mot grec *γλύφειν*, *graver*.

(c) Avoir de la réputation.

trait de celui qui s'en servoit. Les Carthaginois ont fait en or ces boucliers & ces portraits, & ils les portoient avec eux dans le camp. Il est certain que Q. Marcius, qui vengea en Espagne les Scipions, lorsqu'il fit les Carthaginois prisonniers, en trouva un semblable d'Asdrubal, qui resta au-dessus de la porte du temple de Jupiter Capitolin, jusqu'au premier incendie qui le consuma (d). On a remarqué que nos ancêtres étoient là-dessus de si bonne foi, que l'an de Rome 575, sous le consulat de L. Manlius & Q. Fulvius, M. Aufidius, entrepreneur des réparations du Capitole, avertit le Sénat que des boucliers, qui depuis nombre d'années

(d) Pline n'a pas vu ce bouclier; Tite-Live ne l'a pas vu non plus, mais il a mieux approfondi l'histoire Romaine; il est plus exact & plus voisin du premier incendie qui consuma le Capitole. Il dit que ce bouclier étoit d'argent: *In ea fuisse clypeum argentum pondo centum triginta octo, cum imagine Barcini Asdrubalis*, &c. Dec. 3, l. 25, c. 39. Il n'est donc pas certain, certe, que ce bouclier fut d'or. Petite erreur sans doute; mais c'est en allant ainsi d'erreur en erreur, qu'on laisse un ouvrage informe, sur-tout quand on n'est pas savant dans le fond du sujet qu'on a entrepris de traiter, quelque mérite qu'on ait d'ailleurs.

n'étoient compris dans l'inventaire que comme de bronze, étoient d'argent.

S E C T I O N C I N Q U I E M E.

Des commencemens de la Peinture. De la Peinture monochrome (d'une seule couleur.) Des premiers Peintres.

Les commencemens de la Peinture font incertains, & c'est une discussion étrangère à l'objet de cet ouvrage. Les Egyptiens affurent qu'elle fut inventée chez eux, fix mille ans avant qu'elle eût passé en Grèce; mais il est évident que c'est une vaine jactance (e). Les Grecs di-

(e) Platon étoit loin de regarder la très-haute antiquité de la peinture chez les Egyptiens, comme une fable: voici ce qu'il dit. *Si on veut y prendre garde, on trouvera chez eux des ouvrages de peinture ou sculpture faits depuis dix mille ans, (quand je dis dix mille ans, ce n'est pas pour ainsi dire, mais à la lettre) qui ne sont ni plus, ni moins beaux que ceux d'aujourd'hui, & ont été travaillés sur les mêmes regles. Plat. de legib. l. 2.* Ces regles étoient sévèrement prescrites par les loix du pays, qui défendoient aux Peintres & aux Statuaires de rien innover dans l'art, ni d'imaginer de nouveaux sujets ou de nouvelles attitudes, en un mot, de s'écarter en

sent, les uns qu'elle fut inventée à Sicyone, les autres chez les Corinthiens; mais tous conviennent que ses commencemens furent d'enfermer dans une ligne l'ombre d'un homme. Voilà quel a été son premier état: son second, après qu'elle fut devenue plus difficile, a été de peindre chaque tableau d'une seule couleur; & on la nomma *Monochromaton*: cette maniere

rien de ce qu'elles avoient statué: ainsi Platon étoit fondé à dire qu'il n'y avoit ni diminution, ni augmentation dans les progrès. Mais ce morceau est curieux, en ce qu'il nous apprend aussi qu'il y avoit de la peinture plus de 9000 ans avant le siege de Troye, contre l'avis de Pline, qui va nous dire dans un instant, qu'il ne paroît pas que l'art existât avant cette époque. Retranchez raisonnablement tout ce qu'il vous plaira de la date de Platon, il restera encore assez pour prouver l'existence de la peinture avant la guerre de Troye. Des voyageurs croyables, & qui ont séjourné plusieurs années en Egypte, y ont vu des Divinités peintes sur les murs de quelques anciens monumens; & ces peintures plus ou moins bien conservées, sont de la plus haute antiquité.

Peut-être cette inertie des Egyptiens dans les arts, & qui étoit si propre à en arrêter les progrès, avoit-elle une raison politique; en ce cas, nous ne devons pas la blâmer. Mais je pense qu'en nous restreignant aux seules vues de l'art, nous n'irons pas jusqu'à dire

de peindre subsiste encore. On dit que la Peinture linéaire fut inventée par Philoclès, Egyptien, ou par Cléanthes, Corinthien (*f*); les

avec Mr. le Comte de Caylus : *jamais les Egyptiens ne se sont écartés des à plombs. Tous les peuples sages ont été fort éloignés d'un pareil défaut.* Recueil d'antiquités, 1^{er}. vol. p. 49. Certainement les Statuaires Egyptiens alloient droit devant eux ; on le voit dans leurs statues, & si bien statues, qu'elles n'ont en général ni mouvement, ni action, ni expression. A la vérité, elles sont toutes d'à-plomb : mais tous les peuples *sages* ou non, qui se sont mêlés de peinture & de sculpture, ont fait leurs figures d'à-plomb, sans la roideur Egyptienne, quand le sujet ne requeroit pas une action plus décidée. Mr. de Caylus ayant fait sa remarque à l'occasion d'une assez mauvaise tête de singe, & le singe n'inspirant pas volontiers le ton sérieux, je supprime le commentaire.

(*f*) Il dit ailleurs, l. 7, c. 56, que selon Aristote, ce fut Gyges qui inventa la peinture en Egypte : *Giges Lidus picturam in Ægypto instituit, ut Aristoteli placet.* Seroit-il croyable que la peinture ayant été exercée en Egypte fort longtems avant qu'elle le fut en Grèce, elle n'y parvint cependant que dans l'état informe de la silhouete, du patron, du simple contour tracé autour d'une ombre, après tant d'années d'invention ? Est-il croyable qu'alors, Ardicès & Téléphane, Peintres Grecs, n'en fussent encore

premiers qui l'exercerent furent Ardicès de Corinthe & Téléphane de Sicyone, fans se fervir encore d'aucune couleur ; ils jettoient cependant

qu'à marquer quelques traits dans l'intérieur du contour ? On aura plus fujet d'être surpris, fi, comme le dit Aristote, Euchir, parent de Dédale, est le premier auteur de la peinture en Grèce ; il vivoit plus d'un siècle avant la guerre de Troye. Mais voici de quoi surprendre un peu davantage. Diodore nous apprend, l. 1. f. 2, qu'il y avoit des statues colossales en Egypte au tems d'Osymandias, c'est-à-dire, plus de deux mille ans avant Pline, & près de mille ans & plus, dans un pays, fans qu'on se soit avisé d'y faire de la peinture ; car notez bien qu'on n'a pas dû commencer la sculpture par des colosses.

Que la peinture & la sculpture des Egyptiens aient été plus ou moins foibles, c'est de quoi il ne s'agit pas dans ce moment. Que cette date de mille années soit plus ou moins précise, en un mot, que le *quicquid Græcia mendax audet in historia* de Juvenal, soit plus ou moins applicable à Diodore & à la chronologie de son tems, c'est ce que nous ne sommes pas obligés de savoir précisément ici. Il ne nous faut qu'une présomption, même un peu vague, que la peinture existoit avant le siège de Troye ; & nous l'avons si forte, qu'elle équivaut à une preuve. Ainsi, quels que furent les premiers inventeurs de l'un & de l'autre art, soit chez les Egyptiens, soit chez les

des traits dans l'intérieur du contour. De-là vint la coutume d'écrire sur le tableau, le nom

Grecs , soit ailleurs, il paroît certain que Plin se contredit , qu'il consulte légèrement ses Auteurs, & qu'il confond plus souvent les objets qu'il ne les distingue. Quand il lisoit & copioit un Auteur, il ne se rappelloit pas toujours ce qu'il avoit lu dans un autre, & les extraits alloient comme ils pouvoient. Il n'avoit pas non plus réfléchi sur les possibilités de l'art dans ses progrès, quand il a donné, comme on le verra, une époque trop récente à la peinture, ne la faisant pas exister avant la guerre de Troye.

J'ai dit qu'on n'a pas dû commencer la sculpture par des colosses, & je crois cette opinion fondée sur la nature de l'esprit humain, & sur ce que nous a conservé l'histoire. Elle nous apprend qu'en Egypte on faisoit très-anciennement des colosses, & que dans les mêmes tems, on y exécutoit aussi des statues de médiocre grandeur. S'il en faut croire Diodore de Sicile, on voyoit au tombeau du Roi Osymandué de fort belles figures colossales, & j'ai appris que pour en faire, le début n'est pas un colosse.

Les premières tentatives dans les arts d'imitation, auront été, si je ne me trompe, de faire une plante, un animal, un homme, tels qu'on les voyoit dans la nature. Des siècles se feront écoulés, l'art aura fait des progrès. Mais quand le faste des Rois sera devenu gigantesque, & qu'ils auront cru que le co-

de ceux qui étoient représentés (g). Le premier qui inventa l'art de colorer les figures avec des tessons de pots d'argile broyés, fut, dit-on, Cléophante de Corinthe. Nous ferons voir bientôt que cet Artiste, ou un autre de même nom, fuyant l'oppression de Cypselus, tyran de Corinthe, suivit en Italie, au rapport

lossal étoit un signe imposant de leur grandeur & de leur puissance, les carrières auront à peine suffi à l'immenfité des édifices. Alors il aura bien fallu que pour donner au palais un aspect plus imposant encore, la représentation du Souverain y fut proportionnée. L'effigie du Monarque étoit au moins de 80 pieds.

Je crois que les Statuaires ne débiterent pas plus par des colosses, que les Poètes par des poèmes épiques. Homère eut des prédécesseurs qui tous ne faisoient pas des Iliades, & les colosses ont été précédés par des statues de moindre grandeur; c'est la marche de l'esprit humain. D'abord ignorant & timide, puis viennent les hardiesses, les écarts même de l'imagination qui emportent le génie à tous les extrêmes. C'est à ce terme qu'ayant connu sa force, l'esprit humain revient sur lui-même. Le goût s'épure, il a des crises, &, comme tout ce qui est créé, ses pas vers le dépérissement sont plus ou moins rapides.

(g) Cet usage étoit encore observé dans les tableaux de Polygnote, qui vraisemblablement en avoient aussi besoin, puisque l'art étoit encore dans son en-

de Cornelius Népos, Demarate, pere de Tarquin l'ancien, Roi des Romains.

S E C T I O N S I X I E M E.

Antiquité des Peintures en Italie.

Car la Peinture étoit déjà parfaite, même en Italie. Il est certain qu'il existe encore au-

fance: *ut illa prope rudia*, dit Quintilien, (Instit. Orat. l. 12, ch. 10.) Pline dit, à la section suivante, qu'il n'y a point d'art qui ait atteint si promptement à la perfection. Assurément il se trompe; car en ne prenant l'origine de l'art qu'à Cléophantes de Corinthe, on trouvera que 400 ans après lui, au tems de Polygnote, l'art étoit presqu'au berceau; *ut illa prope rudia*. Il semble que voilà, contre l'opinion de Pline, une croissance qui n'est rien moins que prompte. Il avoue lui-même ailleurs, par une contradiction, qu'avant Apollodore, qui vivoit 40 ou 50 ans après Polygnote, *aucun tableau ne méritoit de fixer les regards*. C'est peut-être cette médiocrité des tableaux d'alors qui avoit fait dire à Théophraste, que Polygnote fut l'inventeur de la peinture. (Voyez Pline, l. 7, ch. 56.)

Ainsi, malgré le foible & unique témoignage de Pline, & malgré la paillardise, *e libidine accensus*, de l'Empereur Caligula, ou de celle du Lieutenant-

jourd'hui des Peintures plus anciennes que notre ville dans le temple d'Ardée: & j'avoue qu'il n'y en a pas que j'admire autant que celles-là, qui depuis tant de siècles qu'elles sont dans la coupole du bâtiment, ont conservé toute leur fraîcheur. Lanuvium offre également

Général Pontius, on pourroit douter de la *très-grande beauté* des peintures d'Ardée, de Lanuvium & de Cœré, dont il va parler.

De savans antiquaires ont pourtant assuré le public de la supériorité de ces peintures. Ils n'ont pas apperçu qu'ils n'étoient fondés que sur deux foibles témoignages, celui du très-peu connoisseur Pline qui n'en parle que de son chef, & celui d'un débauché, quel qu'il soit, qui aimoit les nudités; c'est ce que le lecteur est prié d'observer. Le talent de compiler est assurément fort beau: mais celui de penser a bien aussi son mérite.

L'Auteur de *l'origine des loix, des arts & des sciences*, Paris 1778, a fait une note sur le passage qui occasionna la mienne en 1773. On me permettra de la transcrire, afin qu'on ait sous les yeux la preuve qu'un homme qui a su faire cet ouvrage, n'a pas hésité, quelques années après le mien, de juger Pline à-peu-près comme je l'avois jugé.

„ Les passages d'Aristote & d'Elie, que je cite,
 „ sont très-clairs & très-précis. On n'en peut pas dire

une Atalante & une Hélène : elles sont nues, peintes au premier coup, par un même Artiste, & d'une très-grande beauté ; la première a l'air d'une vierge : elles n'ont pas été endommagées, quoique le temple soit en ruines. L'Em-

„ autant de celui de Pline. Sa phrase est louche, sui-
 „ vant l'ordinaire de cet Ecrivain bel esprit. On a
 „ même voulu donner à ce passage un sens totale-
 „ ment contraire à celui que j'ai cru devoir adopter.
 „ On veut faire dire à Pline que les portraits peints
 „ par les Artistes dont il parle, étoient si ressem-
 „ blans, que pour faire connoître à la postérité les
 „ personnages qu'ils représentoient, on avoit écrit
 „ leurs noms au bas de ces tableaux, de même que
 „ nous en usons aujourd'hui au bas des portraits en
 „ taille-douce.
 „ Mais cette explication ne me paroît point être la
 „ pensée de Pline. Je pourrois d'abord citer en ma
 „ faveur le suffrage de tous les Interprètes & Com-
 „ mentateurs de cet ancien écrivain. Ils ont tous en-
 „ tendu le passage en question dans le sens que je
 „ lui donne. Cependant, sans avoir recours à des
 „ autorités qui peuvent souvent paroître douteuses,
 „ je crois qu'on doit, dans cette occasion, interpré-
 „ ter Pline par Aristote & par Elie. Ce principe po-
 „ sé, le passage de cet Auteur confirme le fait que
 „ j'ai avancé sur l'ignorance & l'impéritie des pré-
 „ miers Peintres. Je conviendrai en même tems, que

pereur Caligula, épris d'une passion impudique pour ces figures, avoit entrepris de les faire enlever, mais la nature de l'enduit ne le permit

„ cette explication paroît, en quelque sorte, mettre
 „ Pline en contradiction avec lui-même: mais on peut
 „ répondre que ce n'est pas le seul exemple qu'on
 „ en trouve dans ses écrits. C'est au surplus le défaut
 „ de tous les Auteurs qui ont affecté de ne parler
 „ que par énigmes & par sentences”. (pag. 172 ,
 tom. 5.)

Nous voyons par cette note, qu'il ne manque pas de gens qui veulent tordre le sens de Pline, même quand il est clair. De là, je croirois que l'Auteur n'avoit pas besoin, autant qu'il le dit, d'Aristote & d'Élien pour expliquer les paroles de Pline, attendu que celui-ci, ayant exposé la foiblesse des premiers essais de la peinture, ajoute : *ideo adscribere institutum, de là vient la coutume d'écrire les noms*. N'est-ce pas dire, les ressemblances étoient si imparfaites, qu'on fut obligé d'écrire, au bas du tableau, le nom de la personne représentée? Quand d'autres Auteurs, Élien par exemple, ne nous apprendroient pas qu'on écrivoit alors, *ceci est un bœuf, ceci est un cheval, ceci est un arbre*, au bas des représentations informes qu'on en faisoit, un texte aussi clair que celui de Pline, suffiroit pour le deviner. Ne prodiguons pas les repréhensions, nous en avons besoin pour la quantité d'endroits où notre Auteur en mérite.

pas (h). Il subsiste à Cæré des Peintures encore plus anciennes, & quiconque les examinera avec

(h) Le manuscrit de Pétersbourg dit en parlant de l'Atalante: *sed altera ut virgo nominis quidem taciti. Pontius legatus princeps eas tollere conatus e libidine accensus, si tecti natura permisisset.* " Mais „ à la vérité, on tait le nom de la première, qui „ ressemble à une vierge. Pontius, Lieutenant-général, épris d'une passion impudique pour ces figures, „ essaya de les enlever: mais la disposition du toit „ ne le permit pas”.

Il importe peu lequel des deux textes est celui de Pline: mais ne pourroit-on pas justifier celui-ci? 1°. Il y eut deux Atalantes également fabuleuses: peut-être cachoit-on le nom de celle-ci, par quelque mystère de religion, & que le gros des fideles devoit ignorer quelle Atalante c'étoit. Selon la traduction de Mr. Poinfinet, c'est *Hélène qui étoit représentée avec toute l'innocence virginale, c'est-à-dire, avant l'époque de ses enlèvemens.* Mr. Brotier dit au contraire, que cette innocence appartenoit à l'Atalante, *virgo autem fuit Atalanta.* Je l'avois cru & je le crois encore, parce qu'Hélène fut célèbre par des aventures qui n'étoient rien moins que virginales, tandis que les deux Atalantes étoient connues par leur chasteté, leur goût pour les forêts, la chasse & la retraite. Ces considérations décident le mot *altera*, qui doit sans contredit se rapporter à l'Atalante, comme le note Mr.

attention, conviendra qu'il n'y a point d'art
qui

Brotier. Autrement l'Artiste auroit manqué de sens, ou Pline auroit pris une figure pour l'autre : mais ni le Peintre Grec, ni l'Ecrivain Romain ne me paroissent reprehensibles.

2°. On fait qu'il y eut plusieurs Pontius chez les Romains ; pourquoi l'un d'eux n'auroit-il pas voulu faire, & par le même motif, ce que l'autre texte attribue à Caligula ? Pourquoi ne feroit-ce pas un C. Pontius Nigrinus qui fût Consul sous le regne de cet Empereur, l'an de Rome 790 ? Pline qui mourut 42 ans après ce consulat, avoit dû connoître ce C. Pontius, & savoir ce qui s'étoit passé dans sa lieutenance ou sa légation ; l'édition de Rome dit, *Pontius legatus Caii Principis*. Il y eut aussi un Pontius Téléfinus, Consul sous Néron. Toutes les éditions se contredisent ici plus ou moins. Mais quoi qu'aucune ne lise *Pontius legatus princeps*, il ne s'en suit pas que Pline n'ait pu l'écrire. Quand Balbus représente à Cotta qu'il tient le premier rang à Rome, il dit, ou Cicéron dit pour lui, *civis princeps*. (Nat. Deor. 2, 67.) Ainsi cette manière de s'exprimer est latine, employée dans un autre sens que celui d'Empereur.

3°. Il est possible que la construction du toit ne permit pas d'en enlever la peinture, puisqu'elle étoit dans la coupole. *Similiter*, dit Pline, après avoir parlé des peintures du temple d'Ardée, lesquelles

qui ait atteint si promptement à la perfection,

étoient aussi dans la coupole, & je ne crois pas que ce *similiter* puisse être mieux entendu que par *semblablement*, peint aussi dans la voûte. Selon le Pere Hardouin & d'autres textes, le temple de Lanuvium étoit en ruines; le manuscrit ne le dit pas. Mais supposons qu'il le fut, n'étoit-ce pas une raison de plus pour rendre comme impossibles des travaux qui auroient achevé de tout détruire?

J'ai traduit *cominus picta* par *peintes au premier coup*, (à fresque) & je crois le sens assez juste, selon le latin, selon le discours, selon le technique de l'art, & selon la pensée de Plin, auquel je ne voudrois pas faire dire une absurdité, quand il ne me paroît pas qu'il en dise. Dupinet traduit, *peintes l'une près de l'autre*, & Durand, *peintes d'une telle sorte qu'elles doivent être regardées de près*. Ils ne connoissoient pas l'Art, & ne pensoient pas non plus à ce latin de Virgile: *Quid dicam, jactō qui semine, cominus arva insequitur*; (Geor. l. 1.) car ils auroient vu qu'il est des circonstances où *cominus* doit être rendu par *aussi-tôt, d'abord, à l'instant même, sur le champ*. Mr. Brotier interprète comme Durand, puisqu'il dit, *ut cominus aspiciantur*. Mais je ne ferois croire que les peintures d'une coupole dussent être regardées de près, sur-tout dans ces tems reculés, où les beautés de détail n'étant pas encore la

puisqu'il paroît qu'il n'existoit pas encore du tems de la guerre de Troye. (i).

plus rare partie d'un tableau, ne devoient pas être regardées de près.

(i) On voit, en lisant toute la Section sixieme, que l'admiration de Pline retombe bien plus sur la beauté que sur l'ancienneté des peintures d'Ardée, de Lanuvium & de Cæré, & je suis loin de l'en blâmer, si en effet ces peintures étoient d'une grande beauté, & que ce ne soit pas là un trait de cette vanité que les Romains en général étendoient à toutes leurs sciences & à tous leurs arts: en un mot à tout ce qui étoit fait en Italie. Mais ce seroit un assez fort argument contre ce que Pline dit ailleurs de la foiblesse où l'art étoit encore longtems après que ces peintures furent faites.

Pline dit ensuite que la peinture n'existoit pas encore au tems de la guerre de Troye. Cependant Ulysse avoit un manteau de pourpre, sur lequel étoit représenté un chien qui étrangloit un faon de biche. Helene, selon l'expression d'Homère, brodoit en laine & en soie de différentes couleurs, les combats des Grecs & des Troyens. Il n'y a guere d'apparence que les Dames eussent connu l'art de nuancer leurs couleurs, s'il n'existoit pas de peinture avant leur broderie. Il y avoit des statues dans la ville de Troye; puisqu'au rapport de Pausanias, Menelas en emporta le simulacre de la Déesse Praxidice. Et

Théano ne prit-elle pas des mains d'Hécube un tapis qu'elle posa sur les genoux de la statue de Minerve ? Il y avoit chez les Phéaciens des statues d'or , représentant de jeunes garçons qui tenoient des flambeaux pour éclairer un fallon. Homère qui chantoit traditionnellement , n'eût pas admis ces différens ouvrages , si leur existence imparfaite encore chez les Troyens , ne l'y eût autorisé. Il auroit pu même les omettre , ainsi que plusieurs autres choses dont il ne parle pas , quoiqu'on sache qu'elles existoient.

Que le Poëte ait exagéré , qu'il ait attribué aux arts d'alors ce qui n'étoit vrai que des arts de son tems ; nous ne trouverons pas cependant les Troyens assez barbares dans les autres usages , pour être entièrement privés de celui des beaux-arts ; ou bien , il faudroit dire qu'il est absolument faux qu'ils eussent aucune sculpture , soit religieuse , soit politique , ou soit même purement de luxe. Nous verrons plus bas que Pline lui-même assure le contraire , & ce qu'il dit ne suppose pas une nation qui en feroit encore à tailler grossièrement une piece de bois , pour lui donner à peu près figure humaine.

Sans vouloir nous engager dans l'obscurité des tems fabuleux , sans sortir des faits les plus généralement reconnus pour les moins incertains , nous observons que la Troade fut gouvernée par plusieurs Rois antérieurs à Teucer ; que Dardanus , son successeur avoit fait bâtir un temple magnifique dans la ville de Samothrace ; qu'il y avoit mis plusieurs statues de Dieux , (c'étoient , si vous voulez , les Dieux Cabires) ;

qu'il apporta son culte & ses usages, lorsqu'il vint régner dans la Troade; & qu'enfin, après plusieurs générations, Tros fonda la ville de Troye. Difons toujours avec les Historiens, que ce peuple étoit fort religieux; qu'il étoit guerrier, commerçant; qu'il passoit pour être un des plus civilisés peuples de la terre; & que sous le regne de ses Rois, il se distingua par sa magnificence & par de superbes édifices. Tout cela suppose beaucoup d'industrie & plusieurs sortes d'arts: mettez-y la perfection au degré qu'il vous plaira; ce n'est pas mon affaire.

Quand j'entends assurer qu'il n'y avoit pas de peinture avant la guerre de Troye, parce que Plîne le dit & qu'Homère n'en parle pas, j'imagine entendre soutenir, qu'au tems des Troyens il n'y avoit pas encore de cavalerie, car Homère, dit-on, n'en parle pas non plus: silence qui n'avoit pas empêché Sésostris d'avoir vingt-quatre mille hommes de cavalerie dans son armée, environ quatre cens ans avant la guerre de Troye, & Ofimandias d'en avoir vingt mille dans la sienne, trois ou quatre cens ans avant Sésostris. (Voy. Diodore de Sicile, l. 1, f. 2.) Il est à croire que les Troyens, guerriers & commerçans, devoient avoir aussi de la cavalerie.

Si les Phrygiens, les Lyciens & les Mysiens, qui se joignirent aux Troyens contre les Grecs, avoient de la cavalerie: si les Lydiens, leurs voisins, étoient les meilleurs cavaliers qu'il y eût en Asie, ne doit-on pas croire que les Troyens en avoient aussi? Voyez, sur son existence avant les Troyens, l'article *Equita-*

tion, dans le dictionnaire Encyclopédique; & revenons à notre sujet.

Il ne faut qu'ouvrir Pausanias, pour savoir que la Grèce étoit remplie de statues, faites bien avant le siege de Troye. Celles d'un certain ordre sont fort anciennes, & je trouve dans le second livre d'Apollodore que Danaüs en consacra une à Minerve: c'étoit trois cens ans environ avant le siege de Troye. Or il n'est guere à présumer que la peinture ayant tant d'analogie avec la sculpture, il n'y eût pas aussi des tableaux du même tems: ces deux arts ont dû prendre naissance à peu près ensemble. Je soumets cette conjecture aux Savans, aux Artistes éclairés, à tous ceux qui savent appercevoir la marche naturelle & progressive des deux arts. Que l'un & l'autre aillent toujours d'un pas égal, cela dépend des circonstances religieuses ou politiques; c'est-à-dire, de l'encouragement & de l'emploi qui sont plus ou moins également accordés à chacun d'eux.

Dédale étoit Statuaire un siecle ou deux, dit-on, avant la guerre de Troye. Euchir, parent de Dédale, fut, selon Aristote, l'inventeur de la peinture en Grèce. Plin, sans réfuter cette opinion, la rapporte, l. 7, c. 56; & vous avez vu dans une note précédente jusqu'où Platon l'a fait remonter en Egypte: vous avez vu aussi jusqu'où Diodore y fait remonter la sculpture. Il y a des Savans qui assurent que Tharé, pere d'Abraham, étoit Sculpteur six cens ans avant Dédale.

Selon la description que fait Diodore du tombeau

d'Osimandias, ou Osimandué, il paroît que la peinture existoit fort longtems avant le siege de Troye. Un plafond peint en bleu dans ce monument, & parsemé d'étoiles, peut bien faire croire qu'on employoit aussi la couleur pour représenter les hommes & les animaux. Sur un des murs intérieurs de ce tombeau, on voyoit une assemblée de Sénateurs, & au milieu d'eux le chef de la justice, avec ses attributs : ailleurs, un triomphe & des sacrifices. Quoique Diodore ne dise pas précisément que ces sujets fussent peints, il ne dit rien non plus qui fasse croire qu'ils ne l'étoient pas ; car plus haut, quand il parle d'autres sujets représentés sur des murs, il avertit que c'étoient des bas-reliefs. Je n'en veux cependant inférer que cette conjecture que je soumets encore aux Savans. Tout cela paroît donner à la peinture beaucoup plus d'antiquité que ne le dit Pline.

Quoiqu'il en soit, les Troyens avoient des statues consacrées, & des brodeuses de la première distinction : or on fait bien que les Dames d'un certain rang n'exercent guere un art qu'il n'y ait des maîtres pour l'enseigner ; & s'il y a des maîtres, cet art est devenu commun. Si on brode à la Chine, c'est que, bien ou mal, on y peint. Qu'est-ce qui ne fait pas que la broderie & la tapisserie font le reflet & l'écho de la peinture ? J'ai vu en Hollande quelques tableaux Chinois représentant des sites agréables. Ils sont moins fautifs en perspective que le commun des peintures de ce pays. Mais quoiqu'on les regarde comme de bons ouvrages, il me semble qu'on pourroit les

comparer à nos plus médiocres tableaux en ce genre.

Homère dit que les douze vaisseaux que commandoit Ulyffe, en allant à Troye, étoient peints en vermillon, & Pline, l. 33, c. 7, rapporte ce témoignage d'Homère. Selon Hérodote, cet usage étoit fort ancien, & même ne se pratiquoit plus de son tems. Il semble que le vermillon, n'ayant jamais été une des couleurs les plus communes, même en Grèce, ceux qui en faisoient une si grande consommation pour embellir leurs vaisseaux, devoient encore avoir l'usage de quelques autres couleurs; & conséquemment qu'ils pouvoient peindre bien ou mal, comme à la Chine. Il sembleroit aussi que par-tout où l'on teint des étoffes en couleurs diverses, on doit faire des représentations colorées ou coloriées, quand on y en fait en sculpture.

La ville de Babylone fut fondée, dit-on, plus de mille ans avant la destruction de Troye: il y a toute apparence que dix ou onze siècles furent suffisans pour porter fort loin le luxe chez les Babyloniens. Écoutons Pline: *C'est sur-tout à Babylone qu'on a le mieux tissu à l'aiguille les couleurs diverses de la peinture; & ces broderies en prirent le nom de Babyloniennes. Colores diversas pictura intexere Babylon maxime celebravit, & nomen imposuit*, l. 8, c. 48. Il ne nous manque sur ce fait qu'une date plus ou moins précise, & peut-être verrions-nous que de l'aveu même de Pline, la peinture existoit avant le siège de Troye.

Voilà des présomptions suffisantes pour croire qu'il

y avoit de la peinture alors. Pline vient de dire au chap. 3, sect. 4, que les boucliers des héros qui combattirent à Troye, étoient ornés de figures. S'il y avoit sur ces boucliers des bas-reliefs bons ou mauvais, il y avoit à Troye de la peinture bonne ou mauvaise. Et si l'on peut s'en rapporter au savant Grammairien Servius Honoratus, qui vivoit sous Constantin, on ne doutera pas de l'existence de la peinture avant le siège de Troye. Il dit dans son Commentaire sur le second livre de l'Enéide, v. 396, Neptune étoit peint sur les boucliers des Grecs, & Minerve sur ceux des Troyens : *in scutis Græcorum Neptunus ; in Trojanorum fuerat Minerva depicta.*

Le bouclier d'Achille si bien sculpté, & même coloré dans Homère, est, selon quelques Ecrivains, la preuve de l'excellence de la peinture avant le Poète ; car Homère, dit-on encore, ne représentoit pas les objets tels qu'ils étoient de son tems ; mais comme ils avoient été dans les tems anciens. Ne pourroit-on pas dire que les ornemens de ce bouclier, ouvrage de Vulcain, n'avoient pas plus de réalité chez Homère, que ceux de l'Égide de Jupiter dont se couvrit Minerve pour aller au secours des Grecs. On voyoit sur cette égide la Terreur, la Discorde, la Rage, la tête de la Gorgone, &c. Le merveilleux de ces ouvrages étant dûs à l'art de Vulcain, il n'en faut pas conclure qu'il y eût alors des Artistes mortels assez habiles pour en faire autant ; & il ne leur faut pas chercher d'autres Graveurs qu'Homère. C'est lui, c'est son imagination qui, malgré les notes de

Madame Dacier, a pu faire de ce bouclier un tableau mouvant. Si d'ailleurs il a donné dans sa description l'idée du plus bel ouvrage en ce genre ; c'est que ce grand Poète, qui en trouvoit le germe encore foible, ne touchoit à rien qu'il ne vivifiât ; c'est qu'il favoit prédire la perfection d'un art qui de son tems même étoit encore imparfait : ainsi Homère est créateur de son riche bouclier d'Achille, comme il l'est de sa redoutable égide de Jupiter.

De ce qu'il a coloré le bouclier d'Achille, s'ensuit-il que *le coloris fut connu & pratiqué avant lui*, ainsi que le dit l'article *Coloris* de l'Encyclopédie ? Homère a *coloré*, mais n'a pas *colorié* le bouclier. On peignoit sans doute avant lui, mais si le grand art de colorier eût été connu, vous eussiez vu le Poète, laissant le *jaune*, le *noir* & le *noirâtre*, mêler sa magie à celle des grands coloristes, & vous donner, soit là, soit ailleurs, des idées sublimes de cette partie de la peinture.

Homère avoit une connoissance profonde de tous les arts. Cela doit être certain, puisque Madame Dacier l'a dit, & que pour l'assurer, cette Dame avoit sans doute une égale connoissance de tous les arts : autrement, pouvoit-elle juger de celle d'Homère ? On est, dit-on, un peu revenu sur ce point. C'est peut-être qu'on est las de s'en occuper. Si j'eusse vécu parmi ces Gladiateurs à outrance, j'aurois humblement supplié nos Daciers de m'instruire sur un fait particulier. Cette voie n'étant plus praticable, j'ai cherché non seulement dans leurs commentaires,

mais aussi dans ceux que j'ai pu trouver ailleurs, & je n'y ai pas vu l'ombre de l'instruction qu'il me falloit. Il est à croire que je ne suis pas le seul trompé dans cette recherche, puisqu'aujourd'hui la vénération pour certains Commentateurs est si foible qu'on n'hésite plus à les qualifier de *troupe d'esprits froids & puérilement subtils*. (Discours sur Homère, par Mr. de Rochefort, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.)

Comme le fait dont il s'agit dépend de la pratique d'un art, au défaut des Commentateurs, je m'adresse à ceux qui doivent en avoir la connoissance. Je prie donc les Statuaires, les Orfèvres, les Fondeurs, & tous ceux qui travaillent les métaux, de me dire ce qu'ils entendent par les paroles suivantes; & s'ils pourroient faire un ouvrage d'après ce qu'elles énoncent.

“ Vulcain arrange ses soufflets autour de vingt
 „ fourneaux.... ils lui donnent le feu fort ou foible,
 „ selon qu'il en a besoin. Il jette des barres d'ai-
 „ rain & d'étain avec des lingots d'or & d'argent
 „ dans ces fournaïses embrasées; il place une grande
 „ enclume sur son pied, prend d'une main un pe-
 „ sant marteau, & de l'autre de fortes tenailles; il
 „ commence à travailler au bouclier qu'il fait d'une
 „ grandeur immense & d'une étonnante solidité....
 „ Il met cinq doubles de métal l'un sur l'autre; &
 „ sur le dernier il épuise en une infinité d'ouvrages
 „ miraculeux, les merveilles de son art avec une science
 „ toute divine”. Trad. de Madame Dacier.)

S'il n'est là question que de la manière dont un Dieu s'y prenoit pour faire un bouclier, c'est une exception à nos moyens, & le Dieu forgeron pouvoit même s'en tirer à merveille sans tant d'appréts. Mais puisque le Poëte entre dans les détails de la main-d'œuvre, je persiste dans ma question, elle est simple : pourroit-on faire un bouclier en s'y prenant comme le Dieu Vulcain s'y prenoit ?

Au surplus, je crois qu'avec du génie il a été plus aisé de bien décrire une composition, supposée de sculpture, quand on sculptoit encore mal, que de bien exécuter le même ouvrage quand l'art eût atteint sa perfection. Celui du Poëte créateur ou descripteur, est de dire en termes harmonieux : *De jeunes hommes & de jeunes filles, d'une admirable beauté, dansent en se tenant par la main. Les filles sont habillées d'étoffes très-fines, & ont sur la tête des couronnes de fleurs. Les jeunes hommes sont vêtus de belles robes d'une couleur très-brillante, & portent des épées d'or, suspendues par des baudriers d'argent. Cette troupe danse, tantôt en rond, avec tant de justesse & de rapidité, que le mouvement d'une roue que la main du potier essaye, n'est ni plus égal, ni plus rapide ; tantôt ils se mêlent, & sans se confondre, ils forment divers labyrinthes, & plient à leur gré leurs pieds dociles : l'admiration se peint dans les traits des assistans. Deux sauteurs se distinguent au milieu du cercle : ils entonnent des airs, & s'élèvent d'un vol rapide.*

Voilà l'art du Poëte quand il a pensé. Croyez-

vous que celui du Peintre & du Sculpteur puisse vous présenter aussi facilement les situations & les expressions diverses de ce tableau charmant ? Croyez-vous qu'il n'y ait pas plus de difficulté à peindre une belle robe ou à la sculpter, qu'à dire *une belle robe* ? Représente-t-on *de jeunes filles d'une admirable beauté* aussi aisément qu'on le dit ou qu'on l'écrit. Quand le Peintre ou le Statuaire ont pensé, ils sont loin d'avoir fait. *En général*, dit Mr. de Voltaire, *les imaginations des Peintres, quand elles ne sont qu'ingénieuses, font plus d'honneur à l'esprit de l'Artiste qu'elles ne contribuent aux beautés de l'art. Toutes les compositions allégoriques ne valent pas la belle exécution de la main qui fait le prix des tableaux* (de l'imagination). *Il est tout autrement difficile d'être bon Coloriste & Dessinateur élégant que grand arrangeur de mots & rimeur exact*, dit l'Abbé du Bos, sect. II.

Mais la poésie, cette inspiration divine, comme on l'a dit si souvent, cet enthousiasme, ce feu céleste, le premier art du génie, l'ame des nôtres, aura nos premiers hommages. Sa vaste étendue, son élévation sublime, les grands ressorts qu'elle fait mouvoir, font sa supériorité ; & les mots ne sont pour elle que des signes aisés. *Verbaque provisam rem non invita sequentur*. Ce qui n'empêche pas que les bons vers ne soient difficiles à faire.

Je n'ajoute plus qu'un mot. Avant Homère il y eût des Poètes & des Historiens du siège de Troye. Des Critiques savans & judicieux conviennent qu'il a consulté les ouvrages de ses prédécesseurs ; on l'a

même accusé d'avoir pris l'Iliade dans la bibliothèque de Memphis. Oserions-nous affurer qu'il n'aura pas trouvé dans quelques écrits contemporains la peinture & la sculpture établies chez les Troyens ? Si ces ouvrages perdus existoient encore , peut-être aurions-nous des lumières assez certaines pour changer en certitudes nos conjectures , fondées , comme on voit , sur quelques raisons.

Si l'histoire de la guerre de Troie , par Darés Phrygien , n'est pas supposée , on y trouve la peinture existante alors & sans conjectures. Il y avoit , dit-il , une tête de cheval peinte sur la porte de Secenne. On fait que Darés étoit à Troie , & qu'il écrivit ce qu'il avoit vu. Jean Vossius , *de origine & progressu idolatria* , rapporte aussi quelques autorités pour combattre l'affertion de Pline ; mais ce Savant n'a peut-être pas voulu trop s'engager ; car ce qu'il dit ne répond que foiblement au titre de son chapitre : *Picturam antiquiorem esse temporibus Iliacis ; contra quam a Plinio proditum est*. l. 3. cap. 45.



C H A P I T R E IV.

SECTION SEPTIEME.

Des Peintres Romains.

C Et art fut aussi honoré de bonne-heure chez les Romains; car c'est de lui que l'illustre maison de Fabius a tiré son furnom de *Pictor*, & le premier qui le porta, peignit le temple du Salut, l'an de Rome 450 (a). Cette Peinture a subsisté jusqu'à notre tems, que le temple fut brûlé sous le regne de Claude. Peu après on a célébré la Peinture du temple d'Hercule, dans le marché aux bœufs: ouvrage du

(a) Je ne crois pas qu'il faille traduire *Ædes salutis* par *le temple de la santé*, comme on le voit souvent traduit: voici ma raison. Ce fut dans une bataille contre les Samnites que Bubulcus étant Consul, voua ce temple. Il ne s'agissoit pas là de santé seulement, mais du salut de Rome. La victoire remportée, Bubulcus fut Censeur, fit bâtir le temple; & lorsqu'il fut créé Dictateur, il en fit la dédicace. Fabius l'orna de sa peinture. *Ædem salutis, quam Consul voverat, Censor locaverat, Dictator dedicavit.* (Liv. Dec. 1. l. 10. cap. 2.)

Poëte Pacuvius; il étoit fils de la sœur d'Ennius. La peinture des décorations de théâtre augmenta la gloire de cet art à Rome. Après cela il ne se trouva plus entre les mains des gens au dessus du commun, à moins qu'on ne veuille citer de notre tems, Turpilius, Chevalier Romain, natif de Vénétie, dont il existe encore de beaux ouvrages à Vérone. Il a peint de la main gauche; on n'en connoît pas d'exemples avant lui (b). Antistius Labéon, Prêtreur &

(b) Ou nous sommes bien moins sensibles aux moyens mécaniques & manuels de peindre que ne l'étoit Pline, ou il étoit bien moins familier que nous avec ces mêmes moyens. Jouvenet qui toute sa vie avoit peint comme un autre de la main droite, & qu'une paralysie obligea de peindre de la gauche un plafond pour la ville de Rouen, & son beau & dernier tableau du *magnificat* est beaucoup plus étonnant que Turpilius; & l'on n'en a fait mention dans Paris que pour ne pas oublier cette petite singularité de la vie d'un grand Artiste, dit fort judicieusement Mr. de Jaucourt d'après Mr. le Comte de Caylus. Voici l'autre partie de son observation. " Pline
 „ paroît admirer cette particularité, mais l'habitude
 „ fait tout pour le choix des mains, & il ne faut
 „ pas une grande Philosophie pour faire cette ré-
 „ flexion. D'ailleurs cette habitude entre pour beau-

Proconsul de la Province Narbonnoise, & qui vient de mourir fort âgé, se vançoit des petits tableaux qu'il peignoit; mais cela lui valut du ridicule

„ coup moins qu'on ne l'imagine dans un art que
 „ l'esprit seul conduit, & qui donne sans peine le
 „ sens de la touche, en indiquant celui de la ha-
 „ chure, & qui produit enfin des équivalens, pour
 „ concourir à l'expression générale & particulière”.
Encyclop. tom. 12. pag. 277.

Est-il bien vrai que Plin paroisse admirer cette particularité? Le *leva is manu pinxit, quod de nullo ante memoratur*, ne pourroit-il pas être une simple remarque? Plin alors n'auroit parlé que d'une chose assez indifférente, sans l'admirer, & qu'il auroit pu supprimer. Mais il paroitra un peu étonnant qu'après s'être donné des peines pour faire de Plin *un grand Connoisseur*, on renverse d'un trait de plume une grande partie de ses connoissances, & qu'on donne la même atteinte à sa Philosophie. Je n'avois pas encore fait attention que je me suis habitué, sans trop savoir comment, à travailler aussi de la main gauche; cette Note m'en fait souvenir: comme je travaille presque également de la droite, je ne vois rien non plus dans cette pratique de fort singulier. On dit aussi qu'Holben ne peignoit que de la main gauche. On en a dit autant de Nicolas Mignard; à peine l'a-t-on remarqué.

ridicule & du mépris (c). Je ne dois pas omettre une délibération remarquable entre des personnes du premier rang, au sujet de la Peinture. Q. Pédius, petit-fils de Q. Pédius, qui ayant été Consul, avoit obtenu le triomphe, & que César étant Dictateur avoit institué son héritier, conjointement avec Auguste, étoit muet. Messala, l'orateur, parent de la grand-

(c) Nous avons aussi nos Labéons, & l'on se moque également de leur vanité ridicule & de leurs mauvais ouvrages; quand ils sont passables, on connoît la main qui les a baptisés. L'intention de Plin n'est pas de dire qu'on se moquoit du Proconsul seulement, parce qu'il peignoit, puisque le but de la section est de louer la peinture, & de remarquer que des personnages très-distingués l'ont exercée; que même l'illustre famille de Fabius en a tiré son nom de Pictor, sans en rougir. Mais comme sans doute Labéon n'étoit qu'un barbouilleur qui se vantoit trop de son mérite en peinture, il étoit, avec raison, l'objet de la risée. D'ailleurs, il avoit des idées républicaines qui, n'étant plus de saison, le faisoient haïr des puissans, lesquels ne manquèrent pas de donner un bon ridicule aux foiblesses paternelles qu'on lui voyoit pour sa maigre peinture. Supposons donc qu'il étoit Peintre médiocre, voici le sens, si je ne me trompe, du raisonnement de Plin. Un homme se vantoit un

mere de l'enfant, fut d'avis qu'il falloit lui enseigner la Peinture ; ce qu'Auguste approuva. Mais l'enfant, qui avoit déjà fait de grands progrès, mourut. Je pense que la considération particuliere pour cet art à Rome, augmenta par le moyen de M. Valerius Maximus Messala, qui le premier exposa un tableau à côté du

peu trop d'avoir du mérite dans un art où il ne pouvoit pas acquérir de gloire, & pour cette raison, il fut ridicule & méprisé : *ea res in risu & contumelia erat*. On blâmoit la vanité des Zeuxis & des Parrhasius : vanité toujours blâmable, fut-elle jointe aux plus grands talens. Quand elle n'est que le résultat de la médiocrité, qui peint pour satisfaire un goût étranger à son état, elle n'est que méprisable & ridicule, comme dans Labéon : voilà, je crois, le sens de Pline ; car si Labéon eût peint comme Apelles, qui auroit ôsé le mépriser, même à Rome ?

Mr. de la Nauze a entendu le passage un peu différemment ; peut-être a-t-il raison : mais il y ajoute ce petit commentaire, p. 298, tom. 25, Mém. de l'Académ. *L'on aimoit, l'on estimoit les ouvrages de l'art, & l'on méprisoit ceux qui en faisoient leur occupation, ou même leur amusement*. Cela n'est pas assez prouvé pour le réduire ainsi en axiome injurieux, & l'on pourroit y faire une foule de réponses accablantes pour le commentateur, lequel Mr. de Jaucourt a cependant copié tout crument dans l'Ency-

Palais d'Hostilius, l'an 490 de la fondation de la ville: ce tableau représentoit la bataille où il défit, en Sicile, Hiéron & les Carthaginois. L. Scipion en fit autant, & plaça dans le Capitole le tableau représentant sa victoire en Asie. On rapporte que son frere, Scipion l'Afriquain, en fut piqué: il avoit raison, puisque

clopédie, tom. 12. pag. 274. Par exemple, on pourroit dire qu'au siecle d'Auguste où vivoit Quintus Antistius Labéon, où les sciences & les arts étoient caressés, récompensés, honorés; dans ce siecle célèbre, une des époques de la grandeur de l'esprit humain, on ne méprisoit pas à Rome ceux qui faisoient leur occupation ou leur amusement des ouvrages de l'art. Que les Artistes eurent ensuite dans Adrien un rival dangereux. Qu'il en couta la vie à l'Architecte Apollodore, pour s'être un peu moqué des peintures & de la mauvaise architecture dont ce Prince tiroit vanité; car il faut à la manie de tout savoir, des flatteurs en raison du personnage qui en exige. Que si un Artiste a pu mépriser les productions d'un Souverain, c'est qu'elles étoient mauvaises: quoiqu'Aurélius Victor nous dise par ignorance ou par flatterie, en parlant de cet Empereur, *piçtor, fiftor ex ære vel marmore proxime Polycletos & Euphranoras*, (Epito. cap. 14.) & que Spartien assure, chap. 14, qu'Adrien étoit *piçtura peritiffimus*. Enfin on pourroit dire que Marc-Aurele, dont les amuse-

son fils avoit été fait prisonnier dans le combat. L. Hostilius Mancinus, qui s'étoit jetté le premier dans Carthage lors de l'assaut, offensa pareillement Scipion Æmilien, en exposant dans la place publique, un tableau qui représentoit le plan de cette ville & les attaques, & en se

mens n'étoient ni méprisables, ni méprisés, à moins que ce ne fut par des Faustine, des Verus, des Comode, peignit, & qu'il étudia la peinture sous Diognète, bon Peintre, dit-on, & grand Philosophe.

On pourroit cependant ajouter, que la morgue & la pédanterie sont méprisables. Que l'envie trop marquée d'humilier ceux qui connoissent mieux que nous la matiere que nous traitons, est méprisable. Que ceux dont les productions peuvent élever l'ame à la vertu, pourroient bien être haïs de ces ames que la vertu fait rougir : mais que dans aucune société policée, elles n'oseroient dire qu'elles les *méprisent*, sans se montrer elles-mêmes doublement méprisables. Que ceux qui exercent un art de génie, ne sont méprisables qu'autant qu'ils se le sont rendus par leurs mœurs, & par l'usage malhonnête qu'ils font de leurs talens.

Mais Pline se moque ici d'un homme vain, qui faisoit mal ce qu'il ne favoit pas. (c'est bien pis quand on parle mal de ce qu'on n'entend pas.) Il semble que Pline n'est pas répréhensible : mais ne l'est-on pas d'insulter les Artistes ? Si les Peintres eussent été mé-

tenant auprès pour en expliquer le détail au peuple : complaisance qui lui valut le Consulat à l'élection suivante. Aux jeux scéniques, donnés par Claudius Pulcher, la Peinture des décorations causa une grande surprise, lorsque les

prisés par la raison qu'ils étoient Peintres, il n'y a guere d'apparence qu'un Proconsul, un Préteur, un homme d'ailleurs d'un profond savoir, se fut *glorifié*, *gloriabatur*, d'être Peintre, & Pline auroit manqué à la première règle du sens commun & du raisonnement, en n'avertissant pas aussi que Turpilius étoit méprisé. Quoique ce Turpilius ne fut pas du premier Ordre de l'état, il étoit du second, de celui des Atticus & des Cicéron. Si l'Ordre équestre avoit perdu de son premier lustre sous les Empereurs, il étoit cependant assez distingué pour n'être pas confondu dans les dernières classes ; & si on l'accordoit à trop de gens, si on n'en honoroit pas toujours ceux qui l'auroient mérité, c'est qu'on abuse de tout (*), & qu'on ne fait pas tout ce qu'on devoit faire : mais il pouvoit être quelquefois la récompense des talens distingués. Ainsi Mr. de la Nauze devoit être plus conséquent & plus poli. Voyez au chapitre dix de ce

(*) *Vercelli*, surnommé *Sodome* à cause de ses débauches & du genre de quelques-unes de ses Peintures, fut fait Chevalier par *Léon X*, pour avoir peint une *Lucrece*, toute nue, & bien indécente. Comme il étoit mauvais Peintre, *Jule II.* fit abattre les mauvais ouvrages qu'il avoit faits à Rome.

corbeaux, trompés par l'image, volèrent à la ressemblance des tuiles (*d*).

SECTION HUITIÈME.

Quand les tableaux étrangers commencèrent à être estimés à Rome.

Lucius Mummius, à qui sa victoire dans l'Achaïe valut le surnom d'Achaïque, fit le pre-

livre, N^o. 8, l'opinion que les Grecs avoient des Peintres & des Sculpteurs ; voyez ce qu'ils firent pour Polygnote, & comparez ces faits aux expressions de notre Littérateur.

(*d*) Sans nous arrêter à ce que Pline dit plus haut de la perfection de la Peinture en Italie, dès le tems de Tarquin l'ancien, il semble que l'art n'étoit pas assez nouveau à Rome lorsque Caius Claudius Pulcher donna les jeux publics, pour que l'effet des décorations peintes dût causer une grande surprise. Dès l'an 450, on décoreoit les temples de peintures, & particulièrement le temple du salut qui devoit être un des plus fréquentés. En 490, le peuple voyoit des tableaux de batailles exposés dans la place publique. Plutarque dit, que Marcellus enseigna le premier aux Romains à estimer & à admirer les beautés & les graces des chef-d'œuvres de la Grèce, (les tableaux & les statues) qu'ils ne connoissoient pas auparavant ; Marcellus fut tué l'an de

mier estimer à Rome les tableaux étrangers. Car ayant remarqué qu'à la vente du butin le Roi Attale avoit donné six cens mille sesterces

Rome 545. En 563, L. Scipion mit au Capitole un tableau de sa victoire en Asie. En 573, le peuple voyoit les combats des gladiateurs, représentés dans le temple de Diane, où C. Terentius Lucanus fit placer ces peintures. En 585, Métrodore peignit à Rome le triomphe de Paul-Emile; triomphe où le peuple voyoit deux cens cinquante chars conduisant des tableaux & des statues. En 599, Pacuvius exerçoit la peinture à Rome. En 606, Hostilius Mancinus exposa publiquement, dans un tableau, les attaques de Carthage. Enfin, en 653, Sopolis, Dionysius, & Lala Cyzicénienne, peignoient à Rome. Le peuple Romain devoit donc être un peu fait à la peinture, lorsque l'an 654, Edilité curule de Pulcher, il voyoit les peintures d'un théâtre, parce que 204 années suffisoient pour familiariser un peuple avec un art déjà exercé chez lui.

En Grèce, au tems des Parrhasius, des Zeuxis & des Apelles, on avoit fait des contes à-peu-près semblables à celui de ces corbeaux, que Pline & d'autres ont eu soin de rapporter. Ce n'étoit donc pas tant la nouveauté de l'objet, que la niaiserie de la populace qui lui causoit cette *surprise*; disposition qu'elle a dans tous les tems; ou bien, ce n'est aussi qu'un conte. Ainsi la *surprise* doit être, qu'un hom-

d'un tableau d'Aristide qui représentoit Bacchus; la grandeur de la femme en l'étonnant, lui fit soupçonner qu'il y avoit dans ce tableau un mérite qu'il ne connoissoit pas: en conséquence, malgré les plaintes d'Attale, il reprit

me fensé s'amuse à tenir froidement registre des badauderies de la populace: un connoisseur s'en feroit bien gardé, & ne se feroit pas avisé non plus, en parlant sérieusement d'un art, de compiler des contes ridicules.

Si c'étoit la première fois que le peuple Romain voyoit les décorations peintes, ce n'étoit pas la première fois qu'il voyoit de la peinture; il savoit que son objet est d'imiter le naturel. Comment donc ceux d'entre ce peuple qui avoient du sens & du goût, pouvoient-ils être surpris que l'art atteignit son but dans un genre d'imitation aussi aisé? Pour la populace, tant qu'on voudra; elle est en général aussi bête que les corbeaux, soit qu'elle blâme, soit qu'elle approuve.

Il y avoit 44 ans que tous les tableaux de Corinthe étoient à Rome: il y en avoit 65 que tous ceux de Syracuse y avoient été apportés par Marcellus; *signa, tabulasque, quibus abundabant Syracuse Romanam devexerit*, Liv. 1. 5, Dec. 3. Il y avoit même 176 ans, selon Florus, qu'après la défaite de Pyrrhus, Curius Dentatus y en avoit apporté un grand nombre; *Si pompas, aurum, purpura signa, tabulae Ta-*

le tableau & le plaça dans le temple de Cérès : ce fut, je crois, le premier tableau étranger & public à Rome. Je trouve qu'ensuite l'usage devint commun d'en exposer dans la place publique ; ce qui a fourni à l'orateur Craffus cette

rentinaque delicia, l. 1, c. 18. Voilà des faits que Pline auroit dû rapporter avant les tableaux de Corinthe : il n'auroit pas dit, le Bacchus d'Aristide fut, je crois, le premier tableau étranger & public à Rome ; peut-être l'ignoroit-il, ou bien il ne se le rappelloit pas. Toujours est-il certain, de son aveu, que l'usage des tableaux fut établi publiquement à Rome en 608, après la destruction de Corinthe ; & quoique l'art ne fut pas encore vraiment cultivé chez les Romains au tems de ces corbeaux, le public ne pouvoit-il pas avoir une connoissance, grossiere à la vérité, mais que la vue des tableaux étrangers devoit au moins & nécessairement lui avoir donné ?

Il y auroit cependant ici une raison particulière pour ne pas croire que cette peinture eût pu tromper ou les corbeaux, ou d'autres oiseaux : les décorations de ce théâtre, intérieures ou extérieures, étoient sans doute faites pour être vues & jugées dans bas ; la perspective devoit y être observée, de manière que les lignes, qui de cette vue produisoient l'illusion, l'ôtassent lorsqu'elles étoient vues d'en haut ; or c'étoit vraisemblablement par le haut, que les corbeaux venoient sur ces tuiles peintes. Si on les suppose assez bons observateurs de la perspective, on

plaifanterie (e), lorsque sous les anciennes boutiques pressé par un témoin qu'il récufoit, & qui lui disoit: *dites donc Crassus, qui vous pensez que je sois? semblable à celui-ci*, répondit-il, en montrant dans un tableau un Gaulois qui tiroit la langue d'une manière très-désagréable. Il y avoit aussi dans la place, le tableau de ce vieux pasteur avec son bâton, au sujet duquel l'Ambassadeur des Teutons, à qui on demandoit combien il l'estimoit, répondit, qu'il ne voudroit pas de l'original vivant, quand on le lui donneroit pour rien.

S E C T I O N N E U V I E M E.

Quand la peinture fut distinguée, & par qui elle devint publique à Rome.

Mais ce fut Jules César, qui étant dictateur,

trouvera qu'ils devoient la voir renversée, & par conséquent s'en éloigner: & s'ils y venoient, c'étoient des bêtes qui ne s'appercevoient pas de l'in vraisemblance, à qui une grossière apparence suffisoit, ou ils y venoient par hazard. On l'a dit tant de fois, & on l'a si bien prouvé, qu'il est honteux de le répéter; l'effet de certaines peintures sur les animaux, n'est rien moins qu'un titre de perfection.

(e) Cicéron & Quintilien disent que c'étoit l'Orateur C. Julius César.

mit les tableaux principalement en honneur dans le public, par la confécration qu'il fit devant le temple de Vénus Génitrix, d'Ajax & de Médée. Après lui ce fut Marcus Agrippa, homme qui avoit plus de rudesse dans le caractère, que de luxe: au moins a-t-on de lui un discours très-beau & digne du plus distingué des citoyens, sur l'avantage de rendre publiques toutes les statues & tous les tableaux; ce qui auroit certainement mieux valu, que de les reléguer, par une espece d'exil, dans les maisons de campagne. Malgré sa sévérité, il ne laissa pas cependant que d'acheter des Cycicénes, des tableaux d'Ajax & de Vénus, trois mille deniers (*f*). Il avoit aussi fait encadrer dans des marbres, à l'endroit le plus chaud de ses ther-

(*f*) Mr. Brotier dit 300000 deniers, *tres centena millia denarium*, qu'il évalue à 228437 livres. Les 3000 deniers, selon le P. Hardouin, feroient aujourd'hui 24000 livres. Quand je pouvois consulter le manuscrit de Pétersbourg, l'édition de Mr. Brotier ne paroissoit pas encore; & quand j'ai pu voir cette édition, je n'étois plus en Russie. Je suis fâché de n'avoir pas noté la leçon manuscrite, que j'ai entièrement oubliée, j'aurois pris mon parti entre le P. Hardouin & Mr. Brotier.

mes de petits tableaux, qu'on a enlevés depuis peu, quand on a réparé le bâtiment.

S E C T I O N D I X I E M E.

Qui furent ceux qui exposèrent leurs victoires peintes.

L'Empereur Auguste a rendu publics plus de tableaux que personne. Il a mis dans la partie la plus apparente de la place qui porte son nom, deux tableaux représentant la guerre & le triomphe. Il a placé aussi dans le temple de César, Castor & Pollux, la victoire, & les autres tableaux dont nous parlerons en faisant mention des Artistes. Il a aussi fait encadrer dans les murs de la salle qu'il a consacrée dans la place d'assemblée, deux tableaux; l'un représente une Némée assise sur un lion, & tenant une palme (g); près d'elle est un vieillard de-

(g) Mr. de Caylus & des Commentateurs croient que c'étoit *une figure de la forêt de Némée* que représentoit le premier de ces trois tableaux. Cependant, comme une ville, une rivière, une contrée, une Déesse, fille de Jupiter & de la Lune, portoient aussi ce nom, il seroit difficile, sur le témoignage de Pline, qui ne s'explique pas, de décider que ce tableau représentât *la forêt de Némée*. On seroit plus

bout avec son bâton; au dessus de sa tête est suspendu un tableau représentant un char à deux chevaux: Nicias a écrit sur ce tableau, qu'il l'avoit peint à l'*encautique*; car telle est l'expression qu'il employa. On en voit un autre où, sauf la différence de l'âge, la ressemblance d'un fils encore jeune, avec son pere déjà vieux, est un objet d'admiration. Au dessus d'eux vole un aigle, qui étouffe un serpent dans ses serres. Philocharès en y mettant son nom, prouva qu'il étoit auteur de cet ouvrage (*h*). Combien est

fondé à croire que cette fille de Jupiter, ayant donné son nom à la forêt, c'étoit plutôt la Déesse qui étoit représentée que la forêt. On le croiroit aussi par l'expression simple de *Nemea*, au lieu de *Nemea Silva*, dont il se feroit servi, s'il eût entendu la forêt; comme ailleurs, en parlant de celle d'Hercynie, il dit *Hercynia Silva*. Ne dit-il pas *Sila Silva*, *Caledonia Silva*? Il paroîtroit donc comme certain, que si c'eût été la forêt personnifiée, il eût dit également *Nemea Silva*.

(*h*) Mr. Poinfinet dit sur ce passage: " On n'a
 „ voit point compris jusqu'ici que *le char* à deux
 „ courriers, & *l'aigle* tenant un serpent, étoient deux
 „ emblèmes. On en faisoit des tableaux particuliers.
 „ Je pense avoir démontré la méprise ”.

Il faut assurément que Mr. Poinfinet, dans le cours

immense, à n'en juger que par ce seul tableau, le pouvoir de l'Art, puisque le Sénat & le peuple Romain considèrent depuis tant de siècles, à cause de Philocharès, deux personnages aussi

de son travail, n'ait pas jeté les yeux sur la traduction de Durand, quoiqu'elle soit bien connue dans la Littérature; car il y auroit lu ce que je transcris. *Une Némée assise sur un lion, & tenant une palme à la main. A côté d'elle est un vieillard avec son bâton, par dessus la tête duquel est une victoire en éloignement, qui fend les airs sur un char à deux chevaux, &c. L'autre sujet est encore plus admirable. C'est un père déjà avancé en âge, avec son fils adolescent, qui lui ressemble si fort, qu'en les considérant l'un près de l'autre, &c. Au-dessus du père & du fils est un aigle dans les airs, qui tient un dragon entre ses serres, page 20 & 21.*

Puis dans sa note, il dit qu'en lisant avec le manuscrit de Dalechamp, *cujus supra caput, in tabula, biga dependet*, on trouvera que ce char faisoit partie de ce tableau. Il en dit à-peu-près autant de l'aigle, & il entend que c'étoient-là deux emblèmes appartenant chacun à un des deux tableaux. Mais je crois que Mr. Poinfinet qui, non plus que moi, n'admet pas la particule *in*, & qui lit *bigæ*, auroit pu traduire; *au-dessus de sa tête est suspendu un tableau représentant un char à deux chevaux*; car les mots *tabula* & *dependet*, doivent avoir une signification qu'il faut

communs que Glaucion & son fils Aristippe! Tibere, Prince qui n'étoit rien moins qu'obligé, a aussi placé dans le temple d'Auguste, les tableaux dont nous parlerons bientôt.

exprimer, & je me suis cru obligé de le faire, sans quoi j'aurois traduit vaguement aussi; *au-dessus est représenté un char à deux chevaux.*

L'Auteur de la préface de Pline, quel qu'il soit, dit: *Il n'y a, je pense, que trois peintures dont l'inscription, il a fait, dise qu'elles sont achevées; j'en parlerai en leur lieu. Tria non amplius, ut opinor, absolutè quæ traduntur inscripta: ille fecit; quæ suis locis reddam.* Pour que l'annonce soit exacte, il faut trouver dans Pline trois peintures inscrites ainsi: voyons si nous ne les avons pas, & quelles elles sont. Nicias n'a écrit que sur le tableau du char à deux chevaux, qu'il l'avoit peint à l'encaustique. Philocharès écrivit sur celui du vieillard & de son fils, qu'il étoit fait: plus loin, on verra ce que Lyfippe écrivit aussi sur sa peinture à Ægine. Voilà, si je ne me trompe, les trois inscriptions promises dans la préface, & la promesse me paroît exactement remplie. Remarquons bien que Pline ne dit pas; Nicias écrivit sur le tableau de la Némée: mais il dit spécialement que ce fut sur celui du char à deux chevaux: *cujus supra caput tabula bigæ dependet. Nicias scripsit se inuffisse: tali enim usus est verbo.*

Que cette explication soit juste ou fautive, j'ignore

CHAPITRE V.

SECTION ONZIEME.

De l'Art de peindre.

EN voilà bien assez sur la dignité d'un Art qui expire. Nous avons parlé des couleurs simples dont les premiers Peintres se sont servi, quand nous avons traité des couleurs métalliques. En parlant des Artistes nous dirons qui sont ceux qui ont introduit les différentes especes de peintures d'une seule couleur; ceux qui en ont inventé de nouvelles; dans quel tems, & quelles elles ont été: parce que le plan de notre ouvrage exige que nous parlions d'abord

que jusqu'ici elle ait été faite: mais si par hazard j'aurois raison, j'aurois à mon tour démontré plus d'une méprise. Ceux qui voudroient me démontrer aussi la mienne, exciteroient ma reconnoissance en proportion du desir que j'ai d'entendre Plin, & ce desir n'est pas foible. N'y a-t-il que deux tableaux? Y en a-t-il trois? Je serai de l'avis qui me paroîtra le plus conforme au texte de Plin, puisque je n'ai aucune raison de m'en éloigner, & qu'au contraire, j'en ai plusieurs pour y tenir.

d'abord de la nature des couleurs. Enfin, l'Art s'est distingué; il a inventé la lumière & les ombres: les couleurs par cette différence, se faisant alternativement ressortir l'une l'autre. Il reçut ensuite un éclat autre que la lumière (a);

(a) Le mot du texte est *splendor*, & je ne crois pas qu'il signifie le *clair-obscur*, ainsi qu'on le prétend. Voyons ailleurs le sens que peut avoir cette expression. Pline dit en parlant d'une sorte de vases appelés *murrhina*; *splendor his sine viribus: nitorque verius, quam splendor*, l. 37, c. 2. *Leur éclat est foible; c'est plutôt un léger poli qu'un éclat.* On voit que *splendor* dit plus que *nitor*, & que ce mot n'exprimerait pas ce qu'on entend par *clair-obscur*; puisqu'il ne s'agit d'autre chose que des couleurs qui se marient dans les vases murrins, & de leurs réflexions nuancées, comme on les voit dans l'arc-en-ciel; ce qui n'est pas le *clair-obscur*. S'il en étoit question dans notre passage, voici comment Pline auroit raisonné: *Le clair-obscur est placé entre la lumière & l'ombre; inter lumen & umbram.* Cette manière de parler de l'art, n'en montreroit assurément pas une grande connoissance. Il est donc certain qu'en se conformant aux avis les plus généralement reçus, on feroit dire à Pline une aussi forte absurdité que celles qu'il dit ailleurs, ou je suis bien trompé; mais il n'en dit point ici.

J'ai admiré les peines de plusieurs Écrivains qui

& parce qu'il est entre elle & l'ombre, il fut appelé *ton*. Pour la réunion des couleurs, en les passant de l'une à l'autre (*b*) elle fut nommée *Harmonie*.

C H A P I T R E VI.

S E C T I O N D O U Z I E M E.

*Des couleurs naturelles & des couleurs factices,
outre les métalliques.*

LEs couleurs sont, ou foncées, ou éclatantes. Elles le sont ou par leur nature, ou par leur mélange. Les couleurs éclatantes sont fournies à l'Artiste par celui qui fait peindre; comme le vermillon, l'azur, le cinnabre, la chryso-colle, l'*Indicam*, le *Purpurissum* (*a*): Les autres

ont voulu en expliquant ce passage, y trouver le *clair-obscur* tel que nous le connoissons; & j'ai vu que ce qui seroit fort aisé à comprendre, si on y alloit simplement, devient difficile & forcé en proportion des préjugés qu'on y apporte.

(*b*) Par le moyen des demi-teintes, & de la réunion des tons.

(*a*) La Note de Mr. Poinfinet ne me paroît guere ici conforme au texte qu'il donne lui-même. Il met

couleurs sont foncées. De quelque espece qu'elles soient, les unes sont naturelles, les autres factices. Les naturelles sont la *Sinopis*, la terre rouge, le blanc d'Egypte, le *Melinum*, la craie rouge, l'orpin. Les autres sont factices : les unes

très-bien la virgule entre *indicum* & *purpurissum*, & dans sa note, il raisonne comme s'il n'y avoit point de virgule. De plus, il fait dire à Pline : *purpurissum, indicum, purpurissum*, leçon tout-à-fait particuliere, & que je n'ai vue dans aucune édition, (à commencer par la plus ancienne celle de Rome, 1470) ni dans le manuscrit de Pétersbourg. Ne faudroit-il pas appuyer au moins de quelque autorité les changemens de cette espece, quand on les fait au texte d'un Auteur ? Je crois aussi qu'il ne suffit pas de dire : *on a mal à propos retranché jusqu'ici du texte de Pline le premier purpurissum, qu'on regardoit comme surabondant & comme un double emploi ; en quoi les Critiques ou les Copistes se sont trompés : & qu'il faudroit ajouter la preuve qu'ils ont fait ce retranchement ; c'est-à-dire, indiquer un texte au moins où il ne soit pas : peut-être y en a-t-il, & que je l'ignore. Au cas cependant que la répétition se trouvât, il faudroit, je crois, prouver alors qu'elle-même n'est pas une faute de copiste. Mais si on ne connoit point ailleurs ce double purpurissum, je craindrois que l'accusation d'avoir gâté le texte, ne fut gratuite.*

244 NOTES SUR LE XXXV. LIVRE

tirées des métaux dont nous avons parlé, les autres de matieres plus viles, l'ochre, la céruse brulée, la fandaraque, le *Sandyx*, le *Scyricum*, l'*Atramentum*.

SECTION TREIZIEME.

De la Sinopis.

La *Sinopis* fut trouvée d'abord dans le Royaume de Pont, & c'est de la ville de Sinopi qu'elle reçut son nom. Elle naît aussi en Egypte, aux isles Baléares, & dans l'Afrique. Mais la meilleure se tire des cavernes, dans l'isle de Lemnos & dans la Cappadoce. La plus excellente se trouve attachée à des pierres. L'intérieur de la masse est d'une seule couleur: le dehors est tacheté; les anciens Peintres s'en servoient pour accorder, temperer la lumière (*b*).

(*b*) *Hacque usi sunt veteres ad splendorem.* Voilà encore le mot *splendor* expliqué fort naturellement, puisqu'il s'agit de l'emploi d'une couleur qui fait le passage entre la lumière & l'ombre. Si ce mot signifie plus haut le clair-obscur, il faudroit donc traduire ici: *on employe cette couleur pour son clair-obscur*; car l'acception est la même. Quelques-uns de nos Ecrivains sont un peu loin d'entendre Plinè, qu'ils nous prêchent avec tant d'affurance; & Dieu fait

On employe trois especes de *Sinopis*, celle d'un rouge vif, celle d'un rouge pâle, & une autre qui tient le milieu. Le prix de la meilleure est trois deniers les dix livres : on s'en fert ou avec le pinceau, ou pour colorer le bois. Celle qui vient d'Afrique vaut huit *as* la livre : on l'appelle *cicerculum* (c). La plus rouge de toutes s'emploie avec avantage à faire des compartimens. Celle qui est d'une couleur plus foncée & plus sombre, est du même prix : elle fert pour les bases des compartimens. Employée comme médicament, seche ou liquide, elle est un adoucissant, & on s'en fert avec avantage, soit en emplâtres, soit en cataplasmes : elle est bonne contre les ulceres situés dans les endroits humides, comme de la bouche & du fondement. En clystere, elle arrête la diarrhée : prise en potion, au poids d'un denier, elle arrête les pertes des femmes : calcinée, elle guérit les petites pustules qui viennent aux yeux, sur-tout employée avec du vin.

sur quoi sont fondées leurs instructions. Mr. Poinfinet me paroît avoir bien traduit, & bien expliqué dans ses notes le mot *splendor*.

(c) Gris-brun.

SECTION QUATORZIEME.

De la rubrique. De la terre de Lemnos.

Quelques-uns ont prétendu que la *Sinopis* étoit une terre rouge de la seconde forte: car ils donnoient la préférence à celle de Lemnos, qui approche le plus du vermillon, & qui a été fort vantée par les anciens, ainsi que l'Isle où elle naît. On ne la vendoit que cachetée, ce qui la fit appeller *Sphragis* (*d*). On la mêle avec le vermillon pour le falsifier. Elle est fort estimée en médecine: car employée en liniment, elle appaise les fluxions & les douleurs des yeux; elle arrête l'écoulement des fistules lacrimales; on la fait boire dans du vinaigre à ceux qui crachent le sang; on la prend en potion contre les maladies des reins & de la rate, contre les regles trop abondantes des femmes, & contre les poisons & les piquures des serpens de terre & d'eau: c'est pourquoi elle est un des antidotes les plus en usage.

SECTION QUINZIEME.

De la terre d'Egypte.

Entre les autres especes de terre rouge, cel-

(*d*) Cachet. La terre sigillée.

les d'Égypte & d'Afrique font très-utiles aux ouvriers, parce qu'elles absorbent mieux les couleurs. Ces terres naissent aussi dans les mines de fer.

SECTION SEIZIÈME.

De l'Ocre.

De cette terre rouge, calcinée dans des pots neufs enduits de lut, on fait l'ocre: plus la chaleur du fourneau a été violente, meilleure elle est. Toute terre rouge est sicative; aussi l'employe-t-on en emplâtres, & contre le feu sacré (e).

SECTION DIX-SEPTIÈME.

Du Leucophorum.

Une demi-livre de Sinopis de Pont, mêlée & broyée pendant douze jours avec dix livres de file brillant, & deux livres de meline de Grèce, produit le Leucophorum: c'est un mordant pour attacher l'or sur le bois.

(e) Ce que nous appellons populairement le feu St. Antoine, l'érysipèle.

SECTION DIX-HUITIÈME.

Du Paratonium.

Le *Paratonium* (le blanc d'Égypte) tire son nom du lieu où il se trouve en Égypte. On dit que c'est une écume de la mer, rendue solide par le limon; effectivement, on y trouve des fragmens de coquillages. On le fait aussi en Crète & à Cyrènes. On le falsifie à Rome avec de la craie de Cimoles cuite & épaissie (*f*). Le prix du meilleur est un denier les six livres. De toutes les couleurs blanches c'est la plus onctueuse & la plus durable pour les enduits, à cause de son poli.

SECTION DIX-NEUVIÈME.

Du Melinum.

Le *Melinum* est blanc aussi: le meilleur vient de l'île de Mélos. Il s'en trouve aussi à Samos; mais les Peintres ne s'en servent pas, parce qu'il est trop gras. Ceux qui le tirent, se couchent sur la terre, pour en chercher les veines entre les pierres. Son usage en médecine est le même que celui de la craie rouge; appliqué sur

(*f*) De la terre cimolée.

la langue, il la dessèche; il diminue & fait tomber les cheveux; il vaut un petit sesterce la livre. La céruse est une troisième couleur dans la classe des blancs; j'en ai parlé à l'article du plomb. Il y avoit une terre naturellement céruse, dont les anciens se servoient pour peindre les navires. Elle fut trouvée à Smyrne, dans les terres de Théodote. Actuellement toute la céruse se fait avec du plomb & du vinaigre, comme nous l'avons dit.

S E C T I O N V I N G T I E M E .

De la céruse brûlée.

Le hazard fit trouver l'*Usta* dans l'incendie du Pirée, par de la céruse brûlée dans des boîtes de fard. Nicias dont nous avons parlé plus haut, a le premier employé l'*Usta*. On regarde actuellement comme la meilleure celle d'Asie, qu'on appelle *Purpurea*. Elle vaut six deniers les dix livres. On la fait aussi à Rome, en brûlant du *file* en pierre, qu'on éteint avec du vinaigre. Sans l'*Usta*, on ne peut ombrer.

S E C T I O N V I N G T - U N I E M E .

De la terre d'Érétrie.

La terre rouge, nommée *Erétria*, tire son

250 NOTES SUR LE XXXV. LIVRE

nom de la contrée qui la produit. Nicomaque & Parrhasius l'ont employée; elle est rafraichissante & émolliente. Employée cuite pour les blessures, elle fait revenir les chairs; elle est sur-tout utile pour dessécher, pour les douleurs de tête, & pour reconnoître s'il y a du pus dans une partie: car si après l'avoir employée en liniment, délayée avec de l'eau, elle ne dessèche pas, on en conclut qu'il y a du pus renfermé.

SECTION VINGT-DEUXIEME.

De la Sandaraque.

Juba dit, que la *Sandaraque* & l'*Ocre* se font dans l'isle Topaze, située dans la mer rouge. C'est de-là qu'on nous l'apporte aujourd'hui. Nous avons dit comment on faisoit la *Sandaraque*. On en fait aussi de falsifiée, avec de la céruse calcinée dans un fourneau. Sa couleur doit être une couleur de flamme; elle vaut cinq *As* la livre.

SECTION VINGT-TROIZIEME.

De la Sandyx.

Cette couleur, calcinée avec une partie égale

de terre rouge appelée *Rubrica*, forme la *Sandyx*. Je vois cependant par ce vers, que Virgile a cru que la *Sandyx* étoit une herbe :

Sans nos soins la Sandyx teint l'agneau qui la pait.

La livre vaut moitié moins que la Sandaraque : il n'y a point de couleurs plus pesantes.

SECTION VINGT-QUATRIEME.

Du Syricum.

Le *Syricum* est aussi une couleur rouge factice, avec laquelle nous avons dit qu'on falsifioit le *Minium*. Il se fait avec la Sinopis & la *Sandyx* mêlés ensemble.

SECTION VINGT-CINQUIEME.

De l'Atramentum.

Je rangerai l'*Atramentum* parmi les couleurs factices, quoiqu'il soit une terre, & qu'il ait deux origines; car il découle de la terre comme une concrétion saline, ou bien, pour le faire, on se sert d'une terre qui doit être couleur de soufre. Des Peintres ont fait du noir avec des charbons corrompus, qu'ils tiroient des tombeaux; mais toutes ces especes sont nouvelles & difficiles à se procurer. On l'obtient plus

commodément du noir de fumée, qu'on tire de la résine ou de la poix brûlées. On a construit pour cela des laboratoires, qui ne permettent pas à la fumée de s'échapper. On en tire également de très-estimé, du bois de pin. On le falsifie avec le noir de fumée des fourneaux & des bains, & on s'en sert pour écrire. Il y en a qui font brûler de la lie de vin desséchée: ils prétendent que si la lie est d'un bon vin, le noir qui en provient ressemble au noir de l'Inde. Polygnote & Micon, Peintres très-célebres à Athènes, en ont fait de marc de raisin on l'appelle *Tryginon* (g). Apelles en a fait avec de l'ivoire brûlé, qu'on nomme *Elephantinum* (h). On en apporte aussi de l'Inde, qu'on appelle *Indicum*. J'en ignore la composition. Les teinturiers en font aussi d'une efflorescence noire, qui s'attache à leurs chaudières d'airain. On le fait aussi de bois de pin brûlé, dont on broye les charbons dans un mortier. Les fêches fournissent un noir admirable; mais celui-là n'est pas factice. Tout noir se perfectionne au soleil; celui pour écrire, en y mêlant de la

(g) Plein de lie.

(h) Noir d'ivoire.

gomme ; celui à peindre les murailles, en y mêlant de la colle. Le noir dissout dans le vinaigre est le plus tenace.

SECTION VINGT-SIXIEME.

Du Purpurissum.

Des autres couleurs, qui à cause de leur cherté étoient fournies par ceux qui faisoient peindre, comme je l'ai dit, la plus précieuse est le *Purpurissum*, qui se fait avec de la craie à polir l'argent : on la teint en même-tems que les étoffes de pourpre, & elle prend la couleur plus vite que les laines. La meilleure est celle, qui jettée la première dans la chaudiere bouillante, se fature des fucs encore dans toute leur force. La seconde en qualité, est celle qu'on jette dans le même bouillon, après en avoir retiré la première ; & ainsi de suite. La qualité des dernières diminue toujours en proportion que le bouillon devient moins chargé de couleur : c'est pourquoi l'on préfere celle de Pouzzol à celle de Tyr, de Gétulie, ou de Laconie, d'où viennent les pourpres les plus précieuses. La cause de cette préférence est, que dans la teinture d'*Hysginum* on met plus de garence. Le plus commun *Purpurissum* vient de Canuse : il vaut

254 NOTES SUR LE XXXV. LIVRE

depuis un jusqu'à trente deniers la livre. Ceux qui peignent, mettent sur une couche de *Sandyx*, du *Purpurissum* avec du blanc d'œuf, & donnent ainsi à leur couleur l'éclat du vermillon. S'ils veulent faire du Pourpre, ils mettent sur une couche de bleu, du *Purpurissum* broyé avec du blanc d'œuf.

SECTION VINGT-SEPTIEME.

De l'Indicum.

Après cette couleur, l'*Indicum* est la plus estimée. Il vient de l'Inde, & c'est un limon adhérent à l'écume des roseaux. Quand on le broye, il est noir; mais en le délayant, il donne un bleu pourpre admirable. Une autre espece est l'écume de la pourpre, qui furnage sur les chaudières des teinturiers. Ceux qui la falsifient, colorent de la fiente de pigeons, ou de craie de Sélinuse avec de l'*Indicum*; ou bien ils teignent de la craie annulaire avec du verre pilé (ou pastel). On l'éprouve sur les charbons. Celui qui est pur, produit une belle flamme couleur de pourpre, & sa fumée une odeur de mer. Quelques-uns par cette raison, croient qu'on le tire des rochers. Le prix de l'*Indicum* est de dix deniers la livre; dans la médecine

il appaise le spasme & les convulsions, & il des-
sèche les ulcères.

S E C T I O N V I N G T - H U I T I E M E.

De l'Arménium.

L'Arménie nous envoie une couleur qui en
porte le nom. C'est une pierre qui se teint
comme la chrysofolle. La meilleure est celle
qui en approche le plus, en tirant un peu sur
le bleu. Elle valoit trente *Nummes* la livre;
mais on a trouvé en Espagne un fable qui
reçoit la même préparation: ce qui a fait tom-
ber cette couleur à six deniers. Elle diffère du
bleu par un peu de blancheur, qui la rend
plus claire. Son usage en médecine est seule-
ment pour nourrir les poils, & principalement
ceux des paupières.

S E C T I O N V I N G T - N E U V I E M E.

Du verd Appien.

On a trouvé depuis peu deux autres couleurs;
elles sont à très-bas prix: l'une est un verd nom-
mé *Appianum*, qui imite la chrysofolle, com-
me s'il n'y en avoit déjà pas assez de contre-
façons. On la fait aussi avec une craie verte;
elle vaut un sesterce la livre.

SECTION TRENTIEME.

De l'Annulaire.

L'*Annulaire* est un blanc dont on se sert en Peinture pour la carnation des femmes. On le fait d'une craie, à laquelle on mêle des verroteries, que le peuple porte à ses anneaux, ce qui lui a fait donner le nom d'*Annulaire*.

CHAPITRE VII.

SECTION TRENTE - UNIEME.

Quelles couleurs ne prennent pas sur l'humide.

DE toutes les couleurs le *purpurissum*, l'*indicum*, le bleu, le *melinum*, l'orpin, l'*appianum*, la céruse, veulent être employées sur un enduit sec, & ne prennent pas sur l'humide. On teint les cires avec ces mêmes couleurs pour les peintures à l'encaustique; non sur les murailles humides, qui ne souffrent point cette espèce de peinture, mais sur les vaisseaux de guerre, & même à présent sur ceux de transport. Puisque nous environnons les dangers de peintures agréables, qu'on ne s'étonne point si nous peignons aussi
les

les buchers : on veut que ceux qui vont chercher les combats & la mort, y soient conduits pompeusement (a). A la vue de cette variété d'un

(a) Il faut qu'un navire soit peint ou goudronné, pour en empêcher la pourriture. Pourquoi ne feroit-il pas orné de quelque chose d'agréable ? Si l'objet de l'art est en partie d'orner les palais, les temples, les théâtres ; pourquoi ne le feroit-il pas aussi d'orner les vaisseaux ? Quand on loue des payfages peints sur des murailles, doit-on observer en moraliste un peu trop rigoureux la peinture d'un vaisseaux ? Si vous n'admettez que le nécessaire à la rigueur, pourquoi tant exalter & respecter même la peinture des Anciens, *eoque venerabilior apparet antiquitas*, & surtout parce qu'ils ne l'employoient pas sur des murailles ; ce qui, en passant, est, comme on voit, une contradiction ? Mais Pline aime à moraliser & à déclamer quelquefois assez mal à propos, en beau style cependant ; car *pericula expingimus* est une belle & poétique métaphore. Au surplus c'est son affaire : l'Artiste s'occupe essentiellement de tout ce qui a, plus ou moins, quelque rapport à l'art. Si ce qui ne paroît pas s'y rapporter, l'occupe aussi quelquefois, c'est par occasion qu'il s'y arrête, ou peut-être encore, parce qu'il croit y appercevoir un fil d'analogie, qui, par sa ténuité, peut échapper à d'autres. Son erreur alors, si c'en est une, aura son utilité,

si grand nombre de couleurs, que l'antiquité devient admirable !

SECTION TRENTE-DEUXIÈME.

Avec quelles couleurs les anciens peignoient.

C'est avec quatre couleurs seules qu'Appelles, Echion, Mélanthius, Nicomaque, ces Peintres célèbres, dont chacun des tableaux valoit toutes les richesses des villes, ont fait ces ouvrages immortels ; savoir, pour les blancs, avec la meline ; pour les jaunes, avec l'attique ; pour les rouges, avec la sinopis de Pont ; & pour les noirs, avec l'*Atramentum* (b). Aujourd'hui

par les soins qu'on prendra de la relever, si elle en vaut la peine.

(b) Ne nous arrêtons pas au blanc, au jaune, au rouge & au noir ; on a tant fait de raisonnemens absurdes à ce sujet, que ce seroit trop abuser du tems que d'y répondre. Il suffit de dire que les Titien, les Rubens, & tous les grands coloristes, ont pleinement répondu, par leurs ouvrages, à Plin & aux Peintres dont il exalte si haut les quatre couleurs.

Mais que dirons-nous des tableaux dont un seul ne pouvoit être payé que par les richesses des villes : *cum tabula eorum singula oppidorum venirent (emerentur) opibus* ? Nous dirons que sans vouloir donner

que le pourpre est si commun, qu'on en peint les murailles; que l'Inde nous apporte le limon

atteinte au sublime talent d'Apelles, d'Echion, de Mélanthius & de Nicomaque, il paroît évident que Pline se livre à une exagération qu'on ne passeroit pas même à un Poëte. Car si nous prenons le plus cher des tableaux dont il marque le prix, & que nous comparions à ce prix, non *les richesses des villes*, mais celles d'un riche habitant de quelque ville que ce fut, où l'on achetoit des tableaux, nous verrons combien est puérile & ridicule cette estimation extravagante. Il ne m'est pas possible d'en juger autrement, puisque je n'ai pas l'idée d'un tableau qui puisse valoir *les richesses des villes*, que je ne conçois point cette manière de raisonner, & que j'aime à entendre ce que je lis.

Quand les paroles de quelque Auteur que ce soit, sont bien entendues, & qu'elles ne présentent alors qu'un sens absurde, on peut hardiment s'assurer que cet Auteur a dit une absurdité. C'est toujours ainsi que je me fais un devoir d'examiner Pline. Et si par fois il arrive que je me trompe, c'est que je suis tout comme un autre, tantôt plus, tantôt moins sujet à l'erreur.

L'exagération de Pline a été renouvelée depuis peu. Le Baron *della Brusca* possède à Catane, (ville considérable de la Sicile, & dans laquelle on compte 35000 ames) une fort belle pierre gravée représen-

de ses fleuves, le fang corrompu des dragons & celui des éléphants (c), on ne voit plus de

tant Vénus dans la forge de Vulcain; & le comte Gaëtani, dans son enthousiasme pour cette pierre, disoit: *elle vaut seule autant que tout Catane ensemble.* Pline en a-t-il plus raison? Le *Voyage en Sicile*, page 139, ajoute à ce récit: *mais comme le nom de l'Artiste ne s'y trouve point, ce morceau n'est pas absolument de la valeur dont le comte GAËTANI l'estime.*

Mr. Poinfinet trouve aussi que l'exagération de Pline est trop forte, puisqu'il l'adoucit en traduisant: *dont chaque tableau étoit évalué le revenu d'une ville.* Le *revenu* ne rend point *opibus*, & *d'une ville* ne rend pas non plus *oppidorum*, si je ne me trompe. Mais de quelque manière que nous traduisions, l'enthousiasme de Pline sera toujours autant de moins sur son jugement.

(c) Mon objet *ici* n'étant pas d'examiner Pline sur autre chose que sur ses connoissances dans l'art, je ne fais aucune recherche touchant ce qu'il dit des couleurs. Mais l'article du pourpre, fait avec le fang des dragons ou serpens, & celui des éléphants, est trop bien une pure fable pour ne pas le remarquer, sans cependant s'y arrêter; parce qu'elle est connue de tout le monde. Pline donne une pareille origine au cinnabre (l. 33, c. 7.) Chacun fait que le cinnabre naturel est un mineral, & que la sandaraque,

peinture estimée. Tout a donc été meilleur quand la matiere étoit moins abondante. Cela est, parce que, comme nous l'avons dit, on s'attache à présent au prix des matieres, & non pas à celui du génie.

sandaracha, est une gomme qui découle du cèdre & du génévrier.

Du tems d'Apelles, dit-il, la peinture étoit meilleure que de son tems. Mais est-ce en Grèce ou en Italie? Si c'est en Grèce, l'art y florissoit avant qu'elle fut conquise, & les Romains, au tems d'Apelles, n'en étoient pas encore au rudiment. Si c'est en Italie, l'observation sur ce que *tout étoit meilleur quand la matiere étoit moins abondante*, manque de justesse. Les Romains n'ayant jamais cultivé la peinture autant que les Grecs, & leur génie, peut-être, n'y étant pas aussi propre qu'à l'architecture; car ils eurent au moins leur Vitruve, ils ne devoient pas faire des tableaux qui fussent autant estimés. Ces causes pourroient bien être plus vraies que la petite lamentation de Pline n'est à propos.

Il se pourroit aussi que les Peintres nommés dans le texte, n'eussent pas été réduits à quatre couleurs, & même qu'ils employassent le pourpre; car, ainsi qu'on le verra dans une dissertation particuliere, Polignote l'employoit cent ans auparavant. Cette couleur étoit chere; mais Alexandre qui en avoit apporté

SECTION TRENTETROISIEME.

Quand furent exposées les représentations des combats de Gladiateurs.

Je ne passerai pas sous silence une folie de notre siècle en fait de Peinture. Néron s'étoit fait peindre d'une proportion colossale, de 120 pieds, sur de la toile : chose inconnue jusqu'alors (d). Quand ce tableau fut achevé dans les

5000 quintaux de Suse, n'en refusoit pas sans doute à son peintre Apelles.

Difons encore qu'à prendre la peinture un demi siècle seulement avant Pline, & aux ouvrages de Timomaque, il y auroit là une inattention très-repréhensible. Car ce Timomaque est mis par notre Auteur au rang des plus grands Peintres qu'il y ait jamais eu ; & vous verrez qu'il le fait contemporain de Jules César. Ce grand Peintre étoit-il seul alors ? Et quoique la matière fut plus abondante, il paroît selon Pline lui-même, que l'ouvrage n'en étoit pas plus mal, & qu'on voyoit encore *de la peinture estimée*.

(d) Voilà beaucoup de froideur & d'aridité, lorsqu'il s'agit de transmettre à la postérité *une opération de l'art vraiment surprenante, au-dessus de l'esprit humain, & qu'aucun de nos modernes, excepté Michel-Ange seul & le Corregge, n'auroit osé entreprendre*. Je prie le lecteur d'avoir un peu de

jardins de Maïa, il fut brûlé par la foudre avec

patience, & de ne pas me traiter de visionnaire avant d'avoir entendu ce que j'ai à lui dire ; car j'ai mes garans.

Mr. le Chevalier de Jaucourt, après avoir rapporté le latin de ce passage, dit, article *Portrait* : *Ce fait extrêmement singulier & unique dans l'Histoire, a fourni à Mr. de Caylus quelques réflexions que je trouve trop curieuses pour les passer sous silence.* J'ignore le sens que Mr. de Jaucourt donne ici au mot de *curieuses* ; car personne ne fait mieux ses opinions que soi-même ; mais j'assure que le passage de Mr. le Comte de Caylus est plus curieux qu'on ne pense. Il est un peu long ; mais comment s'en faire une idée juste, si on ne l'a pas sous les yeux ? Je suis donc obligé de le transcrire tout entier, & suis fâché de sa longueur que mes observations n'abrègeront certainement pas.

„ Ce fait, dit Mr. de Caylus, nous indique les
 „ grands moyens d'exécution que les Artistes d'alors
 „ pouvoient avoir. Si ce colosse a été bien exécuté,
 „ & s'il a eu ce qu'on appelle de l'*Effet*, com-
 „ me on ne peut presque pas en douter ; puisque
 „ Néron l'exposa à la vue de tout le peuple, on
 „ doit regarder ce morceau non seulement comme un
 „ chef-d'œuvre de peinture, mais comme une chose
 „ que peu de nos modernes auroient été capables
 „ de penser & d'exécuter. Michel-Ange seul l'auroit
 „ osé, & le Corrège l'auroit peint ; car aucun de

la plus grande partie des jardins. Un de ses

„ nos modernes n'a vu la peinture en grand comme
 „ ce dernier. Les figures colossales de la coupole de
 „ Parme qu'il a hasardées le premier , en font une
 „ preuve ; car il n'est pas douteux qu'un pareil ou-
 „ vrage de peinture ne soit plus difficile que tous les
 „ colosses de sculpture : chaque partie dans ce der-
 „ nier genre conduit nécessairement aux proportions
 „ de celle qui l'approche. D'ailleurs , la sculpture
 „ porte ses ombres avec elle , & dans la peinture il
 „ faut les donner , il faut les placer , & pour ainsi
 „ dire les créer successivement ; il faut enfin avoir
 „ une aussi grande machine tout à la fois dans la
 „ tête ; il est absolument nécessaire qu'elle n'en sorte
 „ point , non seulement pour les proportions & le
 „ caractère , mais pour l'accord & l'effet. L'esprit a
 „ donc beaucoup plus à travailler pour un tableau
 „ d'une étendue si prodigieuse que pour tous les
 „ colosses dépendans de la sculpture. Cette immense
 „ production de l'art fut exposée dans les jardins
 „ de *Marius* : c'est une circonstance qui ne doit rien
 „ changer à nos idées ; car elle ne prouve pas que
 „ ces espaces réservés dans Rome ne fussent plus
 „ étendus que nous ne le croyons : le terrain étant
 „ aussi cher , & les maisons aussi proches les unes
 „ des autres , la distance nécessaire pour le point de
 „ vue de ce tableau n'étoit pas fort grande. La règle
 „ la plus simple de ce point de vue donne une dis-

affranchis, donnant à Antium le spectacle des

„ tance égale à sa hauteur ; ajoutons-y deux toises
 „ pour faire encore mieux embrasser l'objet à l'œil,
 „ & nous n'aurons jamais que vingt-deux toises ; ce
 „ qui n'est pas fort considérable, si l'on pense que ces
 „ jardins de *Marius* étoient publics, & si l'on sup-
 „ pose, avec quelque apparence de raison, que l'on
 „ aura choisi le terrain le plus espacé.

„ Cet ouvrage surprenant, mais ridicule en lui-même,
 „ fut consumé par la foudre, comme si l'entreprise étoit
 „ trop audacieuse pour la peinture. Pline fait souvent
 „ des exclamations pour des choses assez médiocres ;
 „ cependant il se contente de rapporter tout simple-
 „ ment un fait aussi singulier qu'étonnant : ce n'est pas
 „ qu'il l'ait trouvé assez grand par lui-même, pour
 „ n'avoir pas besoin d'être appuyé & relevé ; il sem-
 „ ble au contraire qu'il l'a trouvé tout simple. Pour
 „ moi j'avoue que cette opération de l'art me paroît
 „ au-dessus de l'esprit humain.

Je suppose que ce discours, lu en 1752 à l'Académie des Belles-Lettres, a été lu à celle de Peinture & Sculpture huit ou neuf ans plus tard : supposition d'ailleurs indifférente, mais nécessaire pour l'usage que j'en vais faire. Je suppose encore qu'un des Membres, après cette lecture, fit la réponse suivante.

„ Mrs. j'ai admiré, comme chacun de vous, le
 „ discours de Mr. le Comte de Caylus. Cet Amateur
 „ distingué ne cesse de répandre des lumières sur les

Gladiateurs, orna, comme on fait, les galeries

„ Arts ; ses observations lui fournissent perpétuelle-
 „ ment des vues qu'il a l'attention de vous commu-
 „ niquer avant de les rendre publiques. Cet homma-
 „ ge n'est point un vain cérémonial Académique ;
 „ l'objet de Mr. le Comte est plus réel : il veut non
 „ seulement vos suffrages , mais encore vos avis.
 „ D'ailleurs , une des vues principales de vos Assem-
 „ blées est de *se communiquer les lumières dont cha-*
 „ *cun est éclairé , n'étant pas possible qu'un particu-*
 „ *lier les puisse toutes avoir , ni pénétrer sans assis-*
 „ *tance dans la difficulté des Arts si profonds & si*
 „ *peu connus : ce sont les termes de vos premiers*
 „ Statuts , art. 9 ; je puis donc risquer quelques ob-
 „ servations sur une seule partie du discours que nous
 „ venons d'entendre.

„ Je suppose ainsi que Mr. le Comte de Caylus ,
 „ que ce colosse étoit *un chef-d'œuvre de peinture* ,
 „ & si bien *un chef-d'œuvre* que Michel-Ange & le
 „ Corrège eussent été seuls en état de l'entreprendre.
 „ Car il ne faut pas douter de la supériorité d'un ou-
 „ vrage que Néron exposa à la vue de tout le peuple ;
 „ & cette exposition est sans doute une preuve de
 „ ses grandes connoissances en peinture ; car , dit
 „ Suétone , *Nero pingendi fingendique non mediocre*
 „ *habuit studium*. Nous ne devons pas croire non
 „ plus que le délire de cette ame atroce , qui vouloit
 „ se montrer de 120 pieds de haut , l'ait emporté sur

publiques de peintures, qui représentoient les

» la distinction d'un foible ou d'un bon ouvrage,
» Mais si le colosse étoit si merveilleux, n'en résul-
» teroit-il pas que Pline auroit été un mince obser-
» vateur de l'appeller *une folie en fait de peinture*,
» sans dire un mot de sa beauté merveilleuse? Voici
» encore un autre embarras. Pline se plaint que vers
» le tems où il vivoit *on ne voyoit plus de peinture*
» *estimée*; que même depuis plusieurs siècles, le gé-
» nie de la peinture ne faisoit plus que de foibles ef-
» forts. S'il étoit certain que Pline ait eu les vraies
» connoissances de l'Art, auroit-il manqué de faire,
» au moins en passant, une exception de cette mer-
» veilleuse opération de l'Art? N'auroit-il pas vu
» dans ce *chef-d'œuvre* autre chose qu'un *foible ef-*
» *fort de génie*? Je fais ces deux questions pour
» m'instruire, & très-assurément c'en est ici le lieu.

» Je passe à une autre observation. Mr. le Comte
» de Caylus a fait sentir, en abrégé, les grandes
» difficultés qu'il y a de bien exécuter une coupole,
» qu'il a comparée avec des colosses en sculpture.
» Ne seroit-ce pas comparer deux objets qui n'ont
» point de rapport? Une coupole qui, par exemple,
» contiendrait cent figures, ne ressembleroit pas, au
» moins pour la composition, à la statue la plus colos-
» sale; & en ce sens la figure de Néron peinte dans
» les jardins de Maïa, ne paroît pas avoir beaucoup
» de rapport avec la coupole de Parme.

portraits des Gladiateurs & de tous leurs valets.

„ Quant aux proportions où , dans la sculpture ,
 „ chaque partie conduit nécessairement à celle qui
 „ l'approche ; cela est vrai pour une statue nue :
 „ mais si elle est drapée, si c'est un groupe , si c'est
 „ un grand bas-relief, j'y vois les proportions de la
 „ machine générale que le Sculpteur doit avoir tout
 „ à la fois dans la tête , indépendamment des pro-
 „ portions particulières que le Peintre observe com-
 „ me le Sculpteur , en faisant les études nues de
 „ toutes les figures. Et si la coupole contient plus
 „ d'objets que le bas relief, je n'y vois pour le com-
 „ positeur qu'une différence du plus au moins , mais
 „ toujours fondée sur les mêmes principes qui font
 „ agir les mêmes ressorts. La machine étant plus com-
 „ pliquée , plus étendue dans une coupole , il est
 „ certain qu'en proportion , l'esprit a plus à travailler
 „ que pour un ouvrage en sculpture de moindre vo-
 „ lume : auquel cas , l'esprit d'un Peintre a moins à
 „ travailler que celui d'un Sculpteur , quand ce der-
 „ nier fait un plus grand ouvrage. Voici , je crois ,
 „ comment il faudroit établir cette proposition : les
 „ Statuaires qui exécutoient des colosses de 30 , 40 ,
 „ 50 , 70 coudées de hauteur , avoient tout à la fois
 „ dans la tête une aussi grande machine que le Pein-
 „ tre qui exécutoit la figure de Néron de 120 pieds
 „ de hauteur , & il étoit absolument nécessaire que
 „ cette machine n'en sortit point. Le Statuaire Zéno-
 „ dore faisoit aussi le colosse de Néron de 120 pieds

Depuis plusieurs siècles on a dans cette ville

„ de haut, selon Suétone, & j'ose croire que ce
 „ colosse étoit aussi difficile à sculpter, que l'autre
 „ l'étoit à peindre.

„ Mr. le Comte de Caylus a dit, *que la sculpture*
 „ *porte ses ombres avec elle ; que dans la peinture,*
 „ *il faut les donner, il faut les placer, & pour ainsi*
 „ *dire les créer successivement.* Qu'il en soit ainsi de
 „ la peinture, c'est une vérité certaine: aussi n'est-ce
 „ pas cette proposition qui me paroît difficile à con-
 „ cevoir; c'est son rapport avec une autre proposi-
 „ tion que je vais exposer. Je prie la Compagnie de
 „ les comparer ensemble, & de me communiquer
 „ ses lumières.

„ Vous vous souvenez, Messieurs, que dans une
 „ séance du mois de Février 1759, Mr. le Comte de
 „ Caylus lut un discours sur la sculpture: comme il
 „ est imprimé, que je l'ai lu plusieurs fois, & pres-
 „ que retenu tout entier, voici un endroit de ce dis-
 „ cours qui m'embarrasse un peu aujourd'hui. *La pein-*
 „ *ture choisit celui des trois jours qui peuvent éclairer*
 „ *une surface; la sculpture est à l'abri du choix: elle*
 „ *les a tous, & cette abondance n'est pour elle qu'une*
 „ *multiplicité d'études & d'embarras; car elle est*
 „ *obligée de considérer & de penser toutes les parties*
 „ *de sa figure, & de les travailler en conséquence;*
 „ *c'est elle-même, en quelque façon, qui s'éclaire;*
 „ *c'est sa composition qui lui donne ses jours, & qui*
 „ *distribue ses lumières; à CET ÉGARD, LE SCULP.*

(Antium), un goût décidé pour la Peinture.

„ TEUR EST PLUS CRÉATEUR QUE LE PEINTRE.
 „ *Mais cette vanité n'est satisfaite qu'aux dépens de*
 „ *beaucoup de réflexions & de fatigues , tandis que*
 „ *le Peintre a toutes les oppositions de la couleur ,*
 „ *les accidens & les effets de toute la nature à son*
 „ *commandement , pour produire l'accord & l'har-*
 „ *monie ; parties qui concourent le plus à l'agrément ,*
 „ *c'est-à-dire ; aux charmes de la vue.*

„ Je vois la contrariété des deux opinions : mais
 „ je n'apperçois pas le moyen de les concilier. Dans
 „ la première, la difficulté de produire les ombres
 „ est du côté de la peinture ; ici, elle est du côté
 „ de la sculpture. Je crois en effet que le Sculpteur
 „ donne lui-même ses ombres , les place ; les crée
 „ réellement ; puisque ce n'est que par son intelli-
 „ gence à placer les faillies , que les ombres sont
 „ produites à propos. Je crois aussi qu'il faut beau-
 „ coup de réflexions pour placer les faillies , de ma-
 „ nière que l'ouvrage produise des ombres avanta-
 „ geuses , de quelque côté qu'il soit éclairé , & que
 „ le moindre , pour ainsi dire , produiroit un mauvais
 „ effet à certains jours ”.

Je suppose qu'ici l'Académicien réitéra la prière qu'il venoit de faire à la Compagnie , de vouloir bien lui fournir un moyen de concilier ces deux contradictions ; qu'il se fit alors une rumeur sourde dans la salle ; que les voisins de Mr. le Comte de Caylus voulurent interrompre l'Académicien ; qu'il pria qu'on

Ce fut C. Terentius Lucanus qui le premier y fit peindre & exposer des combats de Gladia-

voulut bien l'écouter encore, n'ayant plus que pour un instant à parler ; qu'on fit silence, & qu'il continua ainsi.

„ Mr. le Comte de Caylus dit que la circonstance
„ de l'emplacement du colosse *ne doit rien changer*
„ à nos idées. Les idées que nous nous sommes faites
„ jusqu'ici, sont qu'un emplacement choisi pour ex-
„ poser un objet à la vue de tout le peuple étoit suf-
„ fisant. Cependant, Mr. de Caylus assure que cette
„ même circonstance *ne prouve pas que les espaces*
„ *fussent plus étendus que nous ne le croyons.* J'avoue
„ que le rapport de cette conclusion avec son prin-
„ cipe, ne me paroît pas évident ; d'ailleurs, il n'y
„ a rien eu d'établi sur *ce que nous croyons* ; & si,
„ par exemple, le raisonnement eût été celui-ci :
„ *l'ouvrage de 120 pieds de haut étant exposé à la*
„ *vue du public, cette circonstance prouve que les jar-*
„ *dins de Mâta étoient fort vastes* ; je crois qu'une
„ telle manière d'exposer le fait, eût peut-être mieux
„ répondu aux idées que les premières paroles sem-
„ blent annoncer.

„ Mr. le Comte de Caylus observe ensuite, que le
„ terrain étant fort cher à Rome, & les maisons fort
„ proches les unes des autres, les jardins de *Ma-*
„ *rius* étoient trop petits pour que la figure de Néron
„ fut vue à une distance convenable. Cela paroît

teurs. Il en donna pendant trois jours dans la place publique, trente paires à son ayeul, qui l'avoit

„ d'autant plus étonnant, qu'à Rome, au tems de
 „ Néron, les jardins étoient immenses. Ils renfer-
 „ moient des villages, des champs, des viviers, des
 „ potagers, des vergers, des palais, des terres la-
 „ bourables; c'est au moins ce que nous apprennent
 „ les anciens Historiens, & ce que signifie chez eux
 „ le pluriel *Horti*. Dire que Néron fit placer son co-
 „ lossse dans un lieu trop petit, par la raison que le
 „ terrain étoit cher, & les maisons proches les unes
 „ des autres, n'est-ce pas aussi contredire un peu
 „ trop le témoignage historique, lorsqu'il nous mon-
 „ tre ce despote effréné, qui renversoit tout dans
 „ Rome, pour bâtir froidement sa maison dorée,
 „ laquelle tenoit depuis le palais impérial jusqu'au
 „ mont Esquilin? Il paroît donc vraisemblable que
 „ ce colosse étoit placé de manière à pouvoir être vu
 „ fort à son avantage; l'expression dont Pline se sert,
 „ n'en laisse aucun doute: il ne dit pas que cette
 „ peinture étoit dans *le jardin*, mais il dit, *dans les*
 „ *jardins de Maïa*, *in Maïanis hortis*; ce qui est
 „ très-différent, & qui démontre qu'il y avoit là plus
 „ de 22 toises de reculée.

„ La foudre qui punit l'entreprise trop audacieuse
 „ de la peinture, est sans doute une idée fort juste,
 „ dont on trouve des exemples dans Pline. Elle con-

l'avoit adopté: il en plaça le tableau dans le bois consacré à Diane.

„ duiroit à penser aussi, que les jardins où étoit placé
 „ ce colosse avoient une étendue trop *audacieuse*,
 „ puisqu'ils furent presque entièrement brûlés du même
 „ coup de foudre. Mais le sujet de cette discussion
 „ n'est pas du ressort de notre Académie ”.

Enfin, je suppose qu'après ce petit discours, on eût beaucoup disputé; qu'on eût perdu de vue l'état de la question; que les avis se fussent partagés, mais que Mr. de Caylus les eût tous réunis, en disant à l'Académicien qui avoit parlé: *c'est ainsi qu'en employant la franchise honnête, en se mettant au-dessus de la petite crainte de déplaire aux esprits faux, on peut accroître les connoissances de l'art. En mon particulier, je vous fais mon remerciement: je m'étois trompé tout haut, vous me rectifiez de la même manière; cela est dans l'ordre, & j'en profiterai. Je demanderois seulement que la contradiction où je suis tombé, en donnant sur un même objet, tantôt la préférence à la peinture, tantôt à la sculpture, ne fut pas jugée à la rigueur. Ces deux opinions ont été produites dans des tems différens, & vous savez, Messieurs, mieux que personne, que sans cette chaîne de principes fixes & invariables qui vous sont réservés, il n'est guere possible d'éviter les contradictions.* Et Mr. le Comte de Caylus étoit capable de parler ainsi dans l'Académie.

 CHAPITRE VIII.

SECTION TRENTE-QUATRIÈME.

De l'antiquité de la Peinture ; de l'excellence de trois-cens-cinq ouvrages , & des Artistes qui les ont faits.

JE vais à présent parcourir avec la plus grande brièveté, les hommes célèbres dans cet Art ; car une telle discussion n'entre point dans mon plan : c'est pourquoi il suffira d'en nommer quelques-uns en passant , & à l'occasion des autres. Pour les ouvrages distingués, soit existans, soit perdus, il convient d'en parler sommairement. L'exactitude des Grecs ne se soutient point dans cette partie : ils n'ont placé les Peintres que plusieurs Olympiades après les Statuaires & les Sculpteurs (a). Ils placent dans la 90^e. Olym-

(a) Le mot du texte est *toreutas*, qu'on entend ordinairement par *Graveurs* ou *Ciseleurs*. Mais je croirois que Plin ne lui donne ici d'autre signification que celle de *Sculpteurs* : la suite de son raisonnement paroît le démontrer , puisqu'il nomme Phidias & Colotès , pour prouver qu'on peignoit longtemps avant que ces Artistes fussent célèbres dans la

piade, le premier Peintre dont ils parlent, quoiqu'il soit de tradition que Phidias avoit d'abord été Peintre, & qu'il peignit à Athènes, l'Olym-

sculpture, & même qu'on faisoit des tableaux qui se payoient au poids de l'or. Quoiqu'on ne trouve pas ici le mot *Sculptores*, que Pline emploie ordinairement pour désigner les Artistes qui travaillent le marbre, & les autres matieres qui ne se fondent point, il n'entend pas, si je ne me trompe, les Ciseleurs; parce que la ciselure, proprement dite, n'entre point en parallele avec la peinture, & que c'est des deux arts qui ont entre eux le plus de rapport, qu'il doit parler. Pourquoi donc n'y a-t-il pas *Sculptores*? Je crois en voir la raison. C'est qu'en supposant qu'il ait écrit *toreutas*, il regarde peut-être les Sculpteurs sous un point de vue particulier, & non comme travaillant le marbre, mais comme exécutant & composant des bas-reliefs de quelque métal que ce soit.

Pline dit au livre 34, N°. 1 & 2, que Phidias & Polyclète exerçoient *artem toreuticen*. S'il eût entendu qu'ils étoient simplement Graveurs ou Ciseleurs, il les eût nommés, quand il marque au livre 33, les meilleurs Artistes en ce genre, & qu'il appelle *cælatores*. Quoique le nom de *toreutas* convienne aux Ciseleurs, & que les Grecs les appellaient ainsi, peut-être ce mot avoit-il, comme bien d'autres, plusieurs significations, & qu'on l'employoit pour désigner celui qui composoit un bas-relief, com-

pien (Périclès). On convient aussi que dans la 83^e. Olympiade, son frere Panænus peignit

me pour celui qui le cifeoit, quand ce n'étoit pas le même Artiste qui faisoit tout. Les Grecs nommoient aussi *anaglyptes* celui qui faisoit des bas-reliefs ciselés : dans ce sens, Pline auroit pu donner également ce nom aux plus grands Statuaires, lorsqu'il les envifageoit comme faisant de ces ouvrages.

Cependant, si on vouloit qu'il ne fût question ici que des simples Cifeleurs, je pense qu'on imputeroit une faute de plus à notre Pline, & qu'il ne me paroît pas avoir commise. Pouvons-nous croire qu'au dixieme chapitre de ce livre, N^o. 8, il entende la ciselure à l'exclusion de la sculpture, lorsqu'il dit que l'art dont il parle, n'étoit exercé chez les Grecs par aucun esclave, & cela 100 ans environ, après que Phidias eût produit le sublime Jupiter Olympien? J'ai rapporté, sur ce passage, l'autorité d'un manuscrit, peut-être assez à propos; & comme j'ai donné mes raisons, les Savans pourront les juger. En un mot, les Myron, les Alcamene, les Polyclète, les Scopas, les Praxitèle, avoient aussi parus; leur illustration venoit-elle principalement de la ciselure? Ce que je puis dire de mieux, c'est que les éditions varient tant & si bizarement sur ce *toreutas*, que je n'ai aucune certitude de sa légitimité, & que je pourrois bien n'avoir fait là qu'un Commentaire à la *Matanafius*; car qui peut m'assurer que dans son

en Elide, le dedans du bouclier de la Minerve faite par Colotès, élève de Phidias, & qui l'avoit

manuscrit original, Pline n'avoit pas écrit *sculptores*, ainsi qu'il conviendrait, au lieu de *toreutas*, ou de quelque autre mot que ce soit.

Quand on voit l'étonnante variété des manuscrits & des imprimés de cet Auteur, & combien il a souffert d'altérations, l'espérance de l'entendre parler lui-même est considérablement diminuée. Cependant, comme des hommes très-habiles, dans cette partie, ont successivement rectifié des milliers de passages, & qu'ils y ont réussi, en proportion des connoissances qu'ils avoient des sujets, & du plus ou moins de leurs préjugés, il se peut que dans la partie des beaux-arts, ils aient encore laissé quelque chose à faire. C'est pourquoi je ne veux pas toujours donner tort à Pline, quand il me paroît l'avoir, sur-tout quand il ne s'agit que d'un mot. Mais si le vice est dans le raisonnement, quelques mots qu'offre le texte, ou si les manuscrits & les imprimés s'accordent, je n'hésite pas à croire que Pline est reprehensible. Le scepticisme alors ne seroit-il pas lui-même reprehensible ?

Puisque je prends si souvent la liberté d'attaquer Pline, c'est bien le moins que je cherche à le justifier toutes les fois que j'en ai l'occasion; ce n'est pas ici la seule. Ne perdons pas de vue son plan, dans les trois livres que j'examine. Il écrit premièrement

aidé dans le Jupiter Olympien (b). Ne convient-on pas également, que Candaule, Roi de Lydie, le dernier des Héraclides, & qui fut

de la *Statuaire*, puis de la *Peinture*, puis de la *Sculpture*. Il paroît donc fort naturel que selon l'ordre établi dans sa tête, il ait dit en parlant des Grecs : *ils n'ont célébré les Peintres que plusieurs Olympiades après les Statuaires & les Sculpteurs*. Quelques éditions, celle de Rome par exemple, au lieu de *ac toreutas*, porte *auētores*, qui ne produit là qu'un sens absurde : mais voyez combien cet *auētores* est voisin du mot qui doit être à sa place, & comme il est facile que la corruption ait été faite. Pour peu qu'une ou deux lettres fussent en partie effacées, ou mal formées dans un manuscrit, un copiste mal habile aura bientôt fait du mot *Sculptores*, le mot *Auctores*. Si le manuscrit que j'ai entre les mains n'étoit pas mutilé dans cet endroit, qui fait si je n'y trouverois pas le mot convenable, comme ailleurs j'y ai trouvé ce qu'on n'a pas dans les imprimés, & où la méprise ne peut pas avoir également lieu ? Mr. Brotier interprète, *les Graveurs, les Cifelcurs*.

(b) Mr. de Jaucourt, après avoir parlé de ce bouclier, ajouta : *si ce mélange de peinture & de sculpture, dans un même ouvrage, révolte aujourd'hui notre délicatesse..... gardons-nous bien d'étendre nos reproches jusqu'à l'Historien ; ce seroit le blâmer de son attention à nous transmettre les anciens usa-*

souvent appelé Myrfile, paya au poids de l'or un tableau de Bularque, représentant le combat des Magnétiens? tant la peinture étoit déjà ho-

ges, & d'une exactitude qui fait son mérite & sa gloire.

Mr. de Jaucourt me permettra de lui observer : 1°. que s'il s'agissoit des loix fondamentales d'un empire, de quelque atteinte aux mœurs ou à la morale, ou qu'il fût question des livres sacrés, l'expression, *gardons-nous bien*, pourroit s'employer à propos : mais qu'il s'en faut infiniment qu'elle ait ici la même valeur, attendu que l'*Historien des arts* n'a aucun droit, ni divin, ni humain, de fermer la bouche à la critique.

2°. Qu'il n'est venu dans l'esprit de personne de blâmer l'exactitude d'un Historien à rapporter un usage, quoique nous n'approuvions pas cet usage; que l'admonition de Mr. de Jaucourt, de quelque côté qu'on veuille l'envisager, à quelque objet qu'on veuille l'appliquer, est donc absolument gratuite, puisqu'il reste toujours la liberté d'avoir un avis sur le bon ou le mauvais effet de ce même usage.

3°. Qu'avant de nous taxer de délicatesse, il faudroit qu'il eût établi quels sont les vrais principes de l'art; qu'il se fût informé à qui le mélange de peinture & de sculpture, dont il est ici question, étoit le plus agréable, ou de la populace des amateurs, ou des vrais connoisseurs; qu'il eût appris, par les

norée : il faut que cela soit arrivé vers le tems de Romulus, puisque Candaule mourut deux années avant la 20^e. Olympiade, ou, comme

mêmes informations, si les plus grands maîtres, ceux dont le goût étoit le plus sûr, le plus mâle, & qui n'étoient point *des délicats*, l'ont approuvé, l'ont pratiqué. Sans ces précautions, Mr. de Jaucourt risqueroit de mettre sur le compte du goût le plus juste, ce qui ne doit être que sur celui du goût faux & dépravé. Mais Mr. de Jaucourt a copié cette phrase de Mr. de la Nauze. Pourquoi copier Mr. de la Nauze ?

4°. Enfin, que sans blâmer Pline d'avoir rapporté ce fait, on pourroit souhaiter au moins qu'il eût répandu quelques lumières sur un usage assez particulier, peut-être même pour le tems, & que sans donner atteinte à son *exactitude*, il nous eût instruit, en sa qualité d'*Historien* des arts, de l'opinion des anciens sur ce *mélange de peinture & de sculpture*.

Quand il nous transmet qu'Ægine & Tarente partageoient l'honneur de travailler les beaux Candélabres de bronze, il prend sur lui d'ajouter qu'on n'a pas honte de les payer 1460 deniers, quoique leur nom vienne de chandele : quand, après nous avoir transmis que l'usage étoit de donner aux statues une teinte avec du bitume, il marque sa surprise de ce qu'on a imaginé de les dorer : quand, après avoir

le prétendent quelques-uns, la même année, si je ne me trompe, que Romulus; ainsi dès ce tems, l'Art étoit déjà porté au comble de la cé-

dit qu'on peignoit les vaisseaux de guerre, il fait sur cet usage une belle & inutile réflexion; en un mot, quand il moralise gratuitement, ou qu'il fait une observation juste sur un usage ou un fait qu'il rapporte, il semble qu'on a quelque droit de lui reprocher ici une omission d'autant plus grave, qu'elle nous laisse ignorer si les Statuaires, dont les figures étoient peintes dans quelques-unes de leurs parties, avoient ou non le meilleur goût de leur tems.

On pourroit donc avancer que l'*Historien* des arts mérite un reproche; qu'il faut blâmer son inattention à nous transmettre l'opinion qu'on avoit de certains usages particuliers, & que plus d'exactitude n'auroit diminué ni son mérite, ni sa gloire, en supposant que l'exactitude d'un Historien soit un mérite qui lui procurât ce qui s'appelle de la gloire. Mais il ne faut pas chicaner; il y a plusieurs sortes de gloire: celle de Tacite ne se borne pas à l'exactitude.

Quand Pline rapporte, l. 33, c. 7, que les anciens barbouilloient quelquefois de vermillon le visage de Jupiter, il n'est pas obligé de parler du bon ou du mauvais goût dans l'art, attendu qu'il s'agit là d'un usage religieux. Loin de blâmer son attention, nous devons louer son exactitude à nous transmettre une pieuse barbarie qui se pratiquoit encore

l'ébriété & de la perfection (c). S'il faut nécessairement en convenir, il paroît aussi que les commencemens de la peinture remontent bien plus haut, & que ceux qui ne peignoient encore que d'une seule couleur (dont on ne fixe

dans les siècles de la politesse Romaine. Mais il n'en est pas ainsi quand on parle spécialement d'un art : on doit rendre raison de ce qu'on en dit, surtout quand on présente à son lecteur un procédé très-particulier, & qui ne paroît pas avoir été suivi par beaucoup d'Artistes.

Je ne crois cette réponse ni épigrammatique, ni injurieuse, & je serois fâché que, contre mon intention, elle fut prise pour ce qu'elle n'est pas.

(c) Il y a quelque apparence que Pline se trompe : mais il est certain qu'il se contredit, puisqu'au chapitre suivant il assure qu'aucun tableau fait avant Apollodore, qui vivoit 300 ans après Bularque, ne méritoit de fixer les regards, *neque ante eum tabula ullius ostenditur quæ teneat oculos*. Vous noterez que Polygnote & plusieurs autres Peintres, à qui Pline donne de la célébrité, avoient aussi parus, & avoient fait par conséquent de ces tableaux qui, selon lui-même, ne méritoient pas d'être regardés. Il y a là deux fautes assez considérables : celle d'avancer, presque en même tems, deux assertions contradictoires, & celle de ne posséder pas la matière que l'on traite.

pas le tems) ont existé un peu avant, comme Hygiémon, Dinias, Charmade, qui le premier distingua les sexes dans la Peinture; & Eumarus qui osa entreprendre d'imiter toutes sortes de figures; & Cimon de Cléones, qui cultiva

Le texte dit, *manifesta jam tum claritate artis atque absolute* : Durand & Mr. Brotier adoptent cette autre leçon, *claritate artis adeò non absoluta*. Je voudrois que ce texte raisonnable fut celui de Plinè, & qu'il n'eût pas dit non plus, *adeòque ars perfecta erat*. On met tout cela sur le compte des copistes. Mais ne paroîtroit-il pas bien plus vraisemblable qu'un bon raisonneur aura trouvé l'absurdité si forte, qu'il l'aura supprimée dans une copie ou dans une édition ? Les copistes n'ajoutent pas ; ils défigurent, ils estropient ; ils passent aussi par dessus quelques mots. Toutes les fautes de Plinè disparaîtront quand on voudra ; il n'y a qu'à changer, supprimer & ajouter, & croyons qu'on y a déjà travaillé depuis longtems.

Il n'est guère croyable que le P. Hardouin, qui a fort attentivement consulté les manuscrits du Roi, ceux du Vatican, de Colbert, &c. (il en nomme onze sortes, y compris un de Dalechamp, & toutes les éditions,) n'ait pas, ou rencontré, ou adopté la leçon que Durand & Mr. Brotier nous donnent. Le manuscrit de Pétersbourg, auquel je défère particulièrement, est ici conforme au P. Hardouin ; & je m'y

les découvertes de celui-ci. Ce fut ce dernier qui inventa les têtes de profil (*d*), & qui varia

tiens, non parce qu'il dit une forte absurdité, mais parce qu'il me paroît contenir la pensée de l'Auteur. On a déjà vu, on pourra voir encore, que je fauve à Pline des erreurs quand il m'est possible : mais après ce que je viens de dire, on me permettra de lui laisser celle-ci. Le P. Hardouin, observera-t-on, étoit quelquefois visionnaire, & soumis à d'étranges préjugés. Ne touchons pas ici cet article, il iroit trop loin.

(*d*) Si le lecteur n'étoit pas déjà fait aux disparates de Pline, il pourroit s'étonner de celle-ci. Après avoir nommé Hygiemon, Dynias, Charmade, Eumarus, tous prédécesseurs de Cimon, il dit que Cimon inventa de peindre des têtes *de profil, obliques imagines*. La peinture la plus informe, la plus grossière, a dû commencer par un trait de profil : Pline lui-même en rapporte l'histoire dans la fille du potier Dibutade, qui fit la *silhouette* de son amant. Mais personne ne croira que quatre Peintres, dont les noms méritoient de passer à la postérité, n'aient pas été au-delà du profil ; parce que cela n'est ni dans l'ordre des choses, ni dans celui des progrès successifs de l'art, ni par conséquent croyable. En supposant que les Grecs n'aient pas pris l'art chez les Egyptiens ou chez les Etrusques, & qu'ils l'aient inventé eux-mêmes à leur tour, on croira sans peine

les visages de ses figures, les faisant regarder ou de côté, ou en haut, ou en bas. Il distingua

que le premier esclave, le premier berger, auront été les inventeurs du profil en en traçant un grossièrement sur un mur, ou sur le sable; usage qui s'est perpétué jusqu'aujourd'hui, & qui a produit l'art mesquin des *silhouettes*, ou pour le dire plus savamment, la *sciagraphie* d'antichambre. Il est donc contre toute vraisemblance que Cimon, successeur de quatre Peintres, dont le dernier avoit déjà fait faire des progrès à la peinture, en fut encore à inventer le profil. Il faut prouver à présent que c'est bien ce mot que Pline a dit quand il a écrit, *hic Cimon catagrapha invenit, hoc est obliquas imagines*, & qu'il n'a point entendu que ce fussent des têtes en racourci.

Chacun fait que feu Mr. le Comte de Caylus avoit beaucoup de mérite, & particulièrement beaucoup de ces connoissances qui font un Antiquaire recommandable; mais chacun ne fait pas qu'il n'entendoit pas toujours Pline, dont cependant il a souvent parlé, & qu'il a souvent cité. Voici une de ses méprises sur cet Auteur. Comme elle est adoptée par Mr. le Chevalier de Jaucourt dans le 14^e. tome de l'Encyclopédie, page 258, il y a deux raisons de la relever. *Il faut entendre*, dit-il, *par le mot grec catagrapha, & en latin, obliquas imagines, non des visages ou des figures de profil, comme le Perc Hardouin le croit; mais des têtes vues en racourci.*

aussi les articulations des membres, il exprima les veines, il inventa de plus, les plis & les

Mr. de Jaucourt surprendra d'autant plus ses lecteurs instruits, que sachant très-bien le grec, il n'ignore pas que *κατάγραφη* signifie *perscriptio*, *descriptio*, *conscriptio*, *delineatio*; & qu'en françois, en appliquant ces mots aux arts du dessein, ils veulent dire *un trait*, *un contour*, *un profil*. Mais supposez qu'on n'entendit pas le sens primitif de ce mot grec; il ne sera question que de savoir comment l'entendoit Pline, & comment il l'a traduit. *Catagrapha*, dit-il, signifie, *obliquas imagines*: & Mr. de Jaucourt fait bien que le mot latin *obliquus*, veut dire, *de côté*, *en travers*, *transversal*, & conséquemment *de profil*.

Je suis certain qu'il n'ignore pas non plus qu'Horace, pour exprimer le coup de dent que le porc voudroit porter de côté sur la main de celui qui l'égorge, dit: *Verris obliquum meditantis iclum*, &c. (carm. 22, l. 3.) Comment donc un aussi habile Littérateur a-t-il pu se déterminer à dire qu'*obliquas imagines* ne signifie pas *des visages* ou *des figures de profil*? S'il fut seulement convenu qu'*obliquus* peut signifier *ce qui est renversé dans un sens contraire à sa position naturelle*, aussi bien qu'il peut signifier *un profil*, on n'auroit eu rien à dire, sinon que le mot *κατάγραφη* ne peut s'entendre ici de quelque chose de renversé ou de racourci, & que l'intention de Pline a été de traduire ce mot dans son véritable sens. Mr. de Caylus, tom. 19, *Mém. de l'Acad.*,

finuosités des vêtements. Panænus, frere de Phidias, a peint la bataille de Marathon entre les

importuné par ce mot grec, le passe à pieds joints, & dit : *mais sans m'embarasser de l'expression grecque catagrapha, qui se trouve, à ce que l'on m'a dit, différemment écrite dans les différens manuscrits, il est à croire que &c....* Voilà qui ne sent point du tout le pédantisme. Cependant il sembleroit que, sans craindre d'en encourir le blâme, il faudroit, sinon *s'embarasser*, au moins s'occuper un peu du mot qui aide à trouver le sens d'une pensée, & qui même le détermine.

Mais ne pourroit-on pas me reprocher à l'occasion du grec, la petite vanité de faire parade d'une des choses que je fais le moins; car je rapporte quelques autorités dans cette langue? Ma réponse seroit simple; la voici. Mon grec ne vaut-il rien? j'ai tort. Est-il bon, est-il exact, le citai-je à propos? qu'importe ce que j'en fais, pourvu que par son moyen je prouve ce que j'avance, & que sans lui je prouverois mal? Je fais à peine quelques mots de Russe: mais je suppose qu'un homme qui n'en fait guere plus que moi, vient m'assurer que *zemlia* signifie *cau*. J'appelle deux ou trois Russes, & je les prie d'apprendre à mon homme que *zemlia* signifie *terre*; & cet homme n'est pas assez bête pour me dire; *mais, vous ne savez pas le Russe*. Voilà comment pour ceux qui l'entendent je rapporte le grec. Ainsi continuons de notre mieux à rendre cette observation

Athéniens & les Perses. L'usage des couleurs étoit alors déjà si commun & l'Art étoit si parfait,

fans réplique, & moquons-nous de l'esprit faux qui nous reprocheroit notre ignorance du grec.

Il faut pour bien entendre un Auteur, 1°. le lire tout entier; 2°. observer le sens qu'il donne aux mots dont il se sert; 3°. expliquer un passage par un autre où le même mot est nécessairement employé dans le même sens; c'est la méthode analogique. Voyons dans un autre endroit de Pline ce qu'il entend ici par *obliquas imagines*. Apelles, dit-il, fit un portrait d'Antigonus qui étoit borgne, & imagina le premier, la manière de cacher les défauts d'un côté du visage, en le faisant de profil; afin que ce qui manquoit au visage parût plutôt manquer à la peinture, & il ne montra que le côté qu'il pouvoit montrer tout entier (*).

Voyons à présent le mot dont Pline se sert pour signifier un *racourci*: ce mot fournit si clairement le moyen d'entendre le passage mal interprété qu'il n'est pas concevable comment d'habiles gens ont bien voulu s'y méprendre. Pline dit, l. 35, c. 11. sect. 11.

(*) Pinxit & Antigoni regis imaginem altero lumine orbam, primus excogitata ratione vitia condendi: obliquam namque fecit, ut quod corpori deerat, picturæ potius deesse videretur: tantumque eam partem à facie ostendit, quam totam poterat ostendere. (lib. 35. cap. 10. N°. 14).

fait, que Panænus avoit peint, dit-on, les chefs

N°. 24. *Quand Pausias vouloit faire voir la longueur d'un bœuf, il ne le peignoit pas en flanc, mais en racourci, & savoit cependant faire paroître sa grandeur. Cum longitudinem bovis ostendere vellet, adversus eum pinxit, non transversum: & abundè intelligitur amplitudo. Adversus étant l'opposé de transversus, il signifie bien & duement ce que les Peintres & les Sculpteurs appellent un RACOURCI.*

Pour fortifier encore cette preuve, observons que Pline, après avoir dit que Cimon inventa les têtes *de profil*, ajoute: & il varia les visages de ses figures, les faisant regarder ou de côté, ou en haut, ou en bas, *respicientes, suspicientesque, & despicientes.* Voilà trois différens *racourcis* ajoutés au profil, & que Pline en distingue fort clairement; ce qu'il n'eût pas fait si le mot *obliquus* signifioit *racourci*, ou ç'eût été un bien pauvre Ecrivain, parce qu'il auroit dit, *Cimon peignit les têtes en racourci, & il les peignit aussi en racourci.*

Etre vu de profil & regarder de côté, n'est pas la même chose: l'un dépend du spectateur qui est sensé placé de maniere qu'il voie la personne de profil, quoiqu'elle regarde droit devant elle; l'autre dépend d'un mouvement du col, qui fait que la personne représentée ayant le corps sur un plan, tourne & incline la tête sur un autre plan; ou bien qu'elle jette un regard de côté: ce que les Latins nommoient *limis oculis.*

Ainsi le Père Hardouin a eu raison de croire que

resemblans (e) : du côté des Athéniens Miltia-

Pline dit que Cimon inventa les têtes *de profil*. Mr. le Comte de Caylus auroit dû entendre Pline comme le Pere Hardouin l'a entendu. Mr. le Chevalier de Jaucourt a juré ici, comme ailleurs, un peu trop légèrement *in verba magistri*; & Pline a eu tort de dire que Cimon inventa les profils.

J'avoue que cette discussion grammaticale est un peu longue pour n'être faite que sur trois mots; j'avoue encore que je n'ai pas su la faire plus courte. Si d'ailleurs on la trouvoit déplacée de la part d'un Artiste, on trouveroit sans doute aussi un peu singulier qu'un fort habile Littérateur ait donné lieu à l'Artiste de la faire.

(e) Cette preuve de la perfection de l'art est assez mince. Dans tous les tems, & dans tous les pays, on a vu de mauvais Peintres faire des portraits ressemblans. Pline avoit oublié sans doute que la fameuse bataille de Marathon s'étoit donnée dans la 72^e. Olympiade, 60 ans avant que Panæus fut connu, puisqu'on n'a commencé à parler de lui qu'à la 87^e.; ces ressemblances ne pouvoient être que des copies de portraits faits du tems de ceux qu'ils représentoient; ou bien Panæus avoit une mémoire prodigieuse; car Miltiade étant mort environ un an après cette bataille; Callimaque & Cynégire y ayant été tués, Datis & Artapherne étant en Perse, ou morts, ou fort âgés, il étoit un peu difficile que Panæus fit leurs portraits d'après eux-mêmes. L'intrépide Cynégire qui n'étoit que soldat, avoit-il déjà son portrait fait avant la journée de Marathon? II

de, Callimaque, Cynégire; de celui des Perses, Datis & Artaphernes.

est vrai que son courage féroce, à vouloir retenir une galere avec ses dents, suffisoit pour le faire reconnoître. Mais supposé que le mérite de l'Artiste fut dans sa force à trente ans, il n'auroit pu voir des hommes qui étoient morts il y en avoit à peu près soixante. Ainsi mettons hardiment ce trait au nombre de ceux que Pline a compilés & datés sans trop de jugement.

Mr. de Jaucourt fait fleurir Panæus dans la 55^e. Olympiade. Il n'a pas observé, sans doute, que ce Panæus qui travailloit avec Colotès, élève de Phidias, devoit être plus jeune que son maître. Il n'a pas observé non plus que lui faisant peindre le bouclier de Minerve dans la 83^e. Olympiade, il auroit pu avoir alors 130 ans, à ne lui en donner que 15 ou 16 à la journée de Marathon; car Mr. de Jaucourt, trompé par Mr. de la Nauze qu'il copie, convient qu'il devoit même être assez jeune seize ans après la bataille de Marathon. Voyez comment cette chronologie est arrangée dans l'article *Panæus*, page 261 du douzieme tome de l'Encyclopédie.

On trouve dans le même volume, au mot *Cimon*, un commentaire où, après avoir fait dire à Plinè tout ce qu'il ne dit pas, on ajoute, toujours d'après Mr. le Comte de Caylus: *Plinè a écrit de la peinture comme auroit pu faire un homme de l'art qui auroit eu son génie.* On n'a pas fait attention que Plinè, qui dit ici qu'au tems de Panæus, frere de

Phidias, l'art étoit déjà si parfait, *adeoque ars perfecta erat*, que ce Peintre fit un très-beau tableau; & quelques lignes plus haut, qu'au tems de Romulus, il étoit déjà porté à sa perfection, *manifestâ jam tum claritate artis atque absoluteione*; on n'a pas fait attention, je le repete, qu'ailleurs il assure que les tableaux faits avant Apollodore, qui vivoit environ quarante ans après ce Panænus, ne méritoient plus seulement d'être regardés. Où sont donc ces grands progrès, cette perfection? Il semble qu'un homme de l'art qui auroit fait des raisonnemens pareils, n'auroit pas eu le génie de son art: au moins son génie n'eût été ni conséquent ni historique.

Oui; mais des Commentateurs disent que cet *adeoque ars perfecta erat* est une addition de copiste. Avec cette méthode, employée sans trop de ménagement, on pourroit aussi bien que les copistes faire dire à un Auteur tout ce qu'il n'a pas dit. Encore si on avoit la même complaisance pour les Ecrivains modernes; mais ils sont eux-mêmes obligés d'en prendre la peine, & souvent on les entend se plaindre des copies infidèles qu'on fait de leurs ouvrages. Soit dit, sans vouloir donner la moindre atteinte aux Commentateurs exacts.

Plutarque nomme Phlifenete le frere de Phidias qui peignit des batailles: ou Plutarque se trompe, ou Phidias avoit deux freres qui peignirent des batailles.

FIN DU TROISIEME VOLUME.

VIII

XII-XIII

